









C O U R S  
D E  
M O R A L E R E L I G I E U S E .

---

T O M E T R O I S I È M E .

---



C O U R S  
DE  
MORALE RELIGIEUSE;

*Jacque*  
PAR M. NECKER.

ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE.

---

TOME TROISIÈME.

---

---

PARIS,

GENETS, rue de Thionville, n.º 5.

CH. POUGENS, quai Voltaire, n.º 10.

~~~~~  
AN IX. — 1800.



C O U R S

DE

RT  
N

ANNUAL REPORT

L. A. M. M. M. M.

582801

3.5.54

LIBRARY



\_\_\_\_\_

LIBRARY

UNIVERSITY OF TORONTO  
LIBRARY

1954



# COURS

## MORALE RELIGIEUSE.

---

---

Suite de la quatrième Section.

---

### DISCOURS IV.

*Sur le Travail et le Jour de repos.*

Tu travailleras six jours, et tu feras toute ton œuvre; mais le septième est le jour du repos de l'Eternel ton Dieu: tu ne feras aucune œuvre en ce jour-là. *Exode, chap. 20, v. 9 et 10.*

LE spectacle de la terre et la connoissance des lois primitives auxquelles la reproduction de ses richesses est assujettie, nous apprennent que l'homme fut destiné par l'Etre suprême à l'occupation et au

travail. Et l'étude de notre nature morale , nous montre avec évidence que cette disposition du tems , cet emploi de la vie , est en accord parfait avec le système de notre bonheur.

Le travail , considéré sous ce double point de vue , devient un grand sujet de réflexion ; et nous allons le méditer avec vous.

ELLE est belle , elle est magnifique cette habitation assignée à la race humaine par les décrets du Dieu de l'univers. Il en est d'autres , d'autres sans fin , que des barrières impossibles à franchir éloignent de nous , et qui semblent errer avec notre terre dans les espaces infinis. Toutes ont leurs lois , leur but mystérieux , leur marche régulière ; toutes obéissent au mouvement qui leur a été imprimé par une éternelle sagesse.

Habitans de ces mondes que nous ne connoissons pas , vous vous élevez sans doute par la pensée à notre commun Maître , à notre commun Bienfaiteur ;

et si vous êtes plus fortunés que nous , la part que nous avons aux bénédictions de l'Eternel est le gage de nos espérances.

Aussi , nous ne craignons point de l'avouer , le travail est la condition de nos jouissances ; le travail est notre devoir absolu : mais si nous y réfléchissons , nous trouverons que ce devoir , cette obligation , nous honorent ; et nous les recevons comme un témoignage de notre rang dans l'ordre des êtres , comme un des attributs de notre glorieuse intelligence.

Considérons en effet ce monde où nous sommes placés , cette terre qui nous a été destinée : tous les germes de richesses y sont jetés ; tous les principes de vie , tous les élémens créateurs y sont répandus ; et , pour entretenir sa fécondité , un globe étincelant de lumière et de feu la couvre de ses rayons , et favorise l'action nouvelle de toutes les végétations ; mais tant de forces mystérieuses n'auroient pu remplir le but du souverain Auteur de

la nature , elles n'eussent accompli qu'imparfaitement sa pensée , s'il n'avoit pas confié ce riche apanage à des économes intelligens ; s'il n'avoit pas appelé l'homme à connoître et à choisir les fruits les plus salutaires ; à les perfectionner , à les multiplier par l'étude et par la science , et à l'aide d'une active et patiente culture.

Voilà la loi primitive du travail , voilà son origine. Ah ! combien il s'ennoblit sous l'aspect que nous venons de vous présenter. Ce n'est plus un esclavage , ce n'est plus le sceau d'une condition humiliante ; il semble alors en rapport immédiat avec le vaste plan de l'Être suprême , et comme une sorte d'association à ses vues sublimes.

CONSIDÉRONS encore quelques momens notre sujet dans ses relations avec la race humaine ; nous le resserrerons ensuite dans le cercle des idées qui appartiennent à l'organisation sociale.

Nous venons de le dire : nos facultés intelligentes achevent , en quelque ma-

nière, l'ingénieux dessin tracé devant nos yeux ; mais dans cette belle tâche, et nonobstant le caractère auguste de notre mission, c'est par un intérêt propre que nous sommes inspirés. Oui ; les hommes, épars sur la terre, recueillent en entier les fruits de leurs travaux : ils ne sont ni les agens des habitans d'un autre monde, ni les instrumens serviles de quelques peuples aériens ; tout est à eux et pour eux, et ils vivent en maîtres sur cette demeure qui leur a été donnée.

Mais si nous sommes avertis que la race humaine est une race privilégiée ; si l'homme au milieu des êtres animés, paroît véritablement l'être de choix et de distinction, il ne tarde pas à connoître qu'il obéit lui-même à des lois impérieuses, à des lois nécessaires ; et la première de toutes, c'est l'obligation du travail. Il ne lui a pas été permis de consommer son tems dans l'oisiveté ; il ne lui a pas été permis de se livrer uniquement à la rêverie ; et ses besoins les plus instans lui demandent une vie active.

Les vents, ou les oiseaux de l'air, n'ont pas été chargés de lui apporter sa nourriture ; les ruisseaux ne se détournent pas de leur cours pour le suivre et pour apaiser sa soif ; et aucun des animaux dont la terre est remplie, n'a été doué de la science nécessaire pour lui bâtir une simple cabane.

C'est donc l'homme qui doit pourvoir aux besoins de l'homme. La nature lui a donné la force et l'intelligence ; mais ces facultés ne sont des avantages qu'au prix du travail : sa demeure terrestre est parsemée de richesses ; mais ces richesses ne lui appartiennent qu'au prix du travail, et ce travail est l'agent continuel entre les vœux de l'homme et la bienfaisance céleste : ainsi, lorsque la Religion, en réglant nos devoirs, nous dit, *tu travailleras* ; lorsqu'elle nous dit, *le souhait du paresseux le tue, parce que ses mains refusent de travailler* ; lorsqu'elle nous dit encore, *va, paresseux, va vers la fourmi, contemple ses voies, et sois sage* ; ces paroles, et beaucoup d'autres

semblables, ne sont qu'une interprétation des lois constitutionnelles du monde.

Nous entendons ici le langage des téméraires censeurs de la Providence. Ils disent : Pourquoi l'Être suprême a-t-il fait du travail une condition de notre nature ? Il étoit maître de nous faire jouir, au sein du repos, de tous les biens de la vie ; pourquoi ne l'a-t-il pas voulu ? Est-ce donc que sa puissance ou sa bonté soit limitée ?

Nous avons déjà montré dans un discours précédent, que les objections déduites d'un prétendu contraste entre ces deux Perfections divines, la Puissance et la Bonté, nous meneroient par degrés à des hypothèses absurdes et à des difficultés insolubles. Jamais nous ne trouverions, jamais on n'indiqueroit le point de réunion d'une Bonté sans bornes et d'une Puissance infinie : et l'image d'un bonheur parfait n'arrêteroit point les agressions du raisonnement ; car on exigeroit encore la multiplicité à l'infini des êtres sensibles.

Eloignons-nous donc des questions qui sont autant d'abîmes pour la pensée. Là où commence cet infini dont nous parlons si librement, nous ne sommes plus ; car il n'est en rapport avec aucune de nos facultés : tel est l'ordre des choses. Soyons donc avertis des barrières que notre esprit essaieroit en vain de franchir ; et, rentrant dans le cercle soumis à nos regards, remarquons l'admirable correspondance qui règne entre les forces de notre intelligence, et la nature des biens dont nous pouvons nous mettre en possession par le travail. Nous découvrirons ainsi de nouveaux traits de sagesse et d'harmonie dans les œuvres de la création ; et multipliant le connu par l'inconnu, le présent par l'avenir, nous aurons une notion moins vague des mystères de l'infini, que si nous abandonnions le petit nombre de vérités simples dont notre intelligence nous donne la certitude, pour nous placer, de prime abord, sur les hauteurs de la métaphysique et au milieu des nuages dont elle est environnée.



Suivez-nous dans les observations qui s'enchaînent aux réflexions générales que notre sujet vient de nous fournir.

L'HOMME, aux premières années de sa vie, l'homme dans son enfance, ne pourroit se passer d'une nourriture douce, balsamique, onctueuse et proportionnée à la délicatesse de ses organes : il ne peut ni la chercher à l'aide de ses forces ; ni la trouver à la faveur de son intelligence ; le sein maternel vient la lui donner, et l'harmonie est établie entre notre foiblesse et nos premiers besoins.

L'homme grandit, et il lui faut d'autres alimens ; l'homme grandit, et il doit se défendre des injures de l'air : l'homme grandit, et la loi du travail commence alors pour lui ; car il ne peut se procurer, d'aucune autre manière, les biens nécessaires à sa conservation et à ses jouissances. Mais, par une admirable proportion, ce travail n'excédera ni l'action de ses forces, ni la mesure de son intelligence. Quelle harmonie en de si vastes rapports !

C'est la même qui a présidé au salut de notre enfance.

Les grains, cette nourriture de l'homme fait, exigeoient une culture ; mais notre esprit en a découvert les combinaisons, et un léger labeur les a mises en pratique. Ce n'est point dans la profondeur des entrailles de la terre que la Providence a déposé le germe des productions qui nous sont indispensables ; c'est presque à la superficie ; et Dieu a voulu que nos regards pussent jouir sans cesse, en espérance, des biens que chaque saison doit nous donner.

Ce n'est pas non plus dans des abîmes impénétrables que les richesses des mers sont cachées ; et l'homme, avec le secours d'une facile industrie, y fait des conquêtes journalières.

C'est de même avec plus d'art que de fatigue, et par d'ingénieux compartimens, que l'homme a purifié les sels unis à ces masses d'eaux dont la terre est environnée, et qui servent à tant d'usages dans notre système économique.

Voyez encore comment un travail successif, mais rendu modéré par sa division, métamorphose en vêtemens le lin de nos guérets, la riche toison des brebis, et jusqu'aux tissus délicats dont le ver à soie s'enveloppe.

Enfin, l'homme avoit besoin de se mettre à couvert des injures de l'air; il avoit besoin aussi de s'enfermer tandis qu'il se livroit au sommeil, tandis que sa vigilance étoit suspendue; et toutes les matières premières, propres à remplir ce but, sont autour de lui : ici des bois, dociles à ses efforts; là le fer, ce métal précieux, l'aide et l'instrument de son industrie; ailleurs, ces sables et ces pierres qu'il agence à sa volonté; par-tout, ces élémens si terribles en apparence, et dont il a fait habilement les meilleurs compagnons de ses travaux.

Nous consumerions une trop grande partie du tems consacré à cette méditation religieuse, si nous voulions rendre complet le tableau que nous venons de tracer. Il nous suffit d'avoir montré que

le travail imposé à la race humaine, ce travail qui doit lui procurer tous les biens nécessaires, se trouve non-seulement proportionné au degré de ses forces physiques, mais encore en accord parfait avec la mesure de son intelligence; et nous terminerons cette première partie de notre discours par une réflexion philosophique digne de toute notre attention:

LE travail auquel la race humaine est appelée par les lois suprêmes du Créateur, n'altère point la dignité de notre nature, n'est point en nous une condition subalterne : ce travail est l'accompagnement nécessaire, et peut-être le sceau, de nos deux qualités les plus sublimes, la liberté et l'intelligence; car, dans la sphère de nos idées, nous ne pourrions concevoir une liberté sans action et une intelligence sans but. Et savons-nous encore ce que seroient pour nous ces deux autres dons magnifiques, l'imagination et la prévoyance; ce qu'ils seroient pour nous sous le rapport du bonheur, sans le besoin du

travail, sans une occupation nécessaire et qui fixe nos regards sur des objets précis, nous distrait des pensées vagues et indéterminées, et nous présente avec ordre des points de vue graduels et successifs.

Ah! qu'il y a d'accord dans toutes les parties de la constitution morale de l'homme! On voit qu'une science parfaite y a présidé, comme dans toutes les œuvres de la création.

Nous avons considéré, jusqu'à présent, la loi commune du travail d'une manière générale et dans ses rapports avec la race humaine; c'étoit le moyen de distinguer, avec plus de clarté, l'idée primitive du souverain Ordonnateur du monde.

Suivons l'homme actuellement dans l'intérieur de nos sociétés et au milieu de cette réunion d'intérêts et de relations politiques, où notre art s'est mêlé aux lois de la nature, où quelquefois même il les altère sans pouvoir jamais les détruire ni

les changer, nonobstant les essais téméraires de quelques esprits orgueilleux.

Nous retrouvons dans ces sociétés, devenues si compliquées par l'effet du tems, nous y retrouvons l'utilité et la nécessité du travail : mais nous le voyons inégalement réparti ; et les grandes différences que nous apercevons , les prérogatives dont elles sont l'origine, les distinctions qu'elles consacrent, toute cette œuvre sociale nous empêche de rendre hommage au vaste plan formé dans une Sagesse suprême pour l'institution de notre bonheur.

Devenons plus justes, en examinant avec réflexion le spectacle qui nous offense.

Nous avons déjà été appelés à le dire : les hommes réunis en société ont été obligés d'admettre les droits de propriété, non-seulement pour assurer au travail sa récompense, mais encore afin de prévenir le renouvellement continuel des partages, et leur tumulte inévitable. Comment d'ailleurs auroit-on subdivisé le

travail d'une manière égale entre des hommes inégaux en force, inégaux en santé? comment sur-tout y fût-on parvenu entre des hommes doués de talens divers, et entraînés par cette variété à des occupations dissemblables? On se seroit trouvé dans la nécessité d'établir des règles de proportion à l'infini; dans la nécessité de calculer et de comparer tous les degrés de fatigue; dans l'obligation même d'évaluer et de fixer des rapports généraux entre les peines du corps et les élaborations de l'esprit; et toutes ces répartitions fussent devenues elles-mêmes le plus pénible des travaux, comme aussi le plus inextricable. Enfin, par une autre bizarrerie, et toujours avec l'intention d'atteindre à une égalité parfaite, si l'on eût forcé chaque individu à diviser son tems entre toutes les occupations nécessaires, entre toutes les occupations comprises dans le cercle le plus étroit, la multitude d'apprentissages et d'éducatons dont une même personne auroit eu besoin, n'eût pas moins consumé la plus grande partie de la vie.

C'est donc l'épargne du tems, la plus importante de toutes les économies, qui a donné l'idée de répartir entre des hommes différens les travaux différens; de le faire dès les premiers âges, depuis la bêche du laboureur jusqu'à la navette du tisserand; et de beaucoup d'autres manières encore, à mesure que nos vœux et nos moyens se sont étendus.

Comment, avec tant de variétés, les fortunes fussent-elles restées les mêmes? Et, près de ces gradations de fortune, comment la distribution du travail eût-elle été maintenue d'une manière égale?

Croyons donc, sur l'autorité réunie du raisonnement et de l'expérience, que les lois sociales, relatives au travail, aux fortunes, à la propriété, étoient inévitables. La sagesse des Gouvernemens peut les adoucir et les perfectionner; mais les grandes bases, représentées par nos idées de justice, ne pourroient être dérangées sans une confusion universelle.

Hâtons-nous cependant de saisir une vérité consolante. Toutes les institutions civiles



civiles et politiques sont l'ouvrage des hommes ; mais plus loin nous apercevons une Providence vigilante qui s'est réservé à elle seule les conditions générales du bonheur, et qui les maintient par sa volonté puissante. Ainsi un travail inégal, des fortunes graduées, des propriétés distinctes, sont autant de conséquences de la liberté du mouvement social ; mais un individu dont la vie est remplie par des occupations continuelles, n'a pas en jouissances intimes et secrètes, un lot inférieur à l'homme dispensé du travail par l'étendue de son patrimoine.

Nous nous trompons dans nos jugemens à cet égard, parce que les lois sociales ont imposé un caractère de nécessité au travail de l'homme né sans fortune ; mais c'est par une loi plus impérieuse encore, par une loi suprême, que l'Être des êtres, organisant le bonheur de la race humaine, a fait du travail un élément, qu'il a joint, dans sa profonde science, au don de l'intelligence et au don de la liberté.

Nous avons développé cette idée dans la première partie de notre discours. L'homme croit ne travailler que pour un salaire ; c'est le but artificiel qui émeut son imagination : mais la vérité première, la vérité cachée dans le mystère de notre nature , c'est que nous travaillons tous pour obéir à la vocation qui nous a été donnée par un Dieu créateur , par un Dieu le génie et le maître du monde.

Gardons - nous donc de calomnier le travail ; et si le raisonnement ne suffisoit pas à votre instruction , fixez votre attention sur les hommes en petit nombre qui promènent çà et là leur oisiveté. Le vulgaire les envisage comme des êtres privilégiés , parce qu'ils paroissent affranchis d'une sujétion commune : mais suivez-les dans leur maison et dans les détails de la vie domestique ; vous les verrez se débattre en victimes contre la tyrannie de l'ennui ; vous les verrez , ne sachant où se prendre , devenir les ennemis du tems , de ce tems que seul entre les êtres créés l'homme est appelé à connoître et à me-

surer ; vous les verrez , impatiens des vains efforts qu'ils font pour multiplier leurs sensations physiques par une succession plus rapprochée , recourir au sommeil , à cette mort passagère qui anéantit tous les intervalles. Qu'ils dorment ! qu'ils dorment ! c'est encore heureux : car , dans leur oisiveté , ils demandent sans cesse à leur imagination de réveiller leur langueur : elle va peut-être leur obéir , elle va les conduire dans la carrière du vice , elle va les entraîner au milieu des lâches plaisirs que la honte et le remords accompagnent.

Ils n'ont pas besoin , disent-ils , de travailler , puisque le revenu de leur patrimoine suffit à leurs dépenses. Quelle excuse ! N'est-il donc de salaire , n'est-il de récompense qu'en argent ? et ne comptez-vous pour rien l'estime , la reconnaissance , la considération , ces dédommagemens qui attendent l'homme dont les facultés sont employées à l'aide des autres et au service de la patrie ? ne comptez-vous pour rien ces chances d'honneur et

de gloire ouvertes aux citoyens qui cultivent par le travail les talens dont la nature les a doués ? Oublierez-vous surtout les devoirs qui nous sont imposés par une convention tacite entre tous les hommes ? Notre sujet nous appelle à les retracer.

La société respecte et doit respecter les supériorités de fortune dès qu'elles ont acquis le caractère de propriétés, caractère rendu sacré par les lois d'ordre et par la morale publique. Ces supériorités d'ailleurs, effets inévitables des hasards attachés au libre mouvement de l'industrie, ne contrarient point les intérêts de la communauté, n'altèrent point son bonheur ; car les revenus, même les plus considérables, ne sont qu'en passage entre les mains de leur maître titulaire. La subdivision de ces revenus en beaucoup de parts, s'exécute avec rapidité par la voie des échanges ; et il ne reste au riche, comme individu, qu'un degré variable de peines et de plaisirs, le lot universel de l'espèce humaine.

Le véritable préjudice envers l'Etat est donc l'oisiveté que permet la fortune acquise par héritage : car il n'est aucun travail dont la société ne profite ; et plus l'éducation que nous avons reçue de nos parens a cultivé notre esprit , a multiplié nos moyens et nos facultés , et plus notre oisiveté devient répréhensible.

Le progrès des sciences , la perfection des lumières , sont tellement utiles , tellement nécessaires aux hommes , que si la loi des propriétés n'avoit pas amené d'une manière naturelle des différences de fortune , il eût fallu créer des riches , il eût fallu s'assurer du moins de l'existence continuelle d'un certain nombre de citoyens entièrement affranchis des travaux mécaniques , d'un certain nombre de citoyens préparés dès leur jeunesse aux talens de l'esprit , et à qui l'on auroit prodigué toutes les leçons , tous les secours propres à les mettre en état de faire un pas de plus dans la vaste carrière ouverte à nos pensées et à nos recherches. C'est avec la bêche , avec le soc de la charrue ,

que l'homme devient possesseur des richesses de la terre ; c'est de même avec l'instrument de l'esprit , aiguisé , perfectionné par l'éducation , que l'homme fait la conquête des trésors de la science.

Ah ! qu'ils sont admirables tous ces compartimens établis au milieu des nations par l'ordre social , par cet ordre étroitement uni à la morale et au système du monde ! Les hommes n'y peuvent donner atteinte d'une manière durable , n'y peuvent toucher en destructeurs que dans leurs momens de frénésie.

Oui , nous croyons interpréter les éternelles lois , lorsque nous demandons aux uns de n'être point jaloux des supériorités de fortune , et lorsque nous demandons aux autres de faire servir ces supériorités à l'utilité générale.

Les hommes ont le moyen de faire des progrès chaque jour dans la pratique de la vertu , puisque les petits intérêts comme les grands , les relations privées comme les connoissances plus étendues , offrent un exercice actif à la morale , et que les

enseignemens de la Religion sont d'un facile abord. Mais la perfection des lumières , dans les sciences humaines , ne peut s'obtenir qu'à l'aide d'une étude obstinée. Tout est refusé à la paresse ; elle laisse l'homme dans l'enfance, elle enfouit les plus beaux talens.

On dégrade donc sa propre nature , lorsqu'après avoir reçu tous les secours de l'éducation , l'on n'en fait aucun usage. Et l'on relève au contraire la dignité de l'homme , lorsqu'on se sert des premières connoissances pour en acquérir de nouvelles.

Est-il une plus noble ambition que de parvenir , par ses efforts , à laisser en héritage après soi une seule vérité nouvelle, ou même une simple idée propre à lier ensemble des expériences éparses ? est-il rien encore de plus glorieux que d'employer son esprit à l'achèvement des choses , à la perfection de ce qui est ? C'est prendre à l'œuvre éternelle la part que l'Ordonnateur suprême a daigné ménager aux créatures intelligentes. Ah ! que le

travail est beau , considéré sous un aspect si grand et si majestueux !

Vous entrerez aussi dans les desseins du Protecteur du monde , vous qui profitez de votre fortune pour rendre des services généreux à votre patrie ; vous qui suivez avec désintéressement la carrière laborieuse du gouvernement , de la magistrature , de l'instruction publique ; vous qui dévouez votre tems à la défense du foible et à la consolation de l'affligé. La société offre par-tout des occupations que l'homme oisif ne peut considérer sans honte et sans remords. Il se glorifie quelquefois , dans son aveuglement , du lâche repos auquel il se consacre au milieu du mouvement universel dont il est environné ; mais le sage le remet à la place qui lui appartient , et il le voit comme un être étranger à l'harmonie du monde ; comme un être , en quelque manière , hors du but de la création.

Non , ce n'est pas à l'homme qui dépense oisivement son revenu , ce n'est pas à l'homme ingrat envers la fortune ,



que nous porterons nos hommages ; ils seront tous à vous ces hommages , à vous et de préférence , honorables cultivateurs , honorables artisans , dont chaque journée prépare , commence ou finit quelque œuvre utile , et qui pouvez alors réclamer la double louange de bons citoyens et de vertueux pères de famille. Votre travail assure la subsistance de vos enfans ; votre travail vous mettra peut-être en état de leur procurer une première éducation ; et vous aurez agrandi pour eux la scène du monde : votre travail enfin , s'il prospère , vous permettra de répandre quelques douceurs sur la vie d'une épouse tendre et fidelle. Oui , c'est à vous que des tributs d'estime appartiennent. Le jour finit ; sortez de vos ateliers , quittez votre charrue avec un sentiment de fierté : vous avez rempli votre vocation ; et demain vous répondrez encore par votre travail aux vues éternelles de la nature. L'histoire ne placera point votre nom dans ses fastueuses annales ; mais c'est le Dieu de lumière qui voit vos actions , et qui or-

donne aux anges , ses ministres , de les enregistrer sur le livre du jugement , sur le livre des tems à venir.

Qui sait même si , dès cette terre , vous n'apercevrez pas distinctement la bénédiction du Seigneur.

N'est-il pas remarquable que la providence ait composé votre récompense de ce même repos qui fait l'inquiétude et le tourment des hommes perpétuellement oisifs ? elle l'a mis pour vous après le travail , et sa nature est changée.

N'est-il pas remarquable que la providence ait adouci le travail par l'habitude ; tandis que cette même habitude accroît les pénibles langueurs de l'oisiveté ?

Enfin , n'est-il pas remarquable que la providence ait soumis les plaisirs de l'homme oisif à une succession continuelle de variétés , à une condition si difficile à remplir ; tandis que l'uniformité la plus constante suffit à l'homme dont la vie est animée par le travail.

Courage donc , vous que des rapprochemens inquiètent , et qui jetez des regards

d'envie sur les autres classes de la société ! Ne craignez point d'être délaissés , car vous êtes aussi les enfans du Seigneur : courage ! et n'en doutez point , la Providence divine ne s'est trompée ni dans ses voies , ni dans le système qu'elle a conçu ; mais ses plans sont immenses , notre vue étroite , nos parallèles petits. O Dieu ! vous nous avez placés au milieu de vos secrets , et de toute part ils ceignent notre esprit et bordent notre pensée. Toutefois , nous apercevons distinctement que le sceau de votre amour a été apposé sur cet ordre universel dont nous faisons partie ; ainsi nous marcherons avec confiance dans les différentes carrières où la fortune nous a jetés.

Vous l'aurez remarqué ; les paroles de notre texte renferment deux commandemens distincts : *Tu travailleras* et *tu te reposeras*. L'ordre des idées ne nous a pas permis de traiter ce second commandement avant le premier ; et nous le regrettons , puisque nous sommes obligés

de recourir à des idées abstraites pour faire sentir son importance et sa parfaite sagesse. Nous nous exposons ainsi à fatiguer votre attention, et ce doute nous inquiète. Nous resserrerons nos réflexions autant que le besoin de clarté nous le permettra.

IL est un sentiment auquel l'étude des préceptes religieux nous ramène sans cesse : c'est que tous ces préceptes, tous, sans aucune exception, surpassent en sagesse les altiers enseignemens dont nos instituteurs modernes se glorifient.

Cette vérité qui doit vous plaire, cette vérité précieuse pour les âmes heureuses par la piété, cette vérité acquiert une autorité de plus lorsqu'on approfondit le motif du jour de repos que la Religion a prescrit.

Qui de nous n'a pas ouï dire, dans ces tems d'innovation : le dimanche, consacré par les chrétiens comme un jour de repos, est une atteinte aux intérêts du peuple, aux intérêts de la classe laborieuse de la

société ; on lui enlève ainsi la ressource d'un jour de travail sur sept, tandis que le produit des six autres suffit à peine à sa subsistance. Qui de nous n'a pas entendu cette assertion ? Nous devons la repousser comme injurieuse à l'esprit de bienfaisance qui caractérise la Religion , et notre sujet nous appelle à la discuter.

SUPPOSONS un moment que le plus grand nombre des hommes vécussent encore sous le joug de l'esclavage ; on apercevrait du premier coup - d'œil que l'établissement d'un jour de repos seroit une institution de bienfaisance et de compassion envers la classe ouvrière et domestique de la société. Cette classe devoit tout son tems et toutes ses forces aux patrons dont elle étoit dépendante ; ainsi le jour de repos seroit devenu pour elle une faveur , et une faveur obtenue sans aucune privation , sans aucun sacrifice ; car elle auroit joui de même de sa seule récompense quotidienne , l'étroit nécessaire.

Voyons maintenant s'il ne reste parmi nous aucune trace de cette ancienne disproportion de puissance entre les deux classes marquantes de la société, celle qui travaille et celle qui fait travailler ; et si le jour de repos n'est pas toujours un bienfait pour le plus grand nombre des hommes.

L'ABOLITION de l'esclavage a permis sans doute à tous les citoyens, à tous les individus, de traiter librement de leur tems et de leur travail ; mais les marchés se ressentent de la supériorité assurée aux propriétaires.

L'homme sans patrimoine et dénué de talens particuliers, offre l'emploi de sa force en échange d'un salaire ; et ce salaire devant lui procurer le moyen de pourvoir aux besoins absolus de chaque jour, il ne peut débattre long-tems son intérêt ; et le propriétaire, seul dispensateur des subsistances, ou de l'argent qui les représente, ne requiert jamais le travail avec des motifs si instans. La lutte n'est donc pas

égale entre ces deux sortes de contractans; elle l'est d'autant moins, que les hommes, en si grand nombre, appelés à vivre du produit journalier de leur labeur, se nuisent par leur concurrence.

Il est résulté de ces rapports un fait constant, et dont les annales de tous les pays donnent la preuve; c'est que le prix d'un travail où la force est uniquement demandée, se proportionne à l'équivalent du nécessaire absolu.

Le jour de repos est donc une institution consacrée en entier au soulagement des hommes de peine; car leur salaire a été fixé sur la valeur de leur nécessaire pendant sept jours, quoiqu'ils n'en donnassent que six au travail?

Que ce jour de repos n'existât plus, ils croiroient peut-être avoir obtenu le pouvoir d'augmenter leur revenu d'un septième en travaillant sept jours au lieu de six, et leur espérance se réaliseroit même dans les commencemens; mais insensiblement le prix des salaires s'adapteroit à

ce changement , et ils auroient alors pour sept jours de travail la même récompense qu'ils avoient pour six auparavant. Le niveau se rétablirait par l'effet graduel de la même puissance qui a proportionné par-tout le prix du labeur à l'équivalent du nécessaire absolu. Et je parle toujours des travaux ordinaires, et qu'aucun talent ne rend précieux.

C'EST avec peine que nous offrons à votre méditation des raisonnemens abstraits ; mais nous ne pouvions démontrer, par aucun autre moyen , la parfaite sagesse de la seconde partie du commandement que nous avons pris pour texte : *Tu ne feras aucune œuvre en ce jour-là.*

Une autre vérité, c'est que le plus grand nombre des hommes auroit excédé ses forces , si le jour de repos ne l'eût pas obligé à suspendre son travail. Et cette réflexion nous invite à solliciter encore un moment votre attention.

L'institution du jour de repos , comme  
nous



nous venons de l'expliquer , est uniquement destinée au soulagement de la classe laborieuse de la société : mais il falloit , pour rendre durable une disposition si bienfaisante , qu'elle fût observée universellement ; car en supposant qu'une partie seulement des ouvriers eût voulu travailler , eût travaillé sept jours de la semaine , ces ouvriers se seroient procuré ainsi le moyen de céder leur tems à plus bas prix , et ils auroient forcé tous leurs concurrens à suivre le même exemple.

Cependant l'autorité civile , qui n'atteint point aux actes secrets , n'auroit pu rendre universelle et constante l'observation du jour de repos ; et , probablement encore , elle y auroit mis peu d'intérêt , puisque le rapport d'une telle institution avec le soulagement de la classe laborieuse de la société , n'est pas une vérité simple et d'une facile conception.

Il importoit donc au bonheur du peuple , que son jour de repos fût consacré

par la Religion, qu'il fût placé sous cette auguste sauve-garde (\*).

Et il importoit encore à l'Etat que le peuple, considérant ce jour de repos comme une institution sainte, fût ainsi rappelé, par sa reconnoissance, à un sentiment de respect pour la Religion, à un sentiment conservateur de l'ordre et de la morale.

Les gouvernemens sacrifient les plus grandes considérations aux plus petites, lorsque, cédant à un esprit de jalousie, ils cherchent à rabaisser l'autorité de la Religion et à lui enlever des hommages; car tous les commandemens qui émanent de cette autorité, sont essentiels à la société; tous ont un rapport plus ou moins frappant avec la félicité publique.

---

(\*) On a mis beaucoup d'activité, beaucoup de suite en France à la constitution du *Décadi* en jour de repos; mais c'étoit pour attaquer le Dimanche et pour en triompher: et si l'on parvient à remplir entièrement ce dernier but, on peut craindre que le gouvernement ne devienne par degrés indifférent à la cessation des travaux tous les dix jours.

O Religion ! véritable amie des hommes, que votre science est grande ! que votre sagesse est excellente pour nous ! Vos enseignemens, qui descendent du ciel, répondent à leur origine ; ils remplissent d'admiration les esprits réfléchis, et ils émeuvent les ames sensibles. Tous éclairent notre esprit , tous nous apprennent à connoître votre commisération envers les hommes. Nous n'en rejetterons aucun, *et six jours nous ferons toute notre œuvre* ; nous la ferons avec courage et avec vertu ; nous la ferons sans nuire aux autres ; et *le septième* nous célébrerons ce repos que les lois divines ont sanctifié et qui nous rappelle une des charités de la Religion. Nous n'empêcherons jamais l'homme de travail de profiter d'une institution si bienfaisante ; et, s'il en igno-roit, s'il en oublioit le prix, loin de profiter de son erreur pour exiger de lui tout ce qu'il peut donner, nous veillerions en généreux tuteurs à ses véritables intérêts, et nous lui apprendrions qu'il est l'objet particulier de ces paroles de compassion

et de bonté : *Tu travailleras six jours et tu feras toute ton œuvre ; mais le septième est le repos de l'Éternel ton Dieu ; tu ne feras aucune œuvre en ce jour-là.*

## DISCOURS V.

*De l'ordre dans ses affaires.*

Qui ne gouverne pas par ordre sa maison , aura le vent pour héritage , et le fou sera serviteur du sage de cœur. *Proverbes , chap. 11 , v. 29.*

L'ESPRIT d'ordre , considéré d'une manière générale , est entre nos diverses qualités morales une des plus nécessaires ; et nous sommes instruits par l'expérience , de son application universelle. Se livre-t-on à l'étude , on ne peut en accélérer les progrès qu'à l'aide d'une marche régulière dans ses travaux et dans ses recherches. Veut-on développer aux autres des idées complexes , on ne peut y parvenir sans le secours de la méthode ; et pour nous rendre compte à nous-mêmes de nos souvenirs et de nos connoissances , nous avons besoin de les ranger en tableau , et de prévenir leur confusion par un mélange

industrieux de séparations et de rapprochemens. Enfin , l'esprit d'ordre attirera notre respect , si nous faisons attention qu'il est empreint dans toute la nature , dans toutes les œuvres du Créateur ; et qu'il est devenu le génie tutélaire de l'univers , en maintenant cette magnifique harmonie dont nous sommes les témoins et les admirateurs.

C'EST en petit sans doute que nous considérerions aujourd'hui l'esprit d'ordre , si nous ne vous montrions pas ses rapports avec la morale , et si la sagesse , nécessaire aux particuliers dans la gestion économe de leur fortune , ne nous conduisoit pas à examiner l'importance de cette même sagesse dans l'administration des finances publiques ; car c'est aux princes aussi qu'on peut faire entendre les paroles de notre texte : *Qui ne gouverne pas par ordre sa maison , aura le vent pour héritage ; et le fou sera serviteur du sage de cœur.*

NOUS nous adresserons , en commençant , aux simples particuliers.

L'homme qui ne proportionne pas l'étendue de sa dépense à la mesure de ses revenus , se prépare une longue suite de chagrins. Et d'abord , rappelé sans cesse à une même idée , à l'embarras de sa situation , il perd ainsi la liberté de son esprit ; et , dans le trouble de ses pensées , il ne jouit qu'imparfaitement des objets dont il s'est procuré la possession.

Vous le savez d'ailleurs ; les besoins réels étant étroitement circonscrits par les lois de la nature , ce sont les goûts de luxe et de vanité qui , le plus souvent , dérangent les fortunes domestiques : mais est-il rien de plus factice que ces goûts , dus uniquement à un sentiment d'imitation ou de jalousie ? et pour les contenir dans une juste borne , faut-il donc tant d'efforts , tant d'autorité sur soi-même ? Non , sans doute. Appréciez seulement ce que vous obtiendrez des autres en échange des dépenses de faste ou de vanité que vous étalerez à leurs yeux. Sera-ce de la

considération ? non ; car en épuisant votre fortune vous n'aurez aucun moyen de rendre service. Sera - ce de l'estime ? bien moins encore. C'est donc de votre imagination que vous attendez une récompense ; mais elle a ses lois aussi , cette imagination qui prend sur vous tant d'empire ; et la première leçon de bonheur qu'elle donneroit aux hommes , ce seroit de placer toujours en avant d'eux , l'espérance et jamais la crainte. Or, le dissipateur inconsidéré se conduit dans le sens le plus contraire à cette maxime ; car , tandis qu'il use avec promptitude les plaisirs du luxe et de la vanité , et que pour lui ces plaisirs touchent à leur fin , il a toujours devant les yeux les suites funestes et prochaines de son désordre , et il gâte ainsi sa perspective , sans trouver , dans l'instant qui s'enfuit , un dédommagement réel.

Considérez , près de ce tableau , l'homme dont les affaires sont sagement réglées. L'avenir ne lui offre aucune crainte ; et , à la faveur de son génie pru-



dent et circonspect, il ne place dans cet avenir que de bonnes chances; et c'est l'art du bonheur. Ainsi l'homme rangé, l'homme d'ordre, l'homme occupé d'obéir aux lois de la raison et de la sagesse, est encore l'homme le mieux favorisé par cette imagination dont il a brisé le joug, et qui sembloit uniquement destinée à nous tromper et à nous séduire. Non; non, il n'est en nous aucune propriété spirituelle ennemie de la morale par sa nature; et cette vérité est douce à recevoir.

Nous devons encore à l'esprit d'ordre un sentiment paisible, dont le charme est difficile à définir: ce n'est pas uniquement une exemption d'inquiétude; ce n'est pas uniquement un regard d'espérance vers l'avenir; c'est une sorte de jouissance harmonique qui dérive de l'ordre lui-même; et qui semble correspondre à l'ascendant de sa beauté naturelle.

DES idées plus marquantes et plus prononcées viendront vous frapper, lorsque

vous arrêterez votre attention sur les malheurs occasionnés par les dérangemens de fortune , et dont nous sommes avertis par tant d'exemples.

Les commencemens du désordre ne ressemblent pas à sa fin. On subvient d'abord par des moyens faciles aux dépenses qu'on se permet sans un revenu suffisant. On trouve des amis qui vous rendent un premier service avec empressement ou avec complaisance ; un second quelquefois , mais déjà d'une manière plus sérieuse : on obtient encore , de la part des marchands , de la condescendance ; mais le vide qu'on doit remplir s'étendant chaque année , on est bientôt forcé de recourir à des moyens plus efficaces : on se défait de ses capitaux ; on emprunte , avec la promesse de rembourser à des époques fixes : ces époques arrivent , et aucune ressource n'est prête pour satisfaire aux engagements qu'on a contractés : on emprunte de nouveau , et on se soumet par degrés aux intérêts les plus usuraires : on court d'expédiens en

expédiens, toujours à sa honte, mais pour éloigner un premier éclat ; et l'on finit par entraîner avec soi dans l'abyme toutes les personnes qui vous ont donné des marques de confiance. Alors, on est environné de créanciers ; les uns vous adressent des plaintes lamentables, les autres des reproches amers. Vous abandonnez tout, et vous avez encore besoin de demander grâce. Quels souvenirs, quels regrets s'emparent de vous, et viennent accroître l'amertume de votre situation ! Vous voudriez, mais en vain, racheter le passé ; et vous maudissez ces vanités qui ne peuvent aujourd'hui ni vous consoler, ni vous défendre ; enfin le moment de l'affliction est arrivé, et il faut que vous soyez spectateurs de votre dénue-ment ; que vous voyiez emporter vos dépouilles ; et que, privés de tout, chacun vienne encore vous entretenir du mal qu'il a reçu de vous. Quelle situation ! le remords et la honte !

Contraints néanmoins de renoncer à vos différentes habitudes ; tout, jusqu'aux

plus petits détails , est en révolution autour de vous. Que seroit-ce si vous étiez époux , si vous étiez pères ! Vous associeriez à votre détresse une femme dont le bonheur vous étoit confié ; une femme , peut-être digne de votre estime , et qui retient ses larmes , qui vous cache sa peine. Et pourriez-vous encore , sans déchirement , regarder ces enfans qui n'interrompent point leurs innocentes caresses ; et qui , par leur abandon , leur tendre confiance , vous offrent le spectacle de leur sécurité , et vous rappellent à chaque instant l'ignorance où ils sont du changement survenu dans leur destinée ?

Ah ! qu'il est terrible le dernier dénouement du désordre et de la dissipation inconsidérée ! Oui , le châtimement semble quelquefois plus fort que la faute. Et les amis alors ? C'est un hasard s'il en reste encore. On en trouve d'empressés à vous consoler , lorsqu'on est réduit à l'indigence par des événemens publics , par des désastres dont la prudence humaine ne peut se garantir ; mais lorsque votre ruine

est le résultat de votre inconduite, et lorsque les autres, les compagnons de vos plaisirs, ces amis à la manière du monde, peuvent se distraire de leur pitié par des reproches légitimes, ils ont bientôt trouvé des motifs plausibles pour s'éloigner de vous ; et c'est dans une triste et lugubre solitude que vous avez à pleurer.

Enfin, l'homme qui se ruine par degrés, et qui ne confie à personne son malheureux secret ; l'homme uniquement occupé d'éloigner la publicité de son désordre, et qui accepte alors aveuglément tous les genres de secours, est-il sûr de ne pas attirer ses amis même dans le précipice d'où il cherche à s'échapper ? Il y a dans la crainte de la honte, lorsque son aspect est prochain, il y a dans cette crainte une telle puissance, que personne ne peut à l'avance en présager les effets. Quel motif pour *mener* de bonne heure *sa maison par ordre*, et pour éviter de courir les grands hasards, pour éviter de fier ainsi son honneur à la fortune !

CE n'est pas, vous le savez, ce n'est pas uniquement en se livrant à des dépenses inconsidérées, que l'on dérange ses affaires, que l'on compromet sa situation : on s'expose encore à ce malheur, lorsque, par amour du gain, on s'abandonne à des entreprises trop étendues ; et l'on se rend coupable en y consacrant les fonds dont la confiance d'autrui vous a laissé la disposition. Combien de négocians néanmoins, combien d'avidés spéculateurs n'ont pas encouru ce reproche ! On veut devenir riche ; on veut le devenir précipitamment ; et l'on quitte les voies de la prudence pour courir, à tout péril, les chances de la fortune. On emprunte alors autant qu'on le peut, afin de marcher à plus grands pas ; et l'on ne craint point de se dire secrètement : Si mes vastes spéculations réussissent, le bénéfice sera pour moi tout entier ; et si l'événement trompe mon attente, le dommage retombera sur les prêteurs qui m'ont aidé. Quel partage ! Une pareille combinaison, une

telle pensée, sont peut-être profondes en immoralité.

Nous trouverons moins condamnable l'homme qui, dans les affaires, aventure son propre capital; mais il vous paroîtra répréhensible encore, s'il est assez aveuglé par l'amour des richesses pour jouer son bien contre un accroissement de fortune. Comment détermineroit-on, en effet, la mesure de gain qui peut devenir le prix d'une chance de ruine? Ce n'est pas ici des quantités arithmétiques qu'il faut comparer; ce sont des sentimens moraux qu'on est forcé d'apprécier. Et ne savons-nous pas que l'homme dont la situation est tout-à-coup bouleversée, que l'homme voué aux regrets par la perte entière de son revenu, éprouve un genre de peine évidemment disproportionné à la satisfaction qui naît de quelques jouissances de luxe et de vanité.

Aussi, quel est le véritable système de bonheur pour un négociant, pour tout homme en mesure de s'enrichir? C'est

d'avancer par degrés dans la carrière de la fortune. Il conserve ainsi plus long-tems de l'intérêt à l'occupation dont il a fait choix ; et en voyant de loin le terme de l'opulence , il se ménage une suite de perspectives , toutes meilleures pour le bonheur que la plénitude des jouissances et la puissance subite d'y parvenir. Nouveau motif de s'abstenir des grands hasards ; et nouveau motif aussi pour nous d'admirer la morale , cette idée d'ordre et de modération , qui nous sert , même à notre insu , et dont l'application est universelle.

Nous ne serons pas incertains sur le jugement que nous devons porter de ces hommes connus dans le monde sous la qualification de *joueurs* , de *joueurs de profession*. Leur conduite devient excusable , puisque rien ne leur en dissimule ni les dangers ni le vice. On les voit , emportés par une aveugle passion , risquer sciemment la plus grande partie de leur fortune , et quelquefois leur fortune

tune



tune entière. Bien différens des négocians dont l'émulation est utile à leur pays, eux n'ont en perspective que le malheur de leurs concurrens. Ils suivent d'un œil inquiet l'homme dont ils cherchent à blesser les intérêts, l'homme qu'ils doivent ruiner pour faire fortune ; et, placés en regard les uns des autres, ils se disent dans leur pensée, ils se disent mutuellement : Je suis heureux de ton mal ; tu vas l'être du mien.

Quelle ambition ! quelle occupation de l'esprit et du cœur ! reste-t-il alors un accès aux idées utiles, aux affections sociales ? reste-t-il à peine un instinct pour le bien, un éveil du moins aux grandes choses ? Non ; tout est cupidité, tout est passion du gain. La seule qualité admise dans ce train de vie, la seule en réputation, c'est de jouer noblement sa fortune ; c'est de la perdre avec sérénité ; c'est d'agir ainsi, qu'on soit ou non un être isolé, qu'on ait ou non des liens ; c'est de paroître enfin magnanime en se ruinant ; mais ce sont-là des beautés de conven-

tion, et que la raison refuse d'encenser. On donne, autant qu'on le peut, les couleurs du désintéressement à l'imprudence, à la légèreté dans le maniement et l'usage de sa fortune; et les hommes qui profitent de l'abandon des autres ou de leur esprit aventurier, ne manquent pas de les encourager par un faux éloge.

NE voyez-vous pas aussi comment les personnes incapables de soin, voudroient faire de leur désordre un sujet de vanité? Les détails, disent-ils, leur sont insupportables. Compter des revenus, calculer des dépenses, c'est, disent-ils, une œuvre mécanique et pour laquelle ils se déclarent sans talent, sans disposition naturelle.

Ne nous laissons pas prendre à cette accusation qu'ils font d'eux-mêmes, et qu'ils croient bien douce. Ce n'est-là, de leur part, qu'une ingénieuse adresse. Ils veulent nous laisser soupçonner que leurs pensées se portent plus haut, et que leur esprit seroit gêné s'il s'inclinoit vers des occupations communes; que leur imagi-

nation aérienne ne peut se trainer, se matérialiser parmi des chiffres.

Devons-nous accepter la description que vous faites de vous ? Nous disputerons au moins contre la supériorité que vous vous adjugez ; et nous ne recevrons pas vos défauts pour des qualités. Nous ne nous prêterons point au désir que vous avez de tirer honneur de votre noble nonchalance, ou de votre antipathie pour les détails que l'ordre exige. Nous vous croirons moins admirables de tout ce que vous négligez ; et nous vous inviterons, quel que soit votre génie, à veiller sur vos affaires domestiques ; *à mener votre maison par ordre, afin que vous n'ayez pas le vent pour héritage, afin que vous ne deveniez pas serviteurs de l'homme plus sage que vous.*

NE confondez point l'ordre que nous recommandons, avec une économie inquiète et vétilleuse ; et moins encore avec une sordide épargne.

L'une des conditions les plus constantes

de l'utile et du beau, dans tous les systèmes, c'est une juste mesure; et la morale elle-même est un chef-d'œuvre de modération.

Conservcr sa fortune par une administration soigneuse; l'accroître par des moyens sages, et proportionner toujours sa dépense à son revenu : voilà le devoir.

Ne songer qu'à l'argent; jouir pardessus tout de son accumulation, et se refuser aveuglément aux dépenses de son état : voilà le vice.

Maintenir l'ordre dans ses affaires, afin d'éloigner de sa pensée les inquiétudes étrangères aux fonctions sociales que l'on remplit, aux goûts honorables que l'on cultive : voilà le devoir.

Se ramener à soi par les attentions les plus minimcs sur son économie domestique; et substituer un intérêt tout personnel à la recherche de l'estime et de la considération : voilà le vice.

Enfin, aimer l'ordre, comme une idée harmonieuse, comme un résultat paisi-

ble, et pour obéir à l'impression d'un magnifique exemple : voilà le devoir.

Mais admettre l'avarice comme une représentation de l'ordre ; supposer ainsi qu'une idée extrême puisse convenir à une beauté toute de proportion ; et laisser là les conseils de la raison pour céder à son caractère : voilà le vice.

Non, l'ordre n'est point l'avarice. Car en nous défendant d'une prodigalité condamnable, il nous permet d'autant plus d'employer avec sécurité, de répartir avec calme le revenu dont nous sommes propriétaires : et, comme il y a dans l'ordre quelque chose d'élevé, l'avarice, basse d'esprit et vile d'action, ne peut jamais être en sympathie avec un si noble principe.

En relevant, comme nous l'avons fait, le mérite de l'ordre ; en développant son importance, nous nous sommes adressés jusqu'à présent aux hommes privés. Notre sujet va s'agrandir, en dirigeant nos regards vers les princes, les magistrats, les chefs des nations.

L'ordre des finances dans un grand Etat , est un des plus utiles et des plus augustes résultats de l'administration suprême ; et , aux regards d'un bon juge , cet ordre est le reflet des principales vertus politiques.

Aime-t-on le peuple ; on ne voudra pas exiger de lui des sacrifices inutiles ; et l'on sera économe dans les dépenses , afin de réduire en proportion la somme des tributs.

Aime-t-on la justice et la bonne-foi ; on établira des rapports si parfaits entre les engagements de l'Etat et ses ressources , qu'on ne s'exposera jamais à l'infraction d'une seule promesse.

Aime-t-on la franchise et la vérité ; on introduira , on maintiendra entre les revenus et les dépenses une telle concordance , qu'on accroîtra le crédit en montrant à découvert l'état des finances.

Aime-t-on la bienfaisance , et connoît-on le prix et la nécessité de la charité publique ; on se ménagera , par l'ordre et par l'économie , le moyen de venir au

secours des malheureux , le moyen d'adoucir le sort des cantons ou des districts soumis inopinément à quelques désastres de la nature.

Aime-t-on la liberté, cette liberté sage, jadis si chère aux hommes, un esprit de prévoyance, émule et compagnon de l'esprit d'ordre, entretiendra le trésor public dans l'aisance ; et lorsqu'il surviendra des diminutions de revenu, des diminutions partielles et momentanées, on ne cherchera point à les balancer par l'accroissement arbitraire de quelque tribut ; et la loi, toujours la loi, fixera d'une manière immuable les sacrifices annuels des citoyens de l'Etat.

Aime-t-on la patrie, veut-on la mettre en état de résister, dans tous les tems, aux entreprises d'un agresseur étranger ; c'est encore à la faveur de l'ordre et de l'économie qu'on se prépare à mériter les secours immenses du crédit ; et qu'on les obtient au prix d'un intérêt modéré.

Enfin, si l'on a l'honorable ambition d'exciter et d'entretenir la morale publi-

que, on voudra montrer à la nation un exemple imposant d'ordre et de pureté ; et l'on saura que l'administration des finances, vue de par-tout et regardée sans cesse, est la plus propre de toutes à remplir un si grand but.

Vous le direz donc avec nous. L'ordre est en administration le commencement de tous les biens ; et par lui-même encore l'ordre est beau, l'ordre a tous les caractères de sa céleste origine.

SUIVEZ-NOUS encore un moment, et jetons ensemble un coup-d'œil rapide sur le honteux spectacle du désordre des finances. C'est ainsi que deux manières opposées nous serviront à graver dans l'esprit des gouvernemens la plus importante des vérités politiques.

Eh quoi ! ce sont les princes dans une monarchie, ou les magistrats suprêmes dans une république ; ce sont les représentans, les tuteurs de la fortune publique, qui ne peuvent se résoudre à suivre avec vigilance les dépenses de l'Etat, et



qui souvent les déterminent avec légèreté, les classent avec confusion. Ils n'apprécient point à l'avance la mesure des sacrifices que la nation peut supporter. Ce sont les besoins du trésor qui tout-à-coup les éveillent ; et quand ils y ont satisfait à la hâte et sans prudence, ils se restituent en entier aux jouissances de l'autorité, à la douce perspective du pouvoir.

Qu'au milieu de cette incurie habituelle, un événement inattendu les surprenne ; qu'il faille rassembler de grands moyens pour subvenir aux dépenses d'une guerre, on cherche alors de nouvelles ressources ; et les plus considérables étant fournies par le crédit, on s'essaie à le gagner ; on le recherche, on le sollicite ; et, s'il pouvoit se rendre à des prières, on ne craindroit pas de l'implorer. Est-il un sacrifice qu'on ne fût prêt à faire lorsque les embarras du trésor public inspirent de l'inquiétude ? Mais les prêteurs ont un esprit personnel, comme tous les hommes isolés que le public ne regarde point, et

qui n'attendent de leurs actions ni honte ni mérite. Ils veulent donc, par-dessus tout, que leur capital soit assuré; et si vous les avez alarmés ou par un défaut d'ordre, ou par un caractère d'insouciance, ou par des prodigalités inconsidérées, ils se défient de vos regrets tardifs et de votre régénération. Vous vous engagez à les rembourser à des époques précises; mais ils savent que vous n'avez jamais eu de prévoyance, et ils craindront que l'avenir ne soit pour vous un tems inconnu. Alors, vous subirez tous les genres d'humiliation. Vous promettez, et l'on ne vous croira point : vous promettez plus fortement; et l'on ne vous croira pas davantage : vous donnerez des gages; et l'on contestera leur réalité : vous offrirez de gros intérêts; et l'on trouvera que vous voulez acheter trop chèrement une tranquillité passagère : enfin, vous parlerez de votre *loyauté*; et dans un profond silence chacun se regardera. Bientôt, et graduellement, vous ne serez plus environnés que d'usuriers, de traitans de

toute espèce ; et vous serez forcés de consentir aux conditions qu'ils jugeront à propos de vous imposer. La fierté ne sera plus de saison ; la résistance sera inutile. Quels maîtres, pour le prince et le représentant d'une grande nation ! Ses vaillans soldats renverseront peut-être les colonnes ennemies ; et lui, dans le même tems, passera sous le joug pour de l'argent, pour des avances, et souvent pour des difficultés instantanées qu'une sage administration, un esprit d'ordre, auroient prévenues.

Eh quoi, ce n'est pas tout encore ! On presse de toutes parts le recouvrement des impôts ; on le fait pour l'assistance immédiate d'un trésor continuellement dans la pénurie ; on le fait aussi pour satisfaire aux sollicitations des financiers à qui l'on a négocié d'avance les revenus publics, et qui sont impatiens de la rentrée de leurs fonds, ou pour les prêter encore, ou pour s'affranchir d'inquiétudes. Alors on déploie de nouveaux genres de rigueur envers les tributaires ; on saisit leur récolte, on saisit leurs meubles, leurs

salaires, tous les fruits de leur industrie ; on est sourd à leurs plaintes, et l'on oppose au malheureux qui auroit le plus besoin d'une exception, on lui oppose le nom de la loi, le nom qui devrait être le plus cher aux citoyens, et qu'on parvient à leur faire haïr.

O suites funestes du désordre ; de cette première faute, l'origine d'un embarras qui s'est accru par degrés, et dont on ne peut plus sortir ! Et cependant le dernier terme n'est pas encore aperçu ; car les expédiens usuraires, et les mesures fiscales les plus dures et les plus arbitraires, ne suffiront pas : on retardera, on suspendra peut-être le paiement de la dette publique ; et, par un surcroît de honte, on feindra ce paiement, en donnant aux créanciers de l'Etat des papiers qui auront la figure d'une monnoie, qui en auront un moment la valeur par contrainte, et qui, après avoir servi à une rotation de tricheries, reprendront, en peu de tems, leur première nature, et seront des feuilles volantes dédaignées.

de tout le monde, et que le vent emportera.

Et ne croyez pas qu'un grand abus d'autorité dispense de tous les autres ; car à mesure que l'administration voit ses expédiens contrariés par la défiance, elle entre en irritation, et tous les moyens tyranniques lui paroissent acceptables, lui semblent de bonne guerre, au milieu d'une nation qui a cessé de l'estimer. A quels excès alors on peut se porter ! Il n'y a plus d'intelligence entre les gouvernans et les gouvernés : ce sont deux partis dans l'Etat ; et l'esprit de révolution, le chaos universel, peuvent être le dernier terme du désordre des finances. Quel enchaînement dans les causes morales et dans leurs effets ! quel spectacle effrayant ! quelle terrible histoire !

O majesté de l'ordre ! reparaissez un moment à nos yeux, afin de calmer notre imagination, afin de consoler nos regards. Subjugez l'esprit des hommes publics, l'esprit sur-tout des magistrats suprêmes ; et que leur exemple serve de

guide et d'encouragement aux vertus privées! Qu'ils soient amenés par l'amour de l'ordre au respect de la morale; et par ce respect à l'amour de l'ordre! Que les nations alors, la nôtre plus que toutes, se livrent à un sentiment de confiance, et se plaisent à l'exprimer! Et quelle récompense plus belle pourroit être décernée aux chefs de l'Etat? Nous nous fions à vous; nous nous fions à vous. Ce cri du cœur, prononcé, répété par tout un peuple, inspireroit une sorte d'ivresse. Nous nous fions à vous. Oui, ce que vous direz nous le croirons; ce que vous promettez nous semble fait. Nous nous fions à vous. O douces paroles à entendre pour un prince sensible, pour des magistrats épris du véritable honneur! et bienheureuses les nations qui peuvent adresser ce langage aux chefs de l'Etat, aux différens dépositaires de l'autorité suprême! bienheureuses les nations qui se reposent de leurs intérêts sur la vigilance du prince; et qui, témoins de ses vertus, de son esprit d'ordre, de

la fermeté de ses principes , le croient le meilleur gardien de la fortune publique!

Puisse le pays que nous habitons, cette patrie d'élite, ce pays favorisé du ciel de tant de manières, jouir aussi des prospérités qui dépendent d'un gouvernement sage ! Puisse un ordre parfait rendre évidentes les richesses d'une si belle contrée ; les rendre évidentes à ses amis, évidentes à ses ennemis, et les transformer toutes en force et en bonheur ! Puisse encore un ordre parfait, et tous les avantages qui en dérivent, donner aux hommes la plus utile des leçons, en leur enseignant que la morale est habileté ; qu'elle l'est également et dans les affaires publiques et dans les affaires particulières ! Et pour ouvrir à nos pensées de nouvelles consolations, remarquons et souvenons-nous que la prospérité des Etats repose sur des vérités simples, sur des vérités sans faste ; et que la science orgueilleuse des hommes n'y est pas nécessaire. Dieu l'a voulu ainsi ;

et c'est notre destinée , notre heureuse destinée , d'être appelés à la connoissance des perfections de notre créateur par tout ce qui nous est bon sur la terre. Honneur donc et louange à l'Être des êtres, au souverain Auteur de l'ordre et de la justice ! honneur et gloire à ses lois éternelles !

---



## DISCOURS VI.

*Sur la Résignation.*

*Secours qu'on peut tirer de la raison dans les peines de la vie.*

L'Eternel l'a donné, l'Eternel l'a ôté; le nom de l'Eternel soit béni. *Job, chap. 1, v. 21.*

UN homme soumis aux plus dures épreuves; un homme en proie aux douleurs les plus aiguës, et qui, du faite de la prospérité, se voyoit plongé dans un abîme d'afflictions; cet homme, dont l'histoire sacrée nous a transmis la mémoire, entretenoit ses amis des sentimens de piété dont il étoit rempli; et, du milieu de ses souffrances, il défendoit contre des mondains incrédules les décrets et les voies de la providence divine. Vous reconnoissez Job à ce beau contraste: son courage dans l'adversité, sa religieuse patience, furent un sujet d'admiration pour les Iduméens; et nous trouvons

encore aujourd'hui , dans le précieux recueil de ses pensées , les plus éloqu岸tes leçons. C'est-là que nous avons choisi les paroles destinées aujourd'hui à notre méditation ; paroles remarquables par leur imposante simplicité : *L'Eternel l'a donné , l'Eternel l'a ôté ; le nom de l'Eternel soit béni.*

Elles vont réveiller notre reconnaissance ; *l'Eternel l'a donné.*

Elles vont nous préparer à la résignation : *L'Eternel l'a ôté ; le nom de l'Eternel soit béni.*

SE souvenir avec amertume des biens qu'on a perdus , en fixer la trace dans son esprit , et mêler aux regrets les plaintes , aux plaintes les murmures , et aux murmures encore un sentiment d'irritation : voilà trop souvent la conduite des hommes et le pénible spectacle dont nos regards sont frappés. Le passé , même le plus heureux , ne nous dédommage d'aucune adversité ; et s'il ne nous apparoissoit pas quelquefois à titre d'accusateur du

présent, nous croirions qu'il n'a jamais existé; nous croirions que les premiers tems de notre vie ne nous appartiennent pas; et nous nous renierions, pour ainsi dire, nous-mêmes, afin d'échapper à toute espèce de reconnoissance envers le souverain Auteur de notre destinée.

Nous ne traitons pas ainsi le passé; et nous n'avons garde de nous en séparer, lorsqu'il nous vaut une renommée dont nous jouissons encore, lorsque nous pouvons l'invoquer en accroissement d'honneur et de gloire. Ah! que nous savons bien alors nous identifier avec lui! le lien n'est rompu que pour la gratitude; il n'est rompu qu'au moment où il faut dire d'un de nos avantages : *L'Eternel l'a donné, l'Eternel l'a ôté; le nom de l'Eternel soit béni.*

Qui sera donc chargé de rendre grâces au ciel des belles années qui sont en arrière de nous, de ces années qui sont devenues pour les autres une ombre imperceptible? Nous seuls nous en avons le souvenir, nous seuls fûmes heureux par

elles ; et seuls aussi, nous sommes appelés à dire avec reconnoissance : *L'Eternel les avoit données.*

Enfin , à tous les âges vous formez des souhaits , et vous les adressez au Maître du monde ; mais si vous avez oublié les biens dont il vous a comblés durant votre jeunesse , ou toute autre période de votre vie , garderez-vous mieux la mémoire des faveurs que vous sollicitez de la bonté divine ? Ce vous *d'aujourd'hui* , cet être mobile qui va bientôt se ranger dans le passé , ne vous sera de rien en peu de tems : tel est votre système ; et jamais vous ne direz avec reconnoissance : *L'Eternel l'avoit donné.*

Ah ! pénétrez - vous davantage de vos rapports avec l'Être immuable , avec votre divin Bienfaiteur , et vos sentimens se fixeront ; et vous appartiendrez à tous les momens de votre existence.

Eh quoi ! si , regardant votre vie passée , vous y découvrez quelques bonnes actions , quelques généreux sacrifices , vous priez le Seigneur de les admettre comme autant

de titres à sa protection ; et les bénédictions qu'il a versées sur vous, vous ne les mettez point en compte. Vous voulez être aimés pour ce que vous avez fait , et vous ne voulez pas aimer pour ce que vous avez reçu. Ah ! si notre jeunesse, si nos années passées avoient un orateur auprès de nous, elles diroient à l'ingrat : Pourquoi nous oublies-tu ? nous étions toi , et toi tout entier il y a peu de tems ; pourquoi refuses-tu de nous reconnoître ? A qui donc nous adresserons-nous pour avoir un ami qui se souvienne de notre existence ; pour avoir un ami qui présente en notre nom des tributs d'hommage au souverain du monde , au génie créateur de tous les instans de félicité ?..... Oui, elles nous parleroient ainsi ces belles années , si elles pouvoient revêtir auprès de nous une image sensible. Ah ! ne décomposons pas nous-mêmes notre être , en nous séparant de nos jours précédens : nous n'avons rien de trop dans cette réunion d'âges et de tems qui nous a été adjudée ; nous n'avons rien de trop pour occuper un point dans

l'infini , et pour nourrir nos espérances en regardant l'avenir. Soyons donc reconnoissans envers l'Etre suprême ; soyons-le pour les biens dont nous avons joui , et pour les souvenirs qui nous restent.

Nous n'en doutons point ; cette obligation vous sera douce , ames pieuses , ames sensibles ; car vous aimez à vous retracer les bienfaits de votre divin Maître , et ce n'est pas vous qui craindrez de dire , *l'Eternel l'avoit donné*. Oui , qu'on vous rappelle l'époque où vous avez éprouvé les bénédictions du Seigneur , et vous croirez que votre vie est encore là ; et l'image de ces momens fortunés vous pénétrera de la plus touchante émotion. O Job , vertueux Job ! vous nous offrez encore un plus bel exemple ; car vous étiez reconnoissant de vos jours passés , de vos prospérités toutes évanouies ; et vous l'étiez au milieu de vos plus grandes angoisses. Votre respectueuse soumission aux décrets de la Providence ne fut jamais altérée ; et la résignation dont vous avez été l'admirable modèle , va former le sujet

de nos secondes réflexions : *L'Éternel l'a été ; le nom de l'Éternel soit béni.*

HÉLAS ! nous le savons tous : la résignation est d'un usage absolu , d'une application continuelle dans cette vie mêlée de plaisirs et de peines ; dans cette vie où rien n'est de durée , où rien ne s'anime que pour défaillir , où rien ne se montre que pour disparaître. Honneurs , forces , talens ; les supériorités , les distinctions , tout a son période , tout a son accroissement , sa déclinaison et son terme. Vous êtes au faite de la gloire , et déjà vous entendez les premiers bruits d'une autre renommée ; et déjà de nouveaux triomphateurs s'avancent pour vous remplacer. Les diverses couronnes , décernées par l'opinion , tombent ou se flétrissent ; les talens de l'esprit s'échappent avec nos forces ; la beauté fuit encore avec plus de vitesse , et la jeunesse même en connoît l'inconstance. L'argent que vous accumulez , est d'une nature plus stable ; mais les goûts que la richesse doit

satisfaire, amortis par l'habitude, s'éteignent insensiblement. Préparez-vous donc à des pertes. Les lois de la nature sont irrésistibles ; et le tems, cet ennemi redoutable, ne pose jamais sa faux, n'arrête jamais sa course.

Que ferions-nous pour changer un ordre universel ? que ferions-nous pour déranger un système dont le premier principe est la pensée de l'Éternel ? Le prince, avec ses nombreuses armées ; l'homme de génie, avec ses vastes combinaisons ; l'homme audacieux, avec ses témérités ; tous les mortels, armés de leurs diverses puissances, succomberoient dans cette folle entreprise. La résignation est donc notre devoir : mais cette résignation peut être la soumission d'un esclave s'irritant en secret de se trouver sans forces contre la nécessité ; elle peut être aussi la soumission d'une ame religieuse, déférant, avec respect, aux lois de la Providence divine, et qui, adoucie par la gratitude et l'espérance, supporte avec patience les jours d'adversité. Tel est le genre de résignation



que nous sommes appelés à vous recommander, et dont l'esprit est fortement exprimé dans les paroles de notre texte.

Sans doute, la soumission de Job, au milieu de ses longues souffrances, est un exemple à une grande hauteur ; mais chacun de nous, selon ses moyens, selon ses forces, doit aspirer à s'approcher d'un si beau modèle.

Nous n'emprunterons pas le langage vulgaire, le langage facile de tant de sages par indifférence, et qui, spectateurs des maux d'autrui, se bornent à dire aux malheureux : Calmez-vous, soyez raisonnables ; à quoi servent vos plaintes ? à quoi servent vos gémissemens ? tous vos mouvemens ne changeront point votre situation. Ces paroles sont vraies, mais froides, mais arides ; et nous ne pourrions nous en contenter avec vous. Oui, témoins de vos peines, votre fidèle ami, votre tendre pasteur, vous inviteroit à venir verser dans son sein les épanchemens de votre ame ; et il recueillerait vos

larmes , afin d'en connoître la cause , et de chercher les consolations qui pourroient le mieux s'adapter à vos inquiétudes. Telle est la conduite qu'il auroit à tenir avec les membres de son troupeau , s'ils s'adessoient à lui dans leurs angoisses particulières ; et vous jugerez mieux que lui , si constamment il a rempli ce devoir avec zèle , et selon ses forces. Mais aujourd'hui c'est d'une manière générale qu'il doit soumettre à votre méditation les réflexions destinées à vous inspirer de la résignation dans le malheur , du courage dans l'adversité.

Et d'abord , il importe , nous le croyons , de se former de bonne heure une juste image de la vie , afin de n'être pas déconcertés en apprenant , par notre expérience , que cette vie est mêlée de succès et de revers , de triomphes et de défaites , de plaisirs et de peines , de jouissances et de regrets ; c'est ainsi qu'elle nous a été donnée , c'est ainsi que nous la connoissons tous : et lorsque la jeunesse colore

votre perspective , lorsque des flots d'es-  
 pérance vous émeuvent et vous animent ,  
 osez demander aux vieillards de vous  
 montrer , dans ce tableau , dans ces riantes  
 fictions , la teinte rembrunie qui signale  
 la vérité. Alors vous mettrez un peu d'or-  
 dre dans ce cortège d'illusions qui vous  
 cachent l'avenir , et vous les rangerez de  
 manière à pouvoir découvrir les inquié-  
 tudes de la vie avant qu'elles vous sur-  
 prennent. Malheur à vous , en effet , si ,  
 troublant inopinément votre conscience ,  
 elles vous trouvoient sans défense , et  
 probablement sans courage !

C'est uniquement à l'enfance , à l'heu-  
 reuse enfance , qu'il faut laisser l'insou-  
 ciance et la tranquille paix. C'est un pré-  
 sent que la céleste Bonté a fait aux hom-  
 mes , pour durer tout le tems où l'arme  
 de la raison n'est pas encore entre leurs  
 mains. Dieu a mis le repos de l'esprit là  
 où ce repos étoit sans danger ; et cette  
 vue de la Providencé semble nous avertir  
 qu'au moment où notre raison se déve-  
 loppe , au moment où elle acquiert des

forces, il faut diriger sa pensée vers l'avenir ; il faut s'en occuper, le connoître, le craindre, et entrer, pour ainsi dire, en négociation avec lui.

Tel est le devoir de la sagesse : telle est, peut-être, la définition d'une qualité si nécessaire à l'homme. Et l'on ne doit pas croire que cette sagesse soit destructive de l'espérance ; car nous ne sommes servis par notre imagination qu'après nous être soumis aux événemens inévitables. Capricieuse, elle nous tourmente quand nous avons un besoin absolu de ses secours ; mais si, fixes dans nos principes, nous ne la choisissons pas pour guide, nous ne lui demandons pas de nous tromper, alors, errant librement, elle nous charme quelquefois par ses flatteuses promesses.

NOTRE sujet nous appelle maintenant à jeter un regard sur les différentes peines de la vie, sur les principales, du moins sur les plus apparentes. Et, en commençant, livrons-nous à une douce réflexion,

à une réflexion qui devient un hommage de reconnoissance envers l'Être suprême. L'homme est soumis à des peines ; mais, en les étudiant, nous voyons que nous ne pouvons pas les rapporter, comme nos plaisirs, aux vues primitives du souverain auteur de la nature ; car aucun organe physique ne nous a été donné avec une intention ennemie ; tous ont leur service et leur utilité : et les sens qui composent notre être ; les sens, cette conception sublime et magnifique, ont évidemment notre félicité pour destination.

Nous pouvons donc, avec notre langage imparfait, donner le nom de *plan législatif* à toutes les parties de la création qui concourent à notre bonheur, et le nom d'*exception* à celles qui les contrarient. Et si nous découvrions dans toutes les dispositions de bienveillance envers les hommes, l'empreinte d'un système, le caractère d'une volonté suivie, ce seroit-là, pour nous, pour notre foi, l'œuvre intentionnelle ; et les peines

mêlées aux douceurs de la vie nous paroîtroient une condition mystérieuse de l'ordre universel, une gradation nécessaire dans l'immensité des pensées du Dieu puissant, de l'Être des êtres, du souverain Maître du monde.

L'ESPRIT de ces réflexions s'applique de même à l'homme considéré comme être moral. Que voyons-nous en effet, lorsque nous l'étudions sous ce rapport particulier ? son ame a été douée de tous les sentimens d'affection ; elle a de plus la faculté de jouir d'elle-même, d'en jouir par la pensée, par ses progrès dans les sciences et par le sentiment d'une active émulation. Elle a été rendue prévoyante et curieuse ; elle est encore pénétrée d'espérances ; enfin, l'idée d'un Dieu protecteur lui a été inspirée ; et graduellement elle a pu s'élever à la conception des merveilles du monde et des miracles de la nature.

Cependant, au milieu de tant de faveurs, près de cette riche part faite à

l'homme dans le domaine moral et spirituel , un don de plus lui étoit nécessaire ; il l'a reçu : c'étoit la liberté ; la liberté qui devoit constituer son existence personnelle , lui préparer un mérite , lui transmettre des droits. Mais en même tems ce don , ce précieux don , est devenu l'origine de ses incertitudes , le motif de ses combats intérieurs , la cause de ses méprises , de ses fautes et de ses regrets. Cesserions-nous pour cela de reconnoître la bienveillance céleste dans la sublime conception de notre organisation morale ? Non ; nous dirions encore que notre bonheur est l'œuvre intentionnelle du Créateur du monde : nos peines , l'exception ; nos peines , une condition nécessaire dont le mystère échappe à notre foible entendement.

Et n'est-ce pas un grand sujet de réflexion , et dont toutes les conséquences jettent de la paix dans notre ame , que cette vue générale dont nous venons de vous entretenir ? Elle vous conduit à une douce persuasion ; c'est qu'en vous oc-

cupant de votre bonheur, en le soignant par des moyens conformes aux lois de la morale, vous obéissez aux vues générales du Créateur, vous vous associez à ses plans et à ses desseins. Et combien se trompent les hommes qui, dirigés par un faux zèle, s'imposent des privations, se tourmentent eux-mêmes sans aucun but utile ou raisonnable, mais pour sacrifier des vœux innocens à l'Auteur de tous les biens, et pour s'offrir en victimes au Dieu de bonté! Ah! ce qu'il attend de vous, c'est de la résignation dans les peines inévitables de la vie, et non des efforts pour accroître le malheur d'aucune de ses créatures.

LES diverses réflexions que nous venons de faire, nous conduisent naturellement à examiner, avec un peu d'attention, le genre et la nature de nos afflictions. Il en est, et en grand nombre, sur lesquelles nous pouvons acquérir de l'autorité à l'aide de notre raison; il en est aussi où nous n'avons d'autre ressource



ressource que de nous jeter dans les bras de la Religion, en lui demandant ses consolations et ses encouragemens.

LES peines dont les hommes parlent le plus, se rapportent à leur fortune ; et nous ne devons pas nous en étonner. Ils ne peuvent rien sur les principales sources de leur bonheur : ils voudroient vainement se donner un sens nouveau ; ils voudroient vainement multiplier leurs désirs et leurs forces : et c'est inutilement aussi qu'ils essaieroient de changer l'ordre de la nature ; qu'ils demanderoient à l'hiver de tempérer ses rigueurs ; qu'ils appelleroient avant l'heure marquée le printemps, ses beaux jours et ses riches promesses. Toute l'activité de notre esprit se dirige donc vers les objets qui sont dans notre dépendance. La fortune est du nombre ; et comme on s'en occupe à tout âge, l'habitude continuelle d'une même ambition donne au but qu'on poursuit, au gage qu'on recherche, toutes les apparences du bonheur.

Notre imagination est encore trompée par les signes conventionnels de la richesse. Les gouvernemens ont investi les métaux monnoyés du droit de représenter tous les biens sans exception ; tous les biens du moins susceptibles d'une transmission de propriété. L'argent a donc pour nous un prix d'autant plus grand, que son usage est indéterminé ; il n'est pas une seule chose, mais l'image de toutes. Et les avares, qui se contentent toute leur vie du spectacle de leurs trésors, nous apprennent distinctement que, pour un grand nombre d'hommes, le pouvoir de jouir est une jouissance.

Ainsi, quelle conduite auroit-on à tenir dans les revers de fortune ? On devrait diriger sa pensée dans un sens absolument opposé à l'habitude de ces mêmes avares : on devrait dépouiller l'argent de toute la valeur que lui donne notre imagination ; et pour y parvenir, il faudrait ramener, pour ainsi dire, du vague au précis le tableau que nous nous formons des divers usages de la fortune.

Alors, on examineroit quel service on a demandé à cet argent, dont on vient de perdre une portion, ou quel service on lui demanderoit encore : et l'on se calmeroit peut-être en voyant que des regrets amers, des plaintes désespérées, se rapportent, en dernière analyse, à la privation d'une dépense de luxe ou de vanité, ou à d'autres sacrifices que des idées confuses nous exagèrent.

Ah! combien de fois la vérité nous seroit en aide, si nous voulions avoir à faire à elle, et si, malheureux par des illusions, nous cherchions avec courage à nous affranchir de leur joug ; mais nous leur avons confié notre destinée, et par habitude nous la leur confions encore.

Enfin, la diminution de votre fortune vous afflige sous d'autres rapports. Vous allez être obligés de consacrer une portion de votre tems à des occupations lucratives, et vous ne pourrez plus en disposer arbitrairement. Mais le travail que vous redoutez, vous rendra peut-être plus heureux que l'oisiveté : vos goûts n'étoient

pas assez divers , assez multipliés pour remplir le vide d'une vie destinée aux simples fantaisies. Un assujettissement régulier vous deviendra secourable ; et loin de regretter ces vœux errans et si peu satisfaits , loin de regretter une liberté d'imagination qu'aucun motif ne dirige , vous serez étonnés de trouver plus de contentement sous une autorité fixe , une autorité dominante ; enfin , sous une loi que vous n'avez pas connue , la loi de la nécessité.

MAIS quel est cet autre genre d'afflictions dont on voudroit garder le secret , dont on cherche même à se défendre ? Ce n'est plus de fortune que l'on parle , c'est de distinctions et de rangs. Vous êtes au faite des honneurs , au faite de la puissance ; une place dans le gouvernement vous valoit ce suprême avantage , et vous venez de la perdre : c'est-là , dites-vous , ce qu'il est permis de regretter. Hier , sur la première ligne , tous les regards se tournoient vers vous ; aujourd'hui ,

perdus dans la foule , vous n'êtes plus nommés ; vous n'êtes plus aperçus , et vous-mêmes vous avez peine à vous reconnoître. Je vous vois abattus , atterrés ; et vous dites , en mesurant votre chute : Est-il des consolations pour un si grand malheur ? Sans doute ; et vous les trouverez , soit que vous usiez d'adresse avec votre imagination , en lui présentant de nouvelles perspectives ; soit que , plus hardiment et par un vaste coup-d'œil , vous atteigniez à une juste appréciation des hommages dont vous êtes encore éblouis.

Vous les deviez ces hommages à un intérêt personnel , et rien n'étoit pour vous. Les respects s'adressoient à votre autorité , à votre pouvoir de servir ou de nuire ; et vous étiez un sujet de calcul au moment où vous vous croyiez un objet d'admiration. Reprenez les idées réelles tandis que vous en avez la force ; et si les hommes vous quittent pour courir sur les pas de la fortune , éloignez-les de vous à plus de distance encore. Ne

le pourriez-vous pas ? Hélas ! il n'est que trop aisé de les mépriser. Voyez ce qu'ils encensent ; voyez ce qu'ils ont fait des plus beaux ornemens de l'être social, la noblesse de l'ame , le courage de l'esprit , l'élévation du caractère. Laissez-les, prolongeant leur enfance, se disputer, en rivaux, des chimères ; ou, plus affermis dans leurs vœux, porter un même culte à toutes les images du pouvoir et s'enorgueillir encore de leur esclavage. Laissez-les dans le cercle où leur vanité les renferme, et où un mouvement toujours semblable les agite : ils y songent à se tromper, se recherchent sans goût, s'allient sans affection, se flattent sans estime. Laissez-les, et faites-vous un bonheur qui soit votre propriété ; un bonheur indépendant de l'opinion et de ses caprices.

QU'UNE réflexion générale affermissent encore votre courage dans les diverses contrariétés de la vie. L'expérience apprend aux hommes que les événemens

dont ils ont été le plus affligés , et dont ils déplorent vivement les premières conséquences, ont été souvent l'origine de leur fortune et de leur bonheur. Vous aviez gémi de vous être éloignés d'une carrière où vous vous étiez promis des succès ; et vous avez été jetés dans une autre où vous avez obtenu des avantages inespérés. Vous aviez éprouvé des disgrâces si pénibles , qu'elles vous avoient fait renoncer au monde ; et , réduits aux jouissances de la vie domestique , vous en avez connu le prix inestimable , et vous rendez grâces au ciel de votre nouvelle situation. Enfin , vous aviez été trahis par vos frères ; et , comme Joseph , vous êtes devenus les heureux libérateurs de votre famille. Oh ! attendez , attendez un peu , avant de vous livrer sans retenue au découragement , avant de vous abandonner à des plaintes désespérées. Attendez , le dédommagement est peut-être devant vous , quoiqu'il ne soit pas encore à la portée de vos regards.

Oui , gardez-vous de croire à la per-

pétuité des peines semées çà et là dans la vie. Ce n'est pas avec un sentiment de haine que notre sort a été composé : nous ne dominons pas , il est vrai , le cours des événemens ; mais il a été rendu onduleux et flexible par une main suprême : et dans son mouvement continu il varie le tableau du monde , et change ainsi le rapport des objets extérieurs avec nos sensations physiques et morales.

Gouvernez cependant votre imagination , afin qu'elle ne dévaste pas pour vous le moment présent , tandis qu'elle vous a été donnée afin d'orner à vos yeux l'avenir. Gouvernez votre imagination , ou elle vous gouvernera ; et ce sera peut-être en souveraine capricieuse , et qui s'inquiète peu du degré de bonheur de ses esclaves.

Nous continuons à examiner nos différentes peines , et à rechercher avec vous les consolations dont elles sont susceptibles. Vous vous plaignez , vous paraissez



malheureux des sentimens d'ingratitude dont vous êtes l'objet et quelquefois la victime ; mais si vous n'en aviez pas éprouvé , vous auriez rendu peu de services. Et pouviez-vous attendre , en vous mêlant avec les hommes , de n'avoir à faire qu'à leurs vertus ? Ce sont les vôtres seules qui ont *la promesse* de votre bonheur. Et n'est-ce pas l'incertitude de la reconnoissance qui relève les bienfaits , qui en compose le mérite , et qui les distingue d'un commerce d'échange ? Ah ! que l'ingratitude a de douceurs secrètes pour l'homme religieux ! Car il transporte ailleurs , en espérance , les titres que le monde a rendus nuls par injustice ou par oubli.

MAIS nous nous approchons de vous davantage ; et en observant vos combats intérieurs , en nous essayant à lire dans votre pensée , nous croyons apercevoir que plusieurs de vos tourmens sont votre propre ouvrage ; et que votre ennemi le plus constant , le plus indomptable , c'est

vous, et non pas les autres : c'est vous, c'est vous-mêmes.

Il est de justes repentirs , il est des remords légitimes : et lorsqu'une action contraire aux lois de la morale vous inspire une salutaire inquiétude, loin de combattre un pareil sentiment, vous devez l'offrir en hommage à l'Être suprême, et lui demander que votre contrition devienne un gage de sa miséricorde. Mais, au milieu du monde, et pour les intérêts du monde, vous vous livrez continuellement à des regrets ; vous ne convenez avec les autres d'aucune faute, et vous veillez soigneusement à ne leur donner sur vous aucun avantage ; mais, en secret, vous examinez, vous recherchez quelle influence ont eue vos actions et vos projets sur les événemens qui vous chagrinent, et, devenant vos accusateurs, vous faites des reproches à votre esprit, à votre jugement, à votre prévoyance.

Quelle différence, dites-vous, quelle différence si j'eusse écouté mon instinct, si j'avois suivi mon premier mouvement !

Ou , dans un autre sens , quelle différence si j'eusse donné plus de tems à la réflexion , si j'eusse consulté avant d'agir , avant de me résoudre ; que n'ai-je eu moins d'empressement , moins de confiance ! Je devois apercevoir le danger d'une affaire si lucrative , ou le piège caché sous des offres trop attrayantes. Je me suis bien trompé. Et quelle différence encore pour moi , si j'avois ménagé davantage cet homme parvenu maintenant à une grande autorité , et si j'avois entretenu , comme je le pouvois aisément , mes anciennes relations avec lui ! C'est une démarche que j'ai faite en tel tems , et dont je ne puis réparer l'effet aujourd'hui ; enfin , car vous êtes capables encore de le dire ou de le penser , c'est un mot , toujours présent à mon esprit , qui est la cause , la première cause de toutes mes disgraces.

Et c'est ainsi que vous vous tourmentez : c'est ainsi que , pour doubler vos peines , vous vous prenez à partie dans vos colloques secrets ! Ah ! pourquoi tous ces retours sur vous-mêmes ? pourquoi

ces regards en arrière ? Laissez-là le passé qui est maintenant hors de votre autorité, et ne gardez de lui que les instructions utiles à votre conduite future. Mais au milieu des intérêts du monde , au milieu de leur conflit où rien n'est positif excepté la morale , si vous avez fait des méprises ou des erreurs de calcul, voyez-les comme autant d'accidens inséparables de votre foible nature ; et , armés de la science que donne l'événement , n'insultez pas à la lumière qui vous a conduits, et ne vous montrez pas des juges sévères envers les timides promesses et les conseils incertains de la prévoyance.

Et savons-nous d'ailleurs par quelles dispositions tout s'enchaîne et se succède ? Vous vous traitez comme une cause , au moment peut-être où vous n'êtes qu'un instrument.

Ayez donc pitié de vous-mêmes quand votre cœur est resté pur , quand votre conscience ne vous reproche rien. Ayez pitié de vous-mêmes : un Dieu de bonté vous le permet. Vous êtes , dans vos rela-

tions intérieures , dans vos rapports intuitifs , un ami confié à son ami : ne lui imputez pas ses adversités pour les rendre encore plus amères.

Réservez vos forces pour résister aux condamnations injustes que vous pouvez subir de la part des autres. Le désir de l'opinion publique est le vœu le plus louable dans le cercle de nos ambitions sociales ; mais souvent on est trompé dans son attente : et les préventions , les faux jugemens , et l'adresse de vos ennemis , vous privent des récompenses auxquelles vous aviez droit d'aspirer. Elevez-vous alors au-dessus du monde ; et , pour la première fois , cherchez dans un sentiment d'orgueil une noble indépendance.

SOIGNEZ aussi votre bonheur dans les diverses combinaisons auxquelles le choix d'un état social vous appelle. Une sage étude de vous-mêmes vous éloignera des occupations auxquelles vos moyens et votre caractère ne sont pas adaptés.

N'embrassez pas une vocation qui vous rameneroit sans cesse vers le sentiment de votre infériorité, ou renoncez-y de bonne heure, si vous le pouvez. Il est permis de chercher à s'affranchir des contrariétés auxquelles on n'est pas asservi par un sentiment de devoir; car les plus légères blessures, quand elles sont continuelles, changent votre destinée; elles altèrent votre humeur, et souvent elles vous entretiennent dans un état d'irritation condamnable.

N'espérez pas cependant soumettre toutes les choses de la vie à vos goûts et à votre caractère; mais, en usant d'intelligence pour diriger dans le sens de vos dispositions naturelles les choses muables, modifiez ces mêmes dispositions dans le sens des choses immuables. Le soin de votre bonheur vous a été confié avec des conditions, avec des limites; rendez-vous dignes d'une administration si importante, par un mélange d'activité et de patience, d'efforts et de résignation.

Nous vous recommandons en toutes choses les bons services de la raison ; car nous savons que, méprisée de la jeunesse, elle n'est pas moins le meilleur des guides dans les diverses situations de la vie ; et vous reconnoîtrez qu'elle mérite d'être aimée , si , de bonne heure , vous habituant à elle , et supportant sans répugnance son langage sérieux et ses formes sévères , vous la consultez librement et lui demandez avec confiance de vous aider à être heureux.

Ah ! que ne pouvons-nous être environnés de sa lumière en vous adressant la parole. Nous voudrions aujourd'hui parcourir à cette clarté tous les détails de vos peines , toutes les consolations dont elles sont susceptibles. Trop grande ambition ! nous essaierions en vain de multiplier ainsi les soins de notre affection. La vie de l'homme n'est qu'un point , sans doute , au milieu de l'infini ; mais les sensations morales dont elle est le centre sont diversifiées de tant de manières , que , dans le petit espace assigné

à nos discours , nous ne pourrions les rendre assez distinctes pour y attacher votre attention.

SOUVENEZ-VOUS cependant que dans le cours de nos méditations précédentes , nous vous avons donné , autant que nous l'avons pu , des moyens de défense contre les passions ou les penchans les plus contraires au système du bonheur ; contre l'oisiveté , l'orgueil , la vanité , l'envie et l'aveugle ambition. Nous n'aurions pas manqué de le faire aujourd'hui , si nous n'avions déjà rempli cette tâche. Nous vous aurions sur-tout entretenus de la source habituelle de vos peines , l'envie , la dévorante envie ; elle est dans les relations sociales la première et la plus constante ennemie de notre repos ; et ce fatal sentiment nous tyrannise avec d'autant plus de force , qu'humiliés de notre asservissement et de notre faiblesse , nous en faisons notre secret , sans oser le confier à personne , sans chercher des consolations au sein même d'un ami fidèle. Ainsi ,



Ainsi, c'est encore la raison, et la raison seule, qui peut venir à votre secours dans cette retraite obscure où vous êtes malheureux des succès d'autrui, où vous souffrez de toute espèce de triomphes auxquels vous n'êtes pas associés par un intérêt personnel. Causez avec vous-mêmes sur le mal dont vous êtes atteints ; vous apercevrez alors, que dans le jeu général de la vie, dans cette lutte continuelle de toutes les prétentions, dans ce conflit de tant de chances diverses, il est inévitable, parmi les hommes, que les uns ne passent les autres : mais qu'aucune supériorité n'est complète ; que près de la richesse est le dégoût ou l'ennui ; près des succès, les revers ; près des jouissances de l'amour-propre, un sentiment confus de leur instabilité ; enfin, autour de l'autorité, ce point de mire de toutes les jalousies, les craintes, les combats, les inquiétudes, la résistance des uns, l'hypocrite flatterie des autres, l'ingratitude de tous.

Et nous oserions dire que si les hom-

mes, au plus haut rang, avoient écrit sur le front le degré de leur contentement, et, pour ainsi dire, le numéro de leur bonheur, ils apaiseroient peut-être tous les sentimens d'irritation et donneroient aux envieux la plus expressive des leçons.

Ici, et prêts à terminer ce discours, nous jetons un regard sur les moyens principaux dont nous avons fait usage, non - seulement pour vous inspirer un sentiment de résignation dans les peines de la vie, mais encore pour éloigner ces peines de vous, ou pour en adoucir l'impression; et parcourant ainsi la suite de nos réflexions, nous voyons que nous avons eu recours essentiellement à la raison et à sa puissance. Vous nous le pardonnerez, ô notre Dieu! car cette raison est un de vos dons, et vous l'avez destinée à être notre guide dans le monde où vous nous avez placés; ainsi, en rapportant beaucoup à elle, en rendant hommage à ses conseils, nous ne nous écar-

tons point des leçons et des principes de la piété. Ah ! bientôt, et dans la méditation qui suivra celle-ci, nous nous jeterons uniquement entre les bras de la Religion ; et c'est autour des paroles de consolation et d'espérance qu'un Dieu bon nous fait entendre ; c'est *autour des eaux salutaires qui descendent de la montagne de la sainteté*, que nous rangerons les brebis dont il nous a confié la tutelle. Hélas ! il est des douleurs qu'aucune des pensées de la terre ne peut calmer : nous ne voulons point en détourner vos regards ; mais nous nous retirerons avec vous par-devers celui qui a des dédommagemens en abondance ; par-devers celui *qui a les promesses de la vie présente, et de celle qui est à venir*.

*Les conso'ations du Dieu fort sont-elles trop petites pour toi ?* Voilà le beau langage de l'Écriture ; et, en l'adressant bientôt à chacun de vous en particulier, vous direz encore, nous l'espérons ; vous

direz , à l'aspect des plus grandes tribulations de la vie : *L'Eternel l'a donné , l'Eternel l'a ôté ; le nom de l'Eternel soit béni.*

---

---

DISCOURS VII.

*Sur la Résignation.*

*Besoin absolu de la Religion dans plusieurs afflictions.*

Les consolations du Dieu fort sont-elles trop petites pour toi ? *Job , chap. 15, v. 11.*

EN méditant avec vous sur le plus sérieux des objets, sur les peines de la vie, nous avons d'abord examiné le genre et l'étendue des secours que nous pouvions attendre du simple exercice de notre raison. Nous devons aujourd'hui vous indiquer une assistance plus certaine ; nous devons , en attirant vos regards vers la Religion , vous montrer la source des meilleures consolations.

LA raison , unie à nos penchans , à nos goûts, à nos passions , à tout ce qui compose notre essence , voit son autorité

sans cesse combattue : elle n'atteint d'ailleurs que par l'éducation au degré de force dont elle est susceptible ; et des lois immuables, des lois inhérentes à l'état social, soumettent cette éducation à des habitudes différentes, et la rendent inégale entre les hommes.

La religion a d'autres caractères : elle agit sur nous par inspiration ; elle vient à nous , simple comme son Auteur, telle au moins dans sa pureté ; et c'est à nos sentimens qu'elle commande. L'idée d'un Dieu protecteur se présente à tous les hommes indistinctement , à tous de la même manière ; et , au sein de l'infortune , l'élévation de nos pensées vers la cause intelligente de notre existence est une action tellement dans la nature , qu'elle paroît le résultat d'un instinct moral , ineffaçable sceau de nos rapports avec l'Etre suprême. Mortels ; foibles mortels ! vous refuserez-vous à reconnoître l'autorité de cet instinct sublime , et chercherez-vous à vous soustraire au lien mystérieux qui vous unit à la Puissance éter-

nelle ? Voyez s'il est autour de vous une relation plus auguste ; s'il en est qui donne à votre être , à votre vie , une plus magnifique apparence : voyez , et prononcez.

Nous avons montré qu'un sentiment religieux étoit le véritable appui de la morale. Rappelons aujourd'hui qu'il est le seul adoucissement à de certaines peines : nous indiquerons ensuite comment il est en notre pouvoir de l'entretenir et de le fortifier.

Nous parvenons , avec le secours de la réflexion et de la sagesse , à diminuer un grand nombre de chagrins , à leur opposer même une résistance efficace ; et c'est ainsi que nous pouvons être affranchis des tourmens de la vanité , de l'envie , de l'ambition , de l'avarice , et de toutes les passions que les hommes ont faites.

Mais il est des momens où il nous faut autre chose que nos propres forces ; il est des momens où la douleur semble

braver l'assistance de notre raison, où elle semble nous dire : Qu'as-tu dans ta puissance pour lutter contre moi ? Me voici près de ce lit où tu cherches en vain le repos ; où des feux dévorans circulent dans tes veines ; où des pierres anguleuses se sont attachées aux tissus délicats de ta vive existence ; où tes muscles, devenus indociles, refusent d'obéir à ta volonté. Appelle ta raison ; qu'y fera-t-elle ?

Me voici près de ce tombeau qu'un époux, une mère, ou un fils vertueux, viennent arroser de leurs larmes : ils ont perdu leur ami, leur compagnon, leur soutien ; et, par un sentiment dont aucune distraction n'adoucirait l'amertume, toute leur vie est dans ces cendres qu'ils ne peuvent ranimer. Elle n'est plus !... il n'est plus !... Voilà leur seule pensée. Que la raison vienne à leur secours ; qu'elle vienne lutter contre moi ; qu'y fera-t-elle ?

Me voici sur cette route où une famille proscrite par des lois inattendues, porte



ses pas au hasard dans une terre étrangère : elle naquit dans la richesse ; elle n'a plus rien : elle est avide de pitié ; et tous les asyles lui sont fermés par la crainte qu'inspirent ses oppresseurs : elle va de ville en ville , ou de cabane en cabane , et les enfans manquent de force pour suivre leur père ; leurs efforts , leur soumission , leurs vœux , l'innocence de leurs regards , livrent au désespoir une tendre mère ; et , pour tous , le souvenir de leur état passé , de cet état dont un seul instant les sépare , est un poignard qui les déchire. Que la raison seule vienne à leur secours ; qu'elle vienne lutter contre moi ; qu'y fera-t-elle ?

C'est la douleur qui parle , et nous lui prêtons un langage : nous l'avons personnifiée , afin de fixer davantage votre attention.

Me voici , dit-elle encore , me voici sur les bords sablonneux d'une plage à demi déserte : un soleil brûlant dévore la végétation , et les animaux venimeux y sont en guerre avec l'homme. On y dépose,

on y jette des infortunés pâlis dans les prisons , et on leur permet de vivre encore quelques instans , loin de leur patrie , plus loin peut-être encore de son souvenir , et le cœur ulcéré des injustes passions dont ils sont la victime. Que la raison vienne à leur secours ; qu'elle vienne lutter contre moi ; qu'y fera-t-elle ?

Me voici près de cet être long - tems aimé , long-tems révééré : il avoit mis sa confiance dans la pureté de sa vie , dans l'innocence de ses actions et de ses pensées : il voit la calomnie déchirer tout-à-coup sa réputation ; on le force de comparoître devant des juges qui veulent le trouver coupable ; il entend sa condamnation , et de farouches soldats le traitent avec audace et avec mépris ; ils l'entraînent à la mort ; et , sur les bords de l'échafaud , il veut , mais en vain , faire entendre sa voix ; cette consolation lui est ôtée ; et il se voit seul , seul , devant les appareils d'un infame supplice. Que la raison vienne à son secours ; qu'elle vienne lutter contre moi ; qu'y fera-t-elle ?... Arrêtez , Δ

douleur ! c'est assez des paroles que nous venons de prononcer en votre nom : arrêtez, et finissez votre insultant triomphe.

Ce n'est pas la raison seule que nous vous opposons ; c'est une arme plus puissante ; une arme que nous tenons de la Bonté céleste : c'est la Religion. Nous combattons avec elle, et nous vaincrons ; et la douleur s'évanouira devant nos riches espérances ; et son aiguillon s'émoussera contre le bouclier de notre foi. O Dieu ! nous nous réfugierons dans votre sein , et nous y retrouverons le courage. Nos regards seront fixés sur cette Puissance dont l'univers est l'empreinte ; et nous croirons qu'ayant commencé notre bonheur, vous n'abandonnerez pas votre ouvrage. Nos regards seront fixés sur votre règne éternel, et nous ne nous laisserons pas abattre par cette autorité d'un instant qu'exerce sur nous la souffrance : nos regards seront fixés sur votre admirable sagesse ; et, témoins du magnifique système au milieu duquel nous sommes placés, nous attendrons sans murmure

l'explication des peines éparses dans la vie : et certains que l'avenir , dont seuls parmi les êtres créés nous avons le présage , certains que cet avenir est une portion de notre destinée , nous opposerons à nos maux l'espérance ; et aux doutes inséparables de notre foiblesse , les religieux sentimens qu'une main souveraine , une main bienfaisante a gravés au fond de nos cœurs. Nous n'interrogerons point notre Dieu sur ses hauts faits ; nous ne demanderons point de connoître ce qu'il a voulu nous cacher : mais nous n'éteindrions pas la lumière dont nous sommes environnés. Miracles de bonté ! miracles de puissance ! miracles de sagesse ! prodiges de toute espèce ! voilà ce qui s'offre à nous , et dans la nature physique et dans la nature morale. Ne contrarions pas notre esprit lorsqu'il s'essaie à tirer de tant de merveilles des réflexions consolantes ; ne combattons pas notre instinct lorsqu'il nous ramène sans cesse à l'idée d'un Dieu suprême , l'ame éternelle de l'univers ; à cette idée si grande , et de laquelle ,

qu'on nous passe une expression commune, de laquelle on peut tout faire pour le bonheur.

*Les consolations du Dieu fort sont-elles trop petites pour toi ?* Ne méritons pas ce reproche : mais plus elles sont efficaces ces consolations , plus nous devons nous occuper avec suite et avec constance des moyens propres à entretenir en nous un sentiment religieux. Nous destinons à cet important sujet la seconde partie de notre méditation.

Eclairez , ô mon Dieu ! le ministre de votre parole. Il veut dire comment on peut se préparer à vous connoître et à vous servir ; comment on peut s'approcher de vous par la pensée ; comment une simple émotion vous annonce aux ames tendres et pures ; comment l'être foible et timide que tant de craintes environnent , acquiert dans un recueillement solitaire le courage de la piété , l'assurance dont il a besoin pour faire au Maître des cieus le récit de ses peines.

IL n'est rien dans la nature qui ne puisse créer en nous un sentiment religieux. L'idée d'une cause intelligente nous est par-tout retracée. Ordre admirable, effets éclatans, harmonie dans les grands mouvemens, juste proportion dans les plus petits rapports, finesse dans les détails, majesté dans l'ensemble, variété continuelle dans les formes et dans les jets extérieurs, immobilité dans les lois secrètes et générales; et quand on étudie le motif et le but d'une si belle œuvre, nulle autre explication que la bonté, la sagesse et la toute-puissance; enfin l'infini pour espace, et l'éternité pour durée.

O Roi du monde! ô Créateur des choses! eh quoi, nous ne vous verrions pas au-dessus de tant de merveilles; nous ne vous verrions pas au centre, au commencement, aux limites inconnues de tout ce qui est! Mais comment l'homme entrera-t-il en communication avec un Etre à une si haute distance de lui? comment l'osera-t-il, lorsque nous tremblons en paroissant devant un des princes de la

terre ? Ah ! laissons faire à la bonté de cet Etre qui nous a rapprochés de lui , qui nous a formés pour l'aimer autant que pour le craindre. Déjà nous ne sommes point étonnés de la confiance que la Religion nous inspire : nous nous y livrons comme par instinct ; et la créature mortelle, la créature d'un jour, s'élève comme d'elle-même à la contemplation de la Divinité, et s'enhardit à l'adorer et à la prier.

On parle avec surprise des sympathies établies par la nature entre les enfans et les pères. Il en est une plus frappante et plus générale ; cette disposition innée dans l'homme qui le détermine à invoquer, dans tous ses périls , une assistance inconnue. Il a le sentiment secret que sa foible puissance n'est pas le dernier terme des forces protectrices ; et, fût-il privé d'une éducation religieuse , il croiroit que ce vaste ciel où tant de feux étincellent , est le majestueux séjour du Dieu de l'univers ; et que notre pensée, si belle dans son essence et dans sa pureté, est

écoutée et reçue avec bienveillance par notre Créateur et notre Père.

Mais voici la Religion qui fixe nos idées et qui les affermit. Elle nous invite à prier cet Etre suprême vers lequel un heureux instinct nous attire ; elle nous apprend à le nommer *l'Eternel notre Dieu*. Elle nous dit de n'être pas effrayés de sa puissance infinie, de cette puissance toujours unie à la plus parfaite bonté. Et , entre plusieurs enseignemens des livres saints, écoutez ces paroles , qui , dans un style figuré , expriment avec force la vérité que nous vous annonçons.

C'est du Prophète Elie que Moïse nous parle ; d'Elie en exaltation devant l'Eternel sur la montagne sainte. *Et voici : un vent impétueux qui fendoit les montagnes et brisoit les rochers , alloit devant l'Eternel ; mais l'Eternel n'étoit point dans ce vent..... Après ce vent, il se fit un tremblement ; mais l'Eternel n'étoit point dans ce tremblement..... Après le tremblement*  
*apparut*



*apparut le feu ; mais l'Eternel n'étoit point dans ce feu.... Après le feu, on entendit un son subtil et doux ; et il arriva que sitôt qu'Elie l'eut entendu, il enveloppa son visage de son manteau, et il sortit de sa retraite ; et voici, une voix lui fut adressée et lui dit : QUELLE AFFAIRE AS-TU , ELIE ?*

Nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'instruction qui nous est donnée dans ce passage de l'Écriture. Les ouragans, les tempêtes, les feux dévorans, les secousses de la terre et tous les fléaux dévastateurs, annoncent la toute-puissance de l'Être suprême ; mais on ne voit sa parfaite image que dans la compassion et la bonté. *Quelle affaire as-tu, Elie ?* O douces paroles que nous voudrions graver dans vos ames ! ô douces paroles que nous vous invitons à retenir ! *Quelle affaire as-tu, Elie ?* O notre Dieu, combien nous en avons au pied de votre trône ! Nous avons à vous demander grâce de nos fautes ; nous avons à implorer votre miséricorde ; nous avons

à solliciter votre consolation dans nos pertes , votre pitié dans nos souffrances ; nous avons à vous prier pour nous , pour nos enfans , pour les objets premiers de notre tendresse. Ah ! combien nous éprouvons le besoin d'être entendus , d'être écoutés par un généreux Maître.

*Quelle affaire as-tu, Elie ?* O vertueux Israélite , que nous envions votre sort ! Vous aviez aimé Dieu , vous l'aviez servi , vous aviez marché dans ses voies , et vous avez pu contempler sans frayeur les éclats de sa puissance ; la foudre a sillonné les airs sans vous émouvoir , et la terre s'est ébranlée sans que vous ayez été détourné de votre méditation religieuse. Vous attendiez le Dieu de bonté , et votre confiance n'a point été trompée ; et vous avez ouï ces paroles d'affection :  
*Quelle affaire as-tu, Elie ?*

Ici , je me tourne vers vous , qui refusez de vous associer à nos sentimens religieux ; vers vous qui veillez en ennemis sur nos espérances , et qui les épiez ,

pour ainsi dire , afin de les attaquer et de les blesser une à une ; afin de les détruire entièrement , si vous en aviez le pouvoir. Plus terribles que les vents du midi dont le souffle dessèche les plantes nutritives , vous animez votre langage pour réussir à discréditer et à perdre les opinions les plus salutaires. C'est ainsi que , sur la prière , affectant un air de mépris , vous demandez à connoître et ses moyens et ses succès. Vous viendriez , dites-vous , assidument dans nostemples , et vous y célébreriez des premiers les louanges de l'Eternel , s'il écoutoit , s'il exauçoit vos requêtes. Ingrats ! n'a-t-il rien fait pour vous ? A cette condition encore , vous prieriez le soir , vous prieriez le matin : nous le croyons. Vous trouveriez que cette manière d'atteindre à vos souhaits seroit la plus commode et la plus simple de toutes.

On ne doit accorder aucune attention à de pareils discours ; mais vous méritez plus d'égards , vous qui , respectant les lois dont l'ordre universel se compose ,

considérez ces lois comme immuables ,  
et refusez alors de croire à l'efficacité  
d'aucune prière.

Nous ne pouvons , avec les seules lumières de la raison , pénétrer dans les profondeurs où la nature des choses , son interprétation , ses premiers secrets sont cachés. Tout est abîme entre le ciel et la terre , entre notre science et l'Intelligence divine. Cependant , nous n'apercevons aucune contradiction entre un système de lois générales et notre croyance à l'efficacité des prières : et cette contradiction est tout ce que nous avons à écarter pour entretenir notre espoir ; car les autres difficultés sont résolues par la puissance infinie du souverain Ordonnateur de l'univers. Or , il est évident , il nous est manifeste , qu'un système de lois générales peut subsister avec des exceptions ; et le tableau des constitutions sociales eût suffi pour nous rendre cette vérité familière.

Pourquoi donc supposerions-nous que l'Être suprême , en jetant , comme il l'a

fait , tant de variété dans les choses créées , en les distinguant par des nuances innombrables , et en alliant encore un système moral à un système physique , ait renoncé pour toujours à ses volontés spontanées ; ait réduit ainsi lui-même le développement de sa puissance à un seul acte et à une seule pensée ? Et verrions-nous plus de beauté dans l'œuvre du monde ; admirerions-nous davantage son Auteur , s'il avoit tout assujetti à un seul mouvement , s'il avoit tout ordonné d'une seule fois ? Y songez-vous , esprits supérieurs qui voulez changer toutes nos opinions ; esprits abondans en idées nouvelles , mais dont aucune ne console ? Ce mécanisme simple et absolu , seul digne , selon vous , d'un pouvoir créateur sans bornes et sans limites ; ce mécanisme simple et absolu , comment l'accorderiez-vous avec l'Intelligence ? comment l'accorderiez-vous avec notre liberté , qui n'auroit alors dans les cieux aucun modèle ? Vous voudriez , par l'effet éternel d'une éternelle loi , rendre

inutile et sans but l'éternité de la sagesse, l'éternité de la bonté, l'éternité du libre arbitre. Que deviendroient en vos combinaisons les perfections divines ? Ah ! la Religion nous instruit mieux que vous ne le faites : elle nous montre la majesté des grandes lois qui régissent l'univers ; mais elle nous montre aussi le Créateur toujours près de sa créature , toujours attentif aux besoins et aux foiblesses de l'homme , toujours présent à nos sentimens et à nos pensées , et accédant ou se refusant aux vœux de la terre , selon ses desseins , selon ses pensées , selon qu'il le croit bon : mais comme sa volonté est impérissable , comme il ne la dépose jamais , nous pouvons implorer sa bonté tous les jours de notre vie.

C'est ainsi que le raisonnement prête son assistance à la Religion ; et nous trouverions ces deux guides toujours en accord , si nous ne voulions pas faire du raisonnement un instrument de parade ; si nous ne lui demandions pas de nous faire singuliers ou remarquables , au lieu

de souhaiter seulement qu'il nous mène à la vérité.

C'EST en nous entretenant avec vous des peines de la vie, que nous avons appelé vos réflexions sur la prière et sur les consolations dont elle est la source ; mais, dans l'esprit qui nous a conduits, nous devons donner à cet acte religieux une plus grande attention. Nous pouvons en effet, sans former aucun vœu particulier, sans adresser aucune demande à l'Être suprême, élever notre ame à lui, et trouver dans une méditation solitaire une assistance à nos maux, et quelquefois un calme sublime.

Ah ! sans doute, il faut vous plaindre, vous qui demandez au monde de guérir les blessures dont votre cœur est atteint. Vous n'êtes pour lui qu'un acteur, et il vous dit de passer, pour faire place à d'autres. Quelle différence pour vous, si les émotions de la piété vous étoient connues ! Une douce confiance vous approcheroit du Dieu consolateur ; vos sentimens

entreroient en communication avec sa bonté ; et votre pensée, en traversant l'azur des cieux pour aller à lui, se purifieroit et deviendroit plus digne de l'asile où elle cherche à se réfugier. Est-il une ame sensible, qui, pénétrée d'une douleur séante à une belle nature, d'une douleur dont le ciel peut entendre parler ; est-il une ame sensible qui n'ait alors éprouvé le charme d'une confiance secrète au Dieu parfait, à l'Être suprême qui a formé notre destinée, qui nous a dit d'aimer, et qui ne rejette point les larmes dont il connoit la sincérité ? O mon Dieu ! si vous n'étiez pas auprès de l'infortuné que des regrets consomment ; s'il ne pouvoit pas se précipiter dans le vague de votre puissance, et redemander à votre compassion l'ami qu'il a perdu ; si, du sépulcre où est tout son bien, il ne pouvoit pas élever ses regards vers les hauts lieux où reposent toutes les espérances ; que deviendrait-il ? que deviendrait-il ?... Ah ! tout se trouve, pour les cœurs malheureux, dans une méditation religieuse ;



et la terre dispartoit elle-même devant cette foi vive qui avance les tems inconnus, et qui les embellit de la pompe céleste et de tous les rayons de la Grandeur divine.

Merveille encore plus grande ! c'est de Dieu même que l'homme, certain de l'avoir offensé, reçoit un soulagement. Il offre son repentir ; il l'offre de nouveau ; il l'offre sans cesse ; et le moment arrive où il se croit pardonné. Un sentiment, long-tems inconnu, s'élève alors dans son ame ; et il se dit qu'il y a paix entre lui et son Dieu.

O douces émotions de la piété ! venez dans toutes nos peines nous apporter vos consolations. Voilà notre raison qui se décourage, qui semble s'éloigner de nous ; venez prendre sa place. Venez, douces émotions de la piété, messagères du ciel, venez nous occuper de l'Etre suprême, nous faire vivre avec lui, nous instruire à l'aimer, et nous élever aux plus sublimes pensées, aux plus magnifiques espérances, par un sentiment religieux plus péné-

trant que l'esprit, plus clair-voyant que le génie.

RÉFLÉCHISSONS encore un moment sur ce recueillement, sur cette méditation solitaire que nous recommandons à l'homme malheureux, à l'homme sensible. N'attendez pas les jours d'affliction pour vous y livrer; ne les attendez pas pour établir au fond de votre cœur une communication secrète avec l'Être suprême. Il ne faut pas que dans le moment où vous aurez besoin de chercher dans son sein une consolation, il soit pour vous un ami nouveau, un ami dont la pensée ait été loin de vous dans vos prospérités. Ce sont les actions de grâce de la reconnoissance qui servent d'introduction naturelle aux prières de l'infortune. Ainsi, dès votre jeunesse, songez à l'Eternel votre Dieu; songez-y lorsque votre cœur est encore pur, lorsque votre innocence se plaît aux regards du Seigneur. Vous conserverez peut-être toute votre vie l'impression de ces premiers sentimens; et vous vous y

reprendrez, lors même que les intérêts du monde vous en auroient distrait pour un tems.

Heureux les hommes sensibles dont l'ame est naturellement en sympathie avec les idées religieuses, avec ce culte d'amour et de respect que nous devons offrir à notre divin bienfaiteur ; et heureux aussi les hommes dont l'ame expansive leur rend nécessaire un confident, un appui ; car bientôt, avertis par de tristes épreuves, ils le chercheront dans ce séjour de paix et de perfection où il n'y a point de trahison, point d'infidélité, point d'inconstance ; dans ce séjour où l'Être des êtres, au milieu de sa gloire, ne se cache point de l'affligé, où il n'est point importuné de ses larmes, et où *il y a de la joie parmi les anges du ciel*, lorsqu'une créature mortelle, une seule, obtient un titre à la miséricorde divine.

Cherchez donc l'Eternel avec confiance ; mais en vous élevant à lui, que ce soit dans l'abandon d'une ame véritablement émue. Aimez, et vous prierez bien.

Une méditation solitaire ne doit pas être une œuvre de commande, toujours soumise à de certaines heures, et dont quelques pages écrites déterminent le mode et fixent la durée. Laissez-vous aller aux mouvemens de votre cœur, et prenez-les pour guides. L'Être suprême, dont l'idée nous impose un respect sans bornes, nous permet cependant de dire de lui qu'il est notre ami, notre meilleur ami. Nous pouvons donc lui adresser nos sentimens sans ordre, sans méthode, et à mesure qu'un événement, une circonstance particulière, ou nos dispositions naturelles, animent notre reconnaissance, et prêtent à notre piété un nouveau degré de ferveur. Un succès marquant a béni vos travaux ; vous, ou quelqu'un des vôtres, venez d'échapper à un danger ; que vos regards se tournent vers le ciel ; que votre pensée s'arrête sur l'assistance continuelle de la Providence divine.

11. Nous éprouvons de différentes manières notre foiblesse, et nous ne pouvons nous défendre avec certitude ni des

erreurs de notre esprit , ni des souffrances de notre corps : notre situation change à tous les momens ; et heureux aujourd'hui , demain l'affliction reparoîtra , pour faire place encore au repos. Que notre ame , dans toutes ces transitions de la vie , s'unisse par un retour religieux à l'Être éternel , à l'Être immuable qui a le secret de notre existence et le secret de notre destinée. Ainsi , l'avenir et le présent , les choses inconnues et les choses connues , entretiendront notre piété. Nous verrons dans le tableau mobile de nos sensations , comme dans les vicissitudes du monde , le Dieu dont la puissance encoint tout ce qui est ; et nous aurons sans cesse l'occasion d'entrer en communication avec lui , le besoin de nous placer sous sa protection , et de nous serrer contre sa bonté. Ah ! non pas seulement le matin lorsque nous renaîssons à la vie ; non pas seulement à la fin du jour lorsque le sommeil va nous dépouiller de nos armes , nous songerons au Seigneur , à notre gardien fidèle ; mais une peine ,

un plaisir , une crainte , une espérance ; toutes ces impressions qui marquent nos momens , nous appellent à une cause hors de nous , et peuvent devenir un sujet de recueillement ou d'émotion religieuse. Enfin , la nature et ses beautés nous en présentent d'autres ; et par-tout , de majestueux secrets , d'incompréhensibles phénomènes nous invitent à la réflexion. Ah ! si l'idée d'un Dieu , si son culte , si la confiance en sa bonté , sont les sentimens qui nous préparent le mieux à la patience dans nos afflictions , c'est en ouvrant les yeux à la lumière que nous pouvons commencer ce cours d'instruction.

Que seroit-ce encore , si en nous livrant à des méditations salutaires , à ces méditations qu'inspire la piété , nous devenions meilleurs , nous devenions plus dignes de la vie immortelle ? C'est bien alors que nous entendrions le sens et la vérité des paroles de notre texte : *Les consolations du Dieu fort sont-elles trop petites pour toi ?* Et toutefois ,

chaque moment où l'homme , sans quitter les devoirs auxquels sa vocation l'appelle , se distrait ; par la pensée , du tumulté du monde ; chaque moment où il se contemple à l'écart , où il se juge en étranger , il gagne quelque chose en tempérance ; car la réflexion , qui range les illusions à leur place , et qui les sépare de la vérité , devance pour nous l'expérience , et l'égalé par fois en services.

*LES consolations du Dieu fort sont-elles trop petites pour toi ?* Nous rappelons encore une fois cette belle expression , nous la répétons au moment où nous allons terminer notre discours.

Nous vous avons entretenus deux fois des peines de la vie ; et en cherchant , comme votre Pasteur , comme votre ami , à vous inspirer un sentiment de résignation , jamais nous n'avons autant regretté l'insuffisance de nos moyens et les bornes de notre talent. Hélas ! que n'est-il en notre pouvoir de verser à chaque instant des consolations dans le cœur

de l'homme affligé ! que n'est-il en notre pouvoir d'essuyer une de ses larmes ! Mais notre force n'est pas dans notre sagesse ; elle est toute entière dans la Religion dont nous sommes les interprètes. Nous disons donc aux infortunés : qu'ils viennent ; qu'ils viennent entendre les conseils de cette Religion sainte et s'instruire de ses bienfaisantes promesses. Ils apprendront les miséricordes de l'Eternel et ils ne perdront pas l'espérance. Allez à lui, vous qui cherchez des consolations ; allez à lui sans autre guide que votre piété, et vous serez accueillis. Allez à lui, et le moment arrivera où *il entendra la voix de vos larmes*. Le moment arrivera où vous direz dans le langage de l'Ecriture : *Les douleurs se sont éloignées, et à la fin le trésor de l'immortalité s'est montré.*

Que votre ame, dans la solitude, s'élève au saint des saints, au seigneur des seigneurs ; et, s'il vous voit ému, s'il sait que vous l'aimez, il vous dira peut-être : *Quelle affaire as-tu, Elie ?*

Priez-le



- Priez-le sur-tout avec confiance, vous qui êtes petits sur la terre ; *car il ne brise point le roseau cassé , et il n'éteint point le lumignon qui fume encore.*

Osez de même vous adresser à ses compassions , vous , les grands de ce monde , quoique l'infortune seule et la perte de votre autorité vous aient rendus religieux ; osez-le , puisque l'Éternel est bon , *et qu'il y a de la joie devant les anges du ciel pour un seul pécheur qui s'amende.*

Enfin, tous ensemble, nous chercherons l'Éternel ; nous le chercherons avec une ardeur nouvelle en ces jours de malheur , en ces tems de calamité. Hélas ! ce ne sont plus des êtres isolés , mais des nations entières qui font entendre leurs gémissemens. O Dieu ! vous le savez , la crainte et l'épouvante règnent parmi les hommes , et la terre est couverte d'un voile funèbre. *Vos voies ne sont pas nos voies , et vos pensées ne*

*sont pas nos pensées* ; mais , nous l'espérons , nous le croyons , le jour n'est pas loin où vous reprendrez en pitié la race humaine ; le jour n'est pas loin où l'orgueil des méchans cessera , où leurs triomphes s'évanouiront. Et ne le voyons-nous pas , l'alliance n'est pas rompue entre l'homme et le Dieu parfait ; entre la terre et les cieus magnifiques. Le soleil n'a pas reçu l'ordre de détourner ses rayons de nos campagnes ; ni les saisons , de changer , d'interrompre leur cours. Le printemps vient encore à son heure marquée , et les beautés de la nature reparoissent avec lui. O terre ! ô terre désolée ! c'est à vous aussi qu'on peut dire : *Les consolations du Dieu fort sont-elles trop petites pour toi ?* Enfin , à nous qui nous affligeons des malheurs publics , et aux victimes infortunées de ces malheurs , il n'a pas été défendu d'invoquer le Dieu de paix , le Dieu de miséricorde. Espérons donc , espérons ; et prosternés au pied du trône céleste , disons , *l'Eternel l'a donné* , afin de consacrer notre re-

connaissance ; *l'Eternel l'a été*, afin de nous préparer à une religieuse patience. Et toujours , toujours , *l'Eternel soit béni, l'Eternel soit béni.*

## DISCOURS VIII.

*Sur les Habitudes.*

Garde ton cœur plus que toutes choses qu'on garde. *Proverbes*, chap. 4, v. 3.

Nous vous avons entretenus des principaux devoirs de la morale; nous avons cherché à vous pénétrer de leur importance, et pour l'ordre social et pour votre bonheur. Nous les avons recommandés à votre respect; nous avons souhaité vous les faire aimer; et parcourant, pour ainsi dire, avec vous la route de la vie, nous vous avons avertis de ses dangers; et nous l'avons fait, tantôt comme votre associé, tantôt comme votre Pasteur, et toujours comme votre ami.

Nous voulons aujourd'hui jeter un dernier coup-d'œil sur cette route; car nous aurons bientôt à vous montrer son dernier terme, nous aurons à vous parler

de la mort ; et nous vous encouragerons à regarder sans frayeur un événement inévitable.

*Garde ton cœur plus que toutes choses qu'on garde.* Nous avons choisi ces paroles pour texte d'une méditation où nous vous entretiendrons des habitudes qui forment notre caractère, qui nous préparent et nous accoutument au culte de la morale.

IL est des vices dont la force attractive est telle , qu'on a besoin de s'en tenir constamment à distance , pour ne rien craindre de leur pernicieux ascendant , de leur funeste empire. Ils ressemblent au serpent connu des voyageurs, et dont les oiseaux ne peuvent rencontrer les yeux, ne peuvent fixer les regards sans être contraints de s'approcher de ce terrible ennemi.

On doit éviter de bonne heure toutes les actions, toutes les pensées qui, peut-être innocentes en apparence, ou jugées telles par les hommes, ont néanmoins

une connexité avec l'infraction positive des lois morales et religieuses.

Rendons ce précepte évident par quelques exemples.

LA dureté envers les animaux, les châtimens qu'on leur inflige avec légèreté, les souffrances auxquelles on les soumet par caprice, n'excitent aucun remords ; et pourtant cette conduite s'unit obscurément aux actes de violence universellement condamnés quand ils s'appliquent à nos semblables.

Et pourquoi tout être susceptible de peines et de plaisirs seroit-il étranger à l'homme sensible ?

N'arrachez donc pas, jeunes enfans, n'arrachez pas les ailes à ce papillon qui voltige heureux autour de nos prairies. Et vous, que l'âge a dû rendre plus raisonnables, n'applaudissez pas à ce cruel badinage, et ne vous essayez pas non plus vous-mêmes aux mœurs du despotisme, en abusant de votre autorité sur nos animaux domestiques.

Enfin , les hommes adonnés à l'étude des sciences , seroient-ils exempts de reproches , lorsque , multipliant les expériences sur des êtres vivans , ils le font avec tant de calme et sans recevoir aucune émotion , à l'aspect des déchiremens et des douleurs inexprimables dont ils sont les ingénieux artisans.

L'INJUSTICE , comme l'inhumanité , a ses premiers symptômes , ses premiers avant-coureurs ; et nous pouvons être en rapport avec ce crime long-tems avant de nous en être rendus formellement coupables. La cupidité , l'avarice , la passion de l'argent , vous préparent à être de mauvais juges des droits réciproques dans toutes les occasions où vos intérêts seront mêlés avec ceux des autres.

Il faut donc s'habituer de bonne heure à évaluer avec tempérance les avantages de la fortune. On récuse , dans les procès civils , le magistrat dont la partialité est présumée , à cause de ses relations intimes avec une des parties contendantes. On

doit de même , dans toutes les transactions , et dans le commerce en particulier , se considérer comme un arbitre suspect , du moment où l'on est livré sans réserve à l'amour de l'argent ; du moment où l'on est subjugué par cette aveugle passion.

Celui-là aussi se prépare à l'injustice , qui ne règle point sa dépense , qui ne songe point à la proportionner à ses revenus. Le monde ne l'avertit de cette faute par aucun blâme ; souvent même on acquiert ainsi la réputation d'homme aimable et facile : mais un esprit sage aperçoit aisément que l'habitude du désordre conduit par degrés à des actes d'injustice envers les personnes qui nous ont donné des témoignages de confiance.

LES habitudes qui nous disposent à la justice , nous préparent de même à l'esprit de charité. On ne donne jamais rien gratuitement et sans aucun échange , si , de bonne heure , on ne sort pas de soi-même ,



si l'on n'allége pas le poids qui nous serre contre notre propre individu. Prenez-y garde : cet homme que vous croyez dénué de compassion, est simplement personnel ; ce n'est pas encore dureté de cœur, s'il ignore qu'il existe des malheureux ; mais ces malheureux sont des *autres*, et il ne songe qu'à *lui*.

Ce seroit donc un excellent principe d'éducation, que d'accoutumer les enfans à réserver sur leurs petits revenus, sur les dons de leur père, une part quelconque, scrupuleusement destinée à une œuvre de charité ; ils se formeroient ainsi au premier des devoirs et au plus nécessaire.

Règle générale : le brisement ou l'atténuation de la personnalité est le commencement de toutes les vertus.

C'EST encore à la faveur des premières habitudes que se nuancent et se naturalisent en nous ces sentimens de respect si nécessaires au maintien de l'ordre public. L'homme qui s'irrite contre toute espèce de supériorité, est une sorte de

sauvage dès qu'il se trouve placé au milieu de la société, au milieu d'une organisation politique toute composée de rapports. Mais ce seroit une trop grande tâche pour l'homme, que d'avoir à se soumettre aux rangs et aux disparités, à l'âge seulement où il se dirige par ses propres réflexions.

ENTRE toutes les vertus, celle qui reçoit le plus d'assistance de l'habitude, c'est l'amour de la vérité; car il importe d'affranchir ce noble sentiment des calculs de l'esprit. Qui pourroit en effet décider à chaque instant si la vérité lui sera bonne, si elle servira ses intérêts? Il faut donc la présenter aux enfans comme un objet de culte; et les contraindre, par l'éducation, à ne faire aucune exception, même la plus légère, à un devoir sacré par sa nature; à un devoir qui deviendrait bientôt accessible à toutes les modifications, si une seule étoit permise. Un caractère vrai se soutient par sa perfection même; on croit y découvrir un élément céleste; et peut-être qu'une seule dissimulation

suffiroit pour altérer entièrement cette beauté morale, la première de toutes.

LORSQU'ON fait l'énumération des biens dus aux relations domestiques, on doit remarquer sur-tout l'utilité des habitudes contractées pendant notre séjour auprès des foyers paternels. Elles sont précieuses ces habitudes, encore plus que les leçons; elles sont pour nous une culture qui s'amalgame à notre organisation; et le jeune homme ainsi perfectionné d'une manière insensible, et rendu fort par degrés, se prépare à la grande scène sociale où tant de difficultés l'attendent. Protecteurs nés de l'enfance et de la première jeunesse, connoissez le prix des habitudes que vous avez à former, et dites de bonne heure à votre fils : *Garde ton cœur plus que toutes choses qu'on garde.*

Inspirez à vos pupilles de l'émulation; mais avec tempérance, afin qu'ils ne soient pas excités à jouer un rôle à tout prix; et bien plus encore, afin qu'ils ne contractent pas l'habitude de l'envie, cette

habitude dominante entre toutes , et qui finit par exercer sur nous une indomptable tyrannie. Vous aurez suffisamment rempli votre tâche , si vous rendez vos enfans heureux et vertueux ; et ce but peut être atteint par une sage appréciation des choses humaines , mieux que par une ambition immodérée.

IL n'est aucune habitude dont la nécessité soit plus généralement reconnue que l'habitude du travail. Il est peu d'occupations qui , interrompues trop long-tems , ne paroissent pénibles ; car , dans l'oisiveté , c'est à des idées vagues que nous sommes livrés ; et dès que l'imagination exerce sur nous un empire absolu , elle nous dégoûte des perspectives monotones du travail. Cependant ce travail est une des conditions de notre nature première ; une condition aussi de notre agrégation à l'état social. Adoucissons donc , par l'habitude , une nécessité à laquelle nous ne pouvons essayer de nous soustraire sans déranger notre destinée ,

sans nous exposer à toutes sortes de périls.

C'EST encore par l'habitude que l'esprit d'ordre, sévère d'abord dans ses exigences, nous fait jouir d'un sentiment agréable, d'un sentiment mêlé d'intérêt et de calme. Les plus petits détails de la vie acquièrent un rang dans notre pensée, lorsque l'habitude de l'ordre détruit leur isolement en les unissant par des rapports, et des rapports continuels. Ces détails nous présentent alors le simulacre d'un gouvernement, et d'un gouvernement dont l'harmonie est due à notre vigilance.

La sagesse dans la distribution de son revenu et dans sa destination, n'est pas seulement une qualité protectrice des idées d'ordre; elle nous préserve encore des dépenses de luxe et de vain apparat; emploi de la fortune qui réveille l'envie, sans aucun dédommagement réel. Défendez-vous donc, non-seulement des habitudes qui sont contraires aux lois de la morale et à votre véritable bonheur,

mais encore des habitudes qui annoncent une indifférence pour l'opinion et pour les mœurs publiques. Il faut respecter cette modestie extérieure, qui ne constitue pas la vertu à elle seule, mais qui en est devenue une sorte d'image.

LES femmes ont besoin, plus que les hommes, de s'affermir par l'habitude dans les principes destinés à leur servir de guides. Les devoirs de leur sexe sont si délicats, si nuancés, que la pureté constante de leurs pensées peut seule les garantir des dangers dont leur jeunesse est environnée. On leur demande, dès cet âge, une perfection de moralité que les hommes ne s'imposent pas à eux-mêmes dans le tems de leur plus grande force. C'est un honneur qu'on rend à leur nature, et dont elles doivent se montrer dignes. Ah! sans doute, c'est à elles sur-tout que s'adressent les paroles du sage : *Garde ton cœur plus que toutes choses qu'on garde.*

Les femmes ont, de plus, une grande

fonction à remplir ; je veux parler de l'auguste état de mères de famille : et c'est essentiellement par l'habitude , que leur active vigilance devient pour elles une source de satisfactions.

Il leur est permis de prendre part aux plaisirs qu'on appelle les plaisirs du monde ; mais , si elles s'y adonnent avec trop d'intérêt , les obligations domestiques leur inspireront de la répugnance. L'union mesurée des distractions innocentes et des soins laborieux , est une disposition conforme à notre nature et demandée par elle ; mais il faut que la pensée des devoirs soit toujours prédominante : il le faut pour la vertu ; il le faut pour le bonheur. Tout annonce que ce fut-là l'intention du Législateur suprême ; et l'expérience , comme la réflexion , nous instruisent que les plaisirs , même sans aucun remords à leur suite , ne sauroient procurer aux hommes une félicité durable. Nous ne disons rien ici de nouveau ; mais nous ne devons pas craindre de rappeler les préceptes que

le tems a consacrés. O vérités communes ! honneur vous soit rendu sans cesse par tous les amis de l'ordre et des mœurs.

L'HABITUDE du respect pour la Religion nous paroitra la plus importante de toutes , si nous réfléchissons que cette habitude est une sorte de prolongation de l'instinct donné à l'homme , afin de le mettre en état d'atteindre de bonne heure à la connoissance de l'Etre suprême.

Il faut donc que l'habitude du respect pour les idées religieuses , devance , pour ainsi dire , notre réflexion ; il faut qu'elle nous préserve de ces discours légers dont l'usage familier est un commencement de corruption : car , sans y penser , nous nous soustrayons alors nous-mêmes aux idées sensibles qui sont la sauve-garde de nos principes.

Il n'y a point de petites fautes , parce que les grandes en descendent. C'est une vérité que nous devons avoir continuellement présente à notre esprit.

N'OUBLIONS



N'oublions jamais, en réfléchissant sur le pouvoir de l'habitude, n'oublions jamais que nous sommes des êtres faibles, et que nous avons besoin de tous les genres d'assistance pour marcher avec sûreté dans la route de la morale. Et lorsque nous faisons le recensement de nos devoirs, lorsque nous considérons leur nombre et leur diversité, nous ne pouvons nous défendre d'une craintive émotion. Oui, dans cette courte vie, où nos forces ne sont entières que peu de momens, nous tomberions dans un funeste découragement, s'il ne nous étoit pas permis de nous jeter dans les bras d'un protecteur, s'il ne nous étoit pas permis d'implorer à chaque instant sa bonté toute-puissante. Ah ! loin de notre pensée le moindre murmure ! nous sommes, ô notre Dieu ! les adorateurs de votre sagesse : mais nous seroit-il défendu d'avertir les hommes qu'une administration grande et difficile leur a été confiée, et qu'ils doivent veiller continuellement sur eux-mêmes ; que rien

n'est indifférent, non pas seulement pour acquitter leurs obligations ; mais encore pour se préparer de bonne heure à la vertu ? Ils doivent être leurs propres censeurs , car ils se connoissent mieux que personne ; et il ne faut pas qu'ils attendent le moment où ils seront déjà mécontents d'eux-mêmes , le moment peut-être où ils commenceront à être pervertis : il ne faut pas qu'ils attendent ce moment pour remonter à l'origine des principes de morale et des sentimens généreux. Il est déjà trop tard , et l'intérêt de cette étude est passé. Ce n'est pas un homme dégradé de noblesse qui s'occupe à rechercher les premiers titres de sa maison.

**FUYEZ**, fuyez sur-tout les sociétés dangereuses. Hélas ! vous n'êtes pas de force pour résister à l'impression lente et successive des mauvais exemples. On ne sait jamais bien , ni comment , ni par où cette impression commence ; et les plus habiles ignorent par quel ascen-

dant , par quelles voies elle agit sur notre esprit et sur notre caractère. Car une impression , même la plus marquante et la plus pernicieuse par ses effets , n'est pas un acte d'hostilité visible ; une agression qui paroisse hors de nous , tant elle s'unit à notre nature par des nuances insensibles ; et , quoiqu'elle soit la cause et le mobile de nos nouvelles dispositions , nous ne distinguons pas l'instant où son autorité s'exerce , où son empire se développe. La société des hommes dépravés est pour nous , au moral , ce qu'est pour nous au physique l'influence d'un air corrompu ; une action puissante , mais obscure , et dont les gradations échappent aux regards de l'observateur.

Une vie habituelle , au milieu d'une société où l'on traite seulement la morale à la manière du monde , est encore dangereuse. Considérons cette vérité.

Les hommes , en commerce continuel d'observations , et possesseurs par héritage de tant de lumières , ont reconnu

d'eux-mêmes , que , par-delà nos devoirs absolus , il existoit encore des vertus recommandables. Ils ont inventé le mot de *délicatesse* pour étendre les idées de justice ; le mot de *franchise* , pour ajouter un ornement de plus à la vérité ; le mot de *générosité* , comme si la justice , la bienfaisance et la charité ne leur suffisoient pas ; le mot d'*honneur* sur-tout , pour substituer aux règles de la morale une législation plus rigoureuse , mais dépendante de l'opinion.

Alors les gens du monde , parvenant aisément à confondre la morale religieuse avec tout ce qu'ils y ont ajouté , forment de l'ensemble un code mobile , dont ils deviennent les interprètes , et qu'ils soumettent à toutes sortes d'exceptions. Ils montrent par fois des scrupules plus forts que les devoirs religieux ; mais ils renversent ensuite arbitrairement leur doctrine , et ils parviennent ainsi à ne rien laisser de fixe dans l'esprit et le cœur des jeunes gens qui les écoutent.

Sans doute, il faut se mêler aux autres : l'état social nous y oblige ; et les hommes, appelés par leur fortune et par leurs talens à une grande diversité d'intérêts, ne sauroient s'en dispenser. Mais on doit chercher, dans ses réflexions habituelles, un moyen de défense contre les principes du siècle ; et si l'on se lasse, autour de vous, de marcher sur la même ligne, si l'on y fait et défait les opinions une à une, il faut que de tous vos soins *vous gardiez votre cœur plus que toutes choses qu'on garde.*

Ah ! combien d'obstacles vous aurez à combattre ! Veuille le Dieu des cieux vous regarder dans sa faveur, vous aider et vous soutenir.

NOTRE tâche est presque remplie. Nous vous avons suivi dans la route de la vie, avec l'espérance de vous être utiles ; et voilà le terme de cette route qui se présente à nos regards. Nous restons encore près de vous, afin de vous en parler, afin d'en adoucir à vos yeux.

la sombre perspective. *La vie n'a point de défense, quand il faut descendre au tombeau* : voilà le sujet que nous nous proposons de méditer avec vous dans notre prochain discours. Ah ! sans doute, nous vous y avons déjà préparés ; car les leçons de morale et de piété, ces leçons destinées à l'homme maître encore de ses forces, le disposent à voir venir sans trouble un moment redouté de plusieurs, extraordinaire pour tous, où l'être sensible voit disparaître le monde devant ses yeux ; moment unique, et que nous ne connoissons sur aucun récit parfait, car les dernières pensées du mourant s'enfuient avec lui. Nous restons près de vous pour le considérer ce moment ; pour nous montrer, jusqu'à la fin, votre consolateur et votre ami. Ah ! nous le savons, c'est nous que le tems presse ; mais jusqu'à présent nous n'en sommes point affligés. Tous les événemens appartiennent au Seigneur ; nous et nos jours sommes à lui. Et si nos dernières paroles calmoient vos inquié-

tudes ; si elles vous donnoient de la paix,  
si elles vous étoient encore bonnes, nous  
bénirions l'Eternel, et nous lui rendrions  
des actions de grâces.

---

---

**DISCOURS IX.***Sur la Mort.*

La vie n'a point de défense , quand il faut aller au tombeau. *Ecclésiastique, chap. 41, v. 6.*

**L**A mort ! . . . . la mort ! . . . . Quel nom je viens vous prononcer ! la mort . . . . Tout fuit , tout dispareît devant elle. Quelle image sombre et terrible je vais offrir à votre pensée ! Le printems a coloré nos campagnes , la terre s'est parée d'un éclat nouveau ; les fleurs , les plantes , les arbrisseaux , nos jardins , nos prairies , tout s'anime , tout s'embellit. La mort ! . . . . Et vous ne verrez plus un si beau spectacle ; et vous n'assisterez plus au retour solennel des magnificences de la nature !

Le mouvement continuel du monde social attire vos regards , irrite votre curiosité ; vous vous y réunissez par les différentes prétentions de l'orgueil ou de la vanité ; vous faites du plus petit intérêt



une grande inquiétude, du plus foible désir une forte passion : vous êtes enfin dans tout le sérieux de la vie. La mort !... Et ce monde, avec qui vous croyez avoir fait une alliance éternelle, ne sera rien pour vous, comme vous ne serez rien pour lui : et pas un grain de votre poussière ne s'animera aux mots d'*ambition*, de *succès*, de *gloire* et de *célébrité* ; à ces mots qui, hier encore, exaltoient votre sentiment, faisoient bondir toutes vos pensées. La mort !... Et vous serez un corps glacé, sans action et sans parole, et que l'immensité des sables de la terre appelle et revendique.

Hélas ! et qu'elle est sur-tout effrayante cette dernière perspective ! les plus doux liens, les plus tendres affections vous rendent heureux ; et votre cœur palpite aux noms si puissans de père ou de mère, d'épouse ou d'époux, de fils ou de frère : vous croyez qu'avec des sentimens si vifs, si continuels, et qui placent votre vie hors de vous, aucune fin, aucune interruption n'est possible. La mort !... .

l'inexorable mort ! . . . . Et vous n'entendrez pas même les cris de douleur , les plaintes lamentables des amis que vous aurez quittés , et qui vous redemandent , vous rappellent en vain. O mort , *le roi des épouvantemens* , que vous avez été bien nommée ! Dieu de bonté , Dieu d'espérance , ah ! nous vous chercherons ! Pourrions-nous , sans vous , sans vos consolations , regarder l'avenir ?

ENTRONS plus particulièrement dans le sujet que nous nous sommes proposé de traiter. Une division naturelle guidera notre méditation.

La mort est inévitable. Quelle influence cette vérité doit-elle avoir sur notre conduite ?

La mort s'approche ; la mort vient , elle arrive , elle est là : comment la recevrons-nous ?

Voilà les deux points de ce discours.

LA fragilité de la vie et sa courte durée , sont une des vérités les plus connues , et ,

par un singulier contraste , une des vérités les moins présentes à notre pensée. Ainsi , par une disposition de la Bonté suprême , un voile heureux est placé entre le sentiment de notre existence et l'aspect effrayant d'une fin prochaine. La vie n'a de relation avec la mort que par un acte de notre esprit , la réflexion et la prévoyance. Loi sublime , et parfaitement en accord avec le but de la création ! car , pour former des êtres actifs , il falloit qu'ils crussent à un lendemain , qu'ils y crussent avec fermeté , et que cette foi composât leur instinct ; il falloit que leurs craintes , jetées dans la vague , pussent être repoussées par leurs distractions journalières : et le système entier de l'homme moral eût été changé , si l'empire de la mort avoit été signalé d'une manière plus frappante et plus solennelle ; si l'on eût vu paroître , à de certaines époques , un ange de ténèbres venant dans nos cités et dans les campagnes y marquer ses victimes , et les marquer pour tel jour , pour telle heure ,

et pour tel moment. Grâces au ciel , cet avant-coureur funeste , ce messager d'épouvante n'existe pas; et, à la faveur d'une douce illusion, il nous semble long-tems que la mort ait besoin d'une sorte d'assentiment de notre part pour nous enlever à la terre : nous avons peine à reconnoître son autorité suprême, en faisant la revue de toutes les armes défensives qui nous ont été données contre elle.

La vieillesse nous désabuse : mais, avant les avertissemens de cet âge, le sage est éclairé par les lumières de sa raison. C'est à l'homme religieux sur-tout qu'il appartient d'unir habituellement et sans peur l'idée de la mort à la jouissance de la vie ; c'est à lui qu'il appartient d'étudier avec calme les devoirs imposés à notre courte existence, et les lois appropriées aux conditions invariables de notre nature.

On dirait que le tems nous a été donné à l'essai, tant est petite la part dont nous pouvons disposer. Employez-la donc, cette

part, selon l'intention de celui qui peut la renouveler et l'accroître à sa volonté; selon l'intention de celui qui est le souverain Dispensateur de l'éternité des années. Ah ! combien chaque moment, actuellement dans notre dépendance, nous semblera précieux, si nous le considérons comme une occasion de plaire au Maître du monde ! Et c'est-là ce que nous pouvons espérer, ce que nous devons attendre, en faisant du bien selon nos moyens et selon nos forces ; en assujettissant notre conduite aux lois de la morale, et en acquittant avec persévérance nos devoirs généraux envers les hommes, et nos devoirs particuliers envers nos amis, nos parens et notre patrie.

Et où seroient-ils vos titrés à une nouvelle carrière, à une seconde vie, où seroient-ils, si vous consumiez dans la paresse les jours dont l'administration vous est confiée ? Vous n'auriez eue d'activité que pour la recherche des plaisirs sensuels ; demanderiez-vous d'être réveillés du tombeau pour reprendre le

cours de vos lâches convoitises? L'homme qui méprise son ame , ne peut espérer d'être élu pour le séjour céleste , pour ce séjour de pureté sublime que les anges du Seigneur habitent. C'est par un bel usage des facultés de notre esprit, c'est par un sentiment profond d'amour et de respect pour la morale , ce lien du ciel à la terre, que nous pouvons rapprocher nos foibles conceptions et nos timides espérances de l'idée majestueuse de l'éternité.

Marchons donc vers la perfection dont notre être est susceptible; et le chemin, c'est l'emploi du tems, l'emploi sage et louable, et tel que votre raison, votre simple raison pourra vous l'indiquer, pourra le décrire, si vous daignez seulement la consulter.

Le tems est pour l'homme un sol fécond ou stérile selon qu'il le travaille, selon qu'il le cultive, selon qu'il l'ensemence avec attention et avec choix.

Que jamais l'indolence ne nous gagne : car nos efforts ont un terme comme notre

vie; et si nous atteignons l'âge où notre activité cesse, où nos moyens de perfectionnement, de réparation même, n'existent plus, nous regrettons alors amèrement les momens dont nous n'avons pas su profiter : nous voudrions à tout prix les racheter ; mais ils sont loin de nous, ils sont passés pour ne revenir jamais.

L'homme ne sauroit prolonger sa vie, mais il peut l'augmenter ; et celui-là le fait réellement qui se donne en entier aux instans dont elle est composée ; qui s'y donne avec tous les sentimens dont il est susceptible, avec toutes les pensées auxquelles il peut atteindre ; fuyant ainsi l'exemple de ces Sybarites, dont l'inutile existence est partagée entre la végétation de l'ennui et la domination d'un unique intérêt, d'une passion tyrannique. Ah ! si le tems s'enfuit *comme l'ombre qui ne s'arrête point*, qu'il emporte avec lui l'empreinte de vos travaux, de vos soins vigilans, de vos bonnes actions ; marquez-vous, pour ainsi dire, sur ce tableau mouvant et sans fin qui va se

dérouler aux regards d'un Juge suprême,  
du Dieu de l'éternité.

LA mort est inévitable : et au nom de  
cette vérité, nous venons de vous exhorter  
à faire un bon emploi du tems. La mort  
est inévitable ; et au nom de cette même  
vérité, nous devons maintenant vous re-  
commander la tempérance dans tous vos  
sentimens d'ambition. On diroit, en  
voyant au milieu de nous une ardeur  
inquiète pour les honneurs, la gloire et  
la fortune, que ces sont-là des biens de  
longue durée. On croiroit sur-tout, en  
observant la marche et la politique des  
princes de la terre, des conquérans et  
des héros du monde ; en remarquant leurs  
insatiables vœux, qu'ils sont, par excep-  
tion, les possesseurs certains d'un grand  
espace dans le domaine du tems : et pour-  
tant ils meurent comme nous ; et bien-  
tôt leurs débris inanimés se mêleront,  
sans orgueil et sans insolence, à l'obs-  
cure poussière du plus obscur des ci-  
toyens. Voilà leur condition, voilà leur  
destinée.

Sans



Sans doute , on ne peut pas dire à l'homme, Pourquoi travailles-tu ? pourquoi te lèves-tu dès l'aube du jour ? et pourquoi la veille te voit-on occupé du lendemain ? La vie n'est-elle pas trop courte pour la peine que tu prends , pour les soins que tu te donnes ? Nous avons vu , en méditant avec vous sur le travail , que l'homme y étoit appelé par les lois de son être , par les rapports de sa nature avec l'ordre des choses. Mais si le travail nous est commandé par nos besoins , et si les lois sociales ont sagement secondé les directions de la nature , il ne résulte pas de cette vérité que des vœux ambitieux , sans arrêt , sans mesure , ne soient déraisonnables et répréhensibles , ne soient en contraste évident avec la briéveté de notre séjour sur la terre.

Ainsi , nous dirons , et aux avarés occupés d'amonceler de l'argent sur de l'argent , et aux poursuivans passionnés des honneurs , de la gloire et de l'autorité ; nous leur dirons avec Job , que *l'homme*

*est de courte vie ; qu'il est comme une fleur, puis il est coupé ; qu'il s'enfuit comme l'ombre qui ne s'arrête point.*

Oui, nous le leur dirions, afin que resserrés, comme ils le sont, par des lois indestructibles, dans un espace étroit et compassé, ils ne se méprennent pas dans leurs vastes projets, et ne les fassent pas déborder sur le néant.

Ah ! s'ils haïssent les limites, si leur âme est envahissante du présent et de l'avenir, qu'ils spéculent pour l'éternité, qu'ils travaillent pour elle. Alors ils chercheront à plaire à celui pour qui le tems est sans succession, pour qui le tems est un seul jour. Alors ils chercheront à plaire à celui qui peut les reprendre aux portes du trépas, et les continuer dans une autre demeure.

Cessez, leur dirons-nous encore, cessez de regarder la vertu comme un état de sacrifice et de restriction ; et apprenez ou souvenez-vous qu'elle seule a force et puissance au-delà du règne présent ; qu'elle seule est le type de cet arbre de vie dont

les branches s'élèvent et s'étendent plus loin que notre vue ; plus loin même que les perspectives d'une ardente imagination. *Nous fuyons comme l'ombre qui ne s'arrête point* ; mais, créatures de l'Eternel , nous tenons à l'infini par cette glorieuse investiture. Ah ! ne dégradons pas , n'altérons pas nous-mêmes l'œuvre du Dieu suprême , afin qu'il la reconnoisse , le jour , encore incertain , où nous retournerons à lui ; afin qu'il dise de ses enfans : « Je les ai éprouvés dans cette courte vie que je leur avois confiée ; et j'ai vu qu'au milieu des intérêts terrestres , ils ont craint de m'offenser ; ils ont eu leurs regards tournés vers moi , et ils m'ont aimé. Voici , je leur donne rang dans la promotion de mes élus , et je les appelle à mes récompenses ».

O vanités du monde ! disparaissez devant la moindre lueur de la faveur céleste , devant la plus légère espérance de plaire à notre Dieu. Ah ! s'il nous attend après cette vie , s'il nous attend pour nous rapprocher de lui , seriez-vous effrayés des

lois de la nature , et redouteriez - vous d'entendre les paroles de notre texte , ces paroles expressives : *La mort n'a point de défense quand il faut descendre au tombeau ?*

Oui , la mort est inévitable : *il y a un tems de planter , un tems d'arracher ce qui est planté , et à toute chose sous le ciel son terme.* Oui , la mort est inévitable : jeunes et vieux , riches et pauvres , cette vérité n'a point d'exceptions. Et heureux les hommes qui , éclairés , animés par une foi religieuse , voient arriver sans peine le terme de leur première station ; oui , c'est le nom qu'ils donnent à leur pèlerinage sur la terre. *Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père*, disoit Jésus-Christ à ses disciples ; et cette maison , c'est l'univers entier.

Justes , aimés du Seigneur , vous parlerez de la mort sans crainte ; car elle ne sera pour vous qu'un changement d'habitation : et celle que vous quitterez est peut-être la moindre de toutes. O mondes innombrables qui remplissez à nos yeux

l'infini de l'espace ! communautés inconnues des créatures de Dieu ; communautés de ses enfans éparses dans le firmament et rangées sous ses voûtes ! que nos louanges se joignent aux vôtres : nous ignorons votre condition , nous ignorons votre première , votre seconde , votre dernière part aux générosités de l'Être suprême ; mais en parlant de la mort et de la vie , du tems passé , du tems à venir , nous atteignons , nous touchons aux intérêts de tous les êtres intelligens et sensibles , n'importe les lieux et les distances qui les séparent. Familles des peuples , familles des nations , assemblages des mondes , vous dites avec nous : Gloire au Maître des cieus , au Roi de la nature , au Dieu de l'univers ! gloire , hommage à celui qui peut , à sa volonté , ou créer ou détruire ; qui peut transformer la stérilité en abondance , l'ombre en réalité , et la mort elle-même en éternelle vie !

LES sentimens dont nous n'avons pu nous défendre en terminant , comme nous

venons de le faire , la première partie de ce discours , nous ont déjà rapprochés des réflexions qui appartiennent au dernier objet de notre méditation.

Vous vous rappellerez la division que nous nous sommes proposé de suivre , et que nous vous avons annoncée.

La mort est inévitable. Quelle influence cette vérité doit-elle avoir sur notre conduite ? C'est le sujet que nous venons de traiter.

La mort s'approche , la mort vient , elle est là , comment la recevrons-nous ? C'est l'examen que nous allons faire ; y pourrons-nous suffire ? Mais l'intérêt est si grand , si commun à tous , qu'il réveillera vos propres pensées , et fixera , nous n'en doutons point , votre attention la plus sérieuse.

Nous voudrions en vain le dissimuler : la mort , cet événement si connu d'une manière générale , si peu de l'individu , toujours prêt à échapper aux instructions que sa propre expérience ne lui a pas

données ; la mort cependant qui vient interrompre nos intérêts et nos affections ; la mort qui nous discontinue , la mort qui nous finit , est une époque dont l'approche nous étonne et dont le moment nous épouvante. De tristes avant-coureurs , de lugubres signes nous l'annoncent ; et l'image de notre destruction , cette effrayante image , reste seule éclairée pour nous au milieu des ténèbres qui nous environnent.

Faut-il le dire encore : le monde ne paroît jamais plus attrayant ; jamais plus digne de regrets qu'au moment où l'on doit le quitter. Pauvres humains qui le trouviez une œuvre imparfaite , il va disparaître à vos yeux ; et votre opinion change , et vous revenez sur tous vos jugemens.

— Votre imagination erroit sans cesse au-delà de vos jouissances : l'heure est venue où elle vous tourmente d'une autre manière , où elle embellit tous les biens que vous allez perdre. Vous élevez des doutes sur le prix de ces biens ; et à cette heure ,

Le sage est prêt à vous censurer, en voyant l'estime exagérée que vous en faites.

Vous aviez dit : Pourquoi ces froids rigoureux ? pourquoi ces chaleurs excessives ? Et vous dites, en soupirant : Hélas ! il n'y aura plus de saisons pour moi.

Vous aviez dit : Pourquoi ce travail ? pourquoi cette fatigue ? Et vous dites maintenant : O repos, triste repos ; voilà donc ma destinée !

Vous aviez dit : Pourquoi ces rivalités ? pourquoi ce tumulte social ? Et vous dites aujourd'hui : Je n'assisterai donc plus à ces mouvemens, à ces variétés de scène qui captivoient mon intérêt et piquoient ma curiosité.

Vous disiez encore : Pourquoi ces insupportables différences de rang et de fortune, qui mettent une distance entre d'autres et moi ? Et, prêts à vous séparer de la terre, vous donnez le nom de *souverain bonheur* aux douceurs de la vie domestique et aux soins d'un petit nombre d'amis.

Enfin, vous étiez tourmentés par l'ens-



vie ; ce sentiment se développoit en vous  
 sous toutes les formes : et aujourd'hui ,  
 si l'on peut vous en croire , votre regret  
 est d'être forcés de renoncer aux plus  
 simples faveurs de la nature , à cet air  
 pur et vivifiant que le printems ramène ,  
 aux longs et majestueux jours de l'été , aux  
 riches fruits de l'automne , à tous les plai-  
 sirs que vous comptiez pour rien , ou dont  
 vous avez été si constamment distraits.  
 Vous voyez la toile qui se baisse entre le  
 monde et vous , et vous dites avec émo-  
 tion : Un moment , un moment encore ;  
 un moment ! . . . . Mais vos désirs sont  
 vains , vos vœux sont inutiles ; cette toile  
 ne s'arrête point , et il n'y a plus pour  
 vous ni lueur ni spectacle. Ce monde que  
 vous rappelez , ou que vous voulez suivre ,  
 ce monde reste le même : il garde sa ma-  
 gnificence ; mais vous ne pouvez plus ni le  
 voir ni l'entendre.

PLAIGNONS l'homme étranger aux  
 consolations de la piété ; la mort est pour  
 lui l'univers qui s'écroule , et tous ses

souvenirs deviennent ses ennemis. Ah ! sans doute , nous ne lui refuserions pas des paroles de paix , si nous en pouvions trouver aucune efficace hors des enseignemens , hors des espérances de la Religion. Oui , notre esprit , animé par la charité , ne rejetteroit aucun des moyens propres à adoucir ses peines.

Nous lui dirions , dans le stérile langage de la Philosophie mondaine , nous lui dirions : Qu'est - ce donc que la mort , pour vous effrayer si fortement ? Elle va vous replacer où vous étiez avant de naître ; et puisque la nécessité seule vous paroît la loi de l'univers , puisque vous ne reconnoissez dans la nature aucun guide des choses , aucun patron des êtres sensibles , n'êtes-vous pas heureux de pouvoir échapper à l'aveugle empire d'une aveugle destinée ? Fuyez , fuyez sans regret un monde où , selon vous , aucune plainte ne correspond à une puissance intelligente , à une puissance suprême , douée de compassion et de bonté. Vous avez appris , durant votre séjour

sur la terre, ce qu'étoit la douleur, la terrible douleur : vous êtes sans garantie contre elle, si la nécessité, cette abstraction qui ne s'émeut de rien, qui ne peut rien entendre, est l'explication de toutes les existences.

Voyez encore, pour vous aider à supporter l'idée de la mort, que chaque jour la vie perdrait pour vous de son enchantement : le nombre des plaisirs dont elle est composée a des rapports de proportion avec notre durée ; et la jeunesse seule, à la faveur des tableaux qu'une ardente imagination lui présente, accepteroit le don de la perpétuité ; mais l'âge avancé a besoin de croire à un prochain terme, a besoin même de le craindre pour s'éblouir sur les froides jouissances qui restent à la vieillesse. Accoutumez-vous donc à l'union de la mort et de la vie ; et soumettez-vous aux lois de la nature, n'importe le jugement que vous porteriez sur l'Auteur ou la cause de ces lois.

Enfin, malheureux de plusieurs ma-

nières , vous êtes jaloux de vos successeurs , vous enviez leur sort ; et , si vous le pouviez , vous feriez fermer après vous le spectacle du monde. Hélas ! ne savez-vous pas que ces successeurs , vos survivanciers et les héritiers de la terre , touchent eux-mêmes au terme de leurs jouissances ; tant est petit l'espace qu'ils ont encore à parcourir. Ils vont vous suivre , ils vous joindront bientôt ; et c'est un point imperceptible sur l'échelle du tems , qui vous sépare d'eux.

Dirions - nous encore aux hommes isolés par leurs opinions , et que l'approche de la mort épouvante ; leurs dirions-nous que la destinée ( pour me servir un moment de leur propre langage ) dissimulera doucement à leurs yeux les horreurs du trépas ; que peut-être elle affoiblira leurs sens , et les enlèvera par degrés à l'amour du monde et à la connoissance d'eux-mêmes. Oui , pour vous aussi que la Religion n'a pu toucher , pour vous qui n'êtes pas des nôtres , il y a des lois de bonté dans

l'ordre universel auxquelles vous participerez.

MAIS que faisons-nous ? et ne sommes-nous pas égarés par un faux zèle , ou par une aveugle charité , lorsque nous songeons dans ce temple aux alarmes des incrédules , et que nous leur adressons des paroles de consolation ? Est-ce là , nous demandera-t-on peut-être , est-ce là le devoir d'un Ministre du Seigneur ? O Dieu ! nous le croyons ; car ils sont encore vos enfans , ces hommes dont les yeux sont fermés à la lumière de la vérité ; ils sont encore vos enfans , ces hommes qui par aveuglement se refusent aux espérances du ciel descendues sur la terre , et dont les ames sensibles s'emparent avec tant de délices. Oui , ils sont encore vos enfans , ces hommes qui n'ont jamais connu le calme et le repos de la piété : ils s'éloignent , ils se retirent de vous ; mais l'orgueil des petits ne pourra pas changer l'inaltérable compassion de la puissance infinie.

Ah ! s'il existe de tels hommes autour de nous et dans le cercle soumis à nos regards et à notre direction ; s'il en existe, comme nous le craignons , n'avons-nous pas à demander grâce et pour eux et pour nous ? Sommes-nous sûrs de leur avoir fait entendre , quand il en étoit tems , le langage de la persuasion ? Nos soins n'auroient-ils pas manqué de prudence , ou nos instructions de force et d'énergie ? Rendez , ô Dieu ! leur esprit accessible à la lumière de la vérité. Faites qu'ils s'éveillent , et que leur cœur s'émeuve aux paroles consolantes de la Religion ; et s'il leur falloit encore un peu de tems pour se préparer à la mort qui les menace et dont l'aspect les épouvante , daignez , ô Dieu de bonté ! leur accorder ce tems.

Nous le savons : ces hommes qui se suffisoient à eux-mêmes dans les beaux jours de la vie , n'ont plus la même confiance lorsque l'horizon se couvre , lorsque les adversités , l'âge ou la maladie

les obligent à se séparer de leurs compagnons de triomphe , de leurs amis de plaisirs. Nous irons à eux au nom du Seigneur , et nous leurs dirons qu'ils peuvent encore se reprendre à la foi dont ils ont affecté de s'affranchir ; qu'ils peuvent encore entrer en communication avec l'Etre suprême : et si nous sommes appelés à les avertir que *la vie n'a point de défense quand il faut descendre au tombeau*, nous adoucirons leurs derniers momens ; et spectateurs de leurs combats , tristes témoins de leurs angoisses, nous animerons par notre ferveur les dispositions religieuses que la fuite des vanités du monde leur inspirera ; et sans nous lasser, sans jamais céder à aucun découragement, nous défendrons, nous plaiderons auprès d'eux la cause de leur bonheur.

Nous ne craindrons point de remplir cette fonction de charité sous les regards de l'Eternel. La douce bienveillance, la bienveillance universelle, est un des caractères de la Religion ; et nous avons

tous puisé dans les instructions évangéliques les sentimens que nous professons, et qui doivent servir de guides à notre conduite. Mais notre affection tendre est à vous, et à vous seuls, adorateurs fidèles de l'Eternel en tous les momens de votre vie. Nous vous sommes unis et par les devoirs de notre ministère et par tous les liens de la sympathie ; car vous aimez le Dieu que nous aimons ; et tous nos sentimens se confondent lorsque vous venez dans ce temple rendre au Maître du monde un culte solennel. Le spectacle de votre piété répand un heureux calme dans notre ame, et nous espérons que vous entendrez sans terreur, quand il en sera tems, les paroles dont nous avons fait aujourd'hui l'objet de notre méditation, ces paroles si redoutables à d'autres : *La mort n'a point de défense quand il faut descendre au tombeau.*

Vous connoissez les lois de notre destinée ; vous vous y soumettez avec courage : vous savez qu'il est un terme à  
notre



notre séjour sur la terre ; mais la Religion nous apprend que ce terme est le commencement d'une nouvelle existence. La main puissante qui vous a tirés du néant , ne vous abandonnera point : vous êtes l'œuvre de l'Eternel , vous faites partie de ses vastes desseins ; et ce n'est pas pour cette vie d'un jour , pour cette lueur d'un moment , qu'il a réuni dans l'Etre intelligent tant de merveilles. Ne le voyons-nous pas : l'homme orné des plus riches dons , n'est pas encore à sa place ; et tout annonce en lui une plus grande fin que son apparition , son rapide passage sur un des mondes en mouvement dans l'espace. Il n'est-là que pour apprendre ; il n'est-là que dans la route des connoissances , et sur le chemin de la perfection. Oui , si nous l'étudions , si nous écartons le voile qui cache à nos yeux son essence primitive , ce voile composé de ses erreurs et de ses vices , nous découvrons en lui des marques de grandeur et les signes éclatans de sa haute naissance. Ses regards ont été mis en

rapport avec l'immensité des cieux ; son esprit , avec la vaste étendue du tems ; son imagination , avec les choses inconnues ; son ame , avec tout ce qui est beau ; sa raison et son jugement , avec la foiblesse de ses moyens physiques ; ses devoirs encore , avec l'ordre universel ; ses sentimens , avec le besoin et le bonheur d'aimer ; ses espérances enfin , avec un éternel avenir.

Ah ! ne craignons pas la mort ; il ne lui appartient pas d'anéantir ce que l'Eternel a créé , ce qu'il a formé sur un modèle si magnifique , que , pour exprimer cette vérité , les Ecrivains sacrés ont cru pouvoir dire : *Dieu a fait l'homme à son image*. Quelles paroles ! y pourrions-nous rien ajouter ?

Ne craignons point la mort qui vient nous détourner d'être en entier au monde ; qui vient nous avertir de passer outre.

Ne craignons point la mort ; elle est pour notre foible entendement une messagère mystérieuse des sublimes volontés du Créateur.

Notre naissance fut un miracle , et chacun de nos jours un phénomène uni à d'autres phénomènes , tous incompréhensibles. Pourquoi donc le terme de notre première station , ce sommeil prolongé auquel on a donné le nom de *mort*, seroit-il à lui seul une idée simple et dont l'explication nous auroit été confiée ?

Aussi , nous le dirons , nous le confesserons , il nous faut la Religion pour achever et pour fixer la confiance qui nous vient de l'esprit. Oui ; la Religion , notre astre moral , sera toujours pour les cœurs sensibles la lumière inaltérable , la clarté pénétrante ; et seule elle nous communique cette émotion douce et persuasive , qui animant notre ame toute entière , semble y régner comme une autorité céleste.

O Religion , si majestueuse dans vos principes , et si bonne , si parfaitement bonne dans toutes vos relations avec notre foiblesse ! Religion , la consolatrice des hommes , faites briller aux regards du mourant les sublimes espérances dont

vous êtes l'auguste dispensatrice. Interprète des volontés et des intentions du Maître du monde, vous êtes pour nous entre le ciel et la terre : donnez vos paroles de paix aux fidèles qui nous écoutent ; qu'ils les reçoivent de vous à leur dernier moment , et que leur cœur s'en pénètre.

Hélas ! ils en auront besoin ; car , à cette époque où la terre fuira devant leurs yeux , et où le courage manque aux plus affermis , ils rentreront dans leur conscience ; et , faisant la revue de leurs actions , ils diront peut-être : La paix n'est que pour le juste ; elle ne nous appartient pas. Ah ! qu'ils entendent de vous , qu'ils entendent alors ces paroles du Seigneur : *Ainsi je vous dis qu'il y a de la joie devant les anges du ciel pour un seul pécheur qui s'amende.*

Oui ; le repentir , ce sentiment inventé par la Bonté céleste ; ce sentiment sans ressemblance avec aucun autre , et qui reprend avec lui toute notre vie , fait d'un pécheur un homme nouveau.

Ah! sans doute, la fin du juste est la mort désirable ; mais peu d'entre nous, peu d'entre nos anciens, en ont été les témoins. Où est-il cet homme qui se présenteroit sans crainte aux regards de l'Eternel ? Où est-il cet homme qui a aimé Dieu sans distraction ; qui l'a servi dès sa jeunesse ; et qui, atteignant un âge avancé, ne trouve dans ses souvenirs aucun sujet d'inquiétude ? Où est-il cet homme, moral en toutes ses actions, sans jamais songer à la louange et aux récompenses de l'opinion ? Où est-il cet homme si rare parmi les hommes, cet être si digne de nous servir à tous de modèle ? Où est-il ? où est-il ? Ah! s'il existe au milieu de nous, que nos respects l'entourent ; et demandez, vous ferez bien, demandez d'assister à sa mort comme au plus beau des spectacles : armez-vous seulement de courage, afin de le suivre attentivement sur le lit d'épouvante dont il ne se relevera point. Il le prévoit, il en est certain ; et la sérénité règne dans ses regards, et son

front semble environné d'une auréole céleste ; il dit avec l'Apôtre : *Je sais à qui j'ai cru* ; et cette confiance, lorsque ses forces s'éteignent, anime encore ses traits. Il contemple déjà sa nouvelle patrie ; mais sans oublier, par effort, celle qu'il va quitter : il est à son Créateur et à son Dieu, sans rejeter loin de lui les sentimens qui ont charmé sa vie.

C'est une épouse fidèle, qui, selon les lois de la nature, doit, entre les siens, le suivre la première : il la console ; il essuie ses larmes ; il lui donne rendez-vous dans ce séjour de félicité qu'il ne peut se peindre sans elle. Il lui retrace les jours heureux qu'ils ont parcourus ensemble ; non pour déchirer le cœur d'une sensible amie, mais pour accroître leur confiance mutuelle à la Bonté céleste. Il rappelle encore à la compagne de sa fortune, l'amour si tendre qu'il veut toujours pour elle ; non pour animer des regrets qu'il voudroit adoucir, mais pour jouir de la douce idée que deux vies sont tenu à la même tige, et que, par

leur union, elles deviendront peut-être une défense, une garantie de plus, dans cet obscur avenir où la pitié d'un Dieu suprême est le dernier refuge de nos pensées. Hélas! peut-on se former une juste image de toutes les émotions qui pénètrent une ame aimante, au moment où une vaste solitude se présente à nos regards; au moment où les sentimens, les intérêts dont on a subsisté pendant le cours de ses belles années, vont s'évanouir pour jamais? Ah! vous qui devez survivre à cet être semblable à vous, que le ciel vous avoit donné pour soutien; à cet être qui étoit tout pour vous, et dont les regards vous disent un effrayant adieu: vous ne refuserez pas de placer votre main sur un cœur défaillant; afin qu'une dernière palpitation vous parle encore, lorsque tout autre langage n'existera plus. Et vous blâmerions-nous; amis fidèles, si vous aviez désiré que vos cendres se confondissent, que vos dépouilles mortelles fussent réunies dans le même asyle. Dieu de bonté, réveillez-les ensemble; ou si l'un

des deux seulement a mérité cette faveur, si l'un des deux seulement doit être du nombre des élus ; que l'autre en apprenne la nouvelle ; que l'autre aperçoive la lumière des anges au moment où le sort des heureux sera proclamé, afin qu'il ait encore un moment de joie avant de retomber dans la nuit éternelle.

Ah ! nous nous égarons peut-être lorsque nous essayons de décrire les derniers jours de l'homme sensible, de l'homme qui voit la mort s'avancer à grands pas, qui la voit prête à le séparer de tous les objets de son affection.

Il se ranime et reprend un moment de force, afin que ses dernières paroles servent d'instruction à ses enfans. Il leur dit : Ne vous effrayez point d'assister à la fin prochaine de votre père, de votre ancien ami. C'est par une loi de la nature qu'il quitte avant vous cette terre où il est venu le premier. Il vous montrera du courage, et pourtant il s'éloigne de vous avec douleur. Il eût souhaité sans doute de vous aider plus long-tems de son ex-



périence, et de faire encore quelques pas avec vous à travers les périls dont votre jeunesse est environnée ; *mais la vie n'a point de défense quand il faut descendre au tombeau.* Vous irez seuls maintenant, seuls au milieu d'un monde d'où je vais disparaître. Puissiez-vous recueillir avec abondance les biens que la Providence y a semés ; mais n'oubliez jamais que ce monde lui-même est une patrie passagère, et qu'une autre plus durable vous appelle. Nous nous reverrons peut-être ; et quelque part, sous les regards de mon Dieu, j'offrirai pour vous en sacrifice et mes vœux et mes larmes. Aimez la Religion qui a tant de promesses ; aimez la Religion, ce dernier traité d'alliance entre les pères et les enfans, entre la mort et la vie. . . . Approchez-vous de moi ! . . . que je vous aperçoive encore, et que la bénédiction d'un serviteur de Dieu soit sur vous. . . . Il meurt. . . . il n'est plus. . . . O ! les anges du ciel, recevez son ame, et laissez-nous sur la terre le souvenir de ses actions,

le souvenir de ses pensées, le souvenir de ses espérances. *Heureux les hommes qui meurent au Seigneur, car ils se reposent de leurs travaux, et leurs œuvres les suivent.*

- Nous venons de vous entretenir d'une mort qui perd de son effroi, qui peut même devenir douce en la supposant accompagnée d'une confiance religieuse; mais il faut se préparer insensiblement à cette issue de la vie, afin qu'elle ne vienne pas se montrer inattendue et vous surprendre par ses terreurs.

- Nous reconnoissons même qu'on a besoin d'un double et d'un triple courage pour se soumettre à une mort étrangère à l'ordre de la nature, à une mort effrayante par toutes ses circonstances, et dont les échafauds, élevés au milieu de nos places publiques, nous ont offert long-tems l'épouvantable appareil. Cette mort, qui suit immédiatement une sentence inexorable, et le mélange, alors si ardent, des sentimens de la vie à l'attente prochaine de la

disparition de son être ; cette pompe de l'homme orné encore de toutes ses pensées et qu'un instant va briser ; l'éloignement des siens , l'image confuse de leur désespoir ; enfin le plus inconnu des événemens , auquel on se trouve livré sans aucune assistance et au milieu d'une vile cohorte de gens curieux de nos douleurs ; une telle situation rassemble tout ce qu'il y a de plus terrible dans les peines morales. Malheur aux puissans qui n'y prennent pas garde ! malheur aux hommes en autorité quand ils prononcent légèrement une condamnation capitale , une condamnation sans recours !

AH ! quand est-ce donc que la politique respectera davantage les lois de la nature , ces lois si saintes et les premières de toutes ? Vous avez beau l'oublier en votre pleine vie : la mort , la mort est une grande chose ; mais c'est dans le mystère de nos sentimens et de nos pensées qu'elle est telle sur-tout. Ce mystère sera connu de chacun de nous à son tour ;

et s'il n'étoit pas individuel, s'il pouvoit être mis en communauté comme tous les autres intérêts dont notre état social se compose, nous serions étonnés peut-être de tous les sacrifices que nous y ferions. Vivez au moins comme devant mourir, et préparez-vous de bonne heure à un événement inévitable. Oui; de bonne heure mettez-vous en force dans votre conscience, afin de pouvoir dire à cette mort redoutable, afin de pouvoir lui dire avec un courage religieux, avec le triomphe du chrétien : *O mort, où est ton aiguillon? ô sépulcre, où est ta victoire?*

RÉUNISSEZ les réflexions que nous venons de vous présenter, aux idées plus douces dont nous vous avons entretenus dans notre discours sur l'immortalité de l'ame, car les deux sujets sont inséparables. Et pourrions-nous trop vous le redire : songez toujours, songez que la mort nous vient sur la terre de la même autorité qui nous a donné la vie, qui nous l'a donnée gratuitement, qui nous l'a donnée dans

sa bienveillance. Nous comprenons celle-ci ; nous entendrons l'autre un jour. Une mère vertueuse qui a marché devant vous ; une épouse que vous pleurez ; des enfans peut-être qui vous ont précédés, se tiennent déjà prêts pour vous expliquer le mystérieux avenir dont vous êtes inquiets. Ils en ont obtenu la permission de l'Être suprême. « Ici, vous crieront-ils ; ici, cher » ami, cher époux , cher et tendre père ; » ici, vers ce beau lieu, vers cette lumière » éclatante , est la première demeure des » justes en quittant la terre : venez, nous » savons que vous êtes appelés , nous » avons vu votre nom sur le livre de vie ; » venez, reconnoissez notre voix, et cé- » lébrez avec nous le Dieu de gloire ; venez » vous unir à nos hymnes sacrés ; venez » vous unir à nos joies célestes et à nos » bénédictions éternelles. . . . »

Oui ; tel est le langage qu'entendront peut-être un jour les élus du Seigneur , et tel est le cortége qui vient au - devant d'eux. Ah ! si votre cœur s'émeut, s'il délaisse un moment les choses visibles pour

les invisibles, et les vanités de la terre pour les trésors du tems et pour nos intérêts à venir, prions notre Dieu, prions l'Auteur de toute espérance d'animer en nous les sentimens religieux qui peuvent seuls nous offrir l'image et la réalité de la félicité parfaite.

---

---

---

SECTION CINQUIÈME.

De la Religion chrétienne, et des  
Systèmes irréligieux.

DISCOURS PREMIER.

*Sur la Religion chrétienne.*

Ils m'ont haï sans cause. *S. Jean, chap. 15,*  
*v. 25.*

*I*LS m'ont haï sans cause. C'étoient-là les douces paroles de Jésus-Christ, au milieu des égaremens du peuple Juif; et il s'adressoit principalement aux chefs de la nation, qui s'étoient montrés ses persécuteurs.

Vous ferez de vous-mêmes une application de ces paroles au tems présent.

*Ils m'ont haï sans cause.* C'est-là, sans doute, ce que diroit encore de nos jours le Législateur des chrétiens, en voyant

son nom dépouillé du saint respect que mille et huit cents ans d'une même croyance y avoient attaché; en voyant sa mémoire abandonnée, et l'ère de ses bienfaits solennellement détruite.

*Ils m'ont haï sans cause.* Voilà ce que diroit le Législateur des chrétiens, s'il venoit nous rappeler les enseignemens de bonté, de charité, d'espérance, qu'il a répandus sur la terre.

Ames pieuses, ames chrétiennes, ames alarmées du spectacle qui vous environne, tout est dans ces paroles: *Ils m'ont haï sans cause.* Oui; cans cause; oui, sans motif, sans raison, sans justice, et avec la plus profonde ingratitude.

Vous voyez le sujet de méditation que nous nous proposons: nous venons réfléchir avec vous sur l'importance de la Religion chrétienne; et en retraçant, comme nous le ferons, les éminens services que cette Religion nous a rendus, les réflexions plus particulières à notre texte se présenteront d'elles-mêmes.

VOUS



Vous le savez , le premier caractère de la Doctrine chrétienne et le plus distinctif, c'est son accord parfait avec toutes les idées que l'homme peut acquérir par l'action de son esprit et par ses lumières naturelles ; et je parle ici de l'homme enrichi de toutes les pensées que la succession des siècles nous laisse en héritage. Un seul Dieu , l'ame du monde ; un seul Dieu , ne tenant sa puissance que de lui et gouvernant l'univers selon des lois qu'il a faites ; un seul Dieu présent à tout , aux actions , aux pensées , et régnant sur l'espace infini et sur les têmes éternels ; un Dieu qui se plaît dans le bonheur des êtres sensibles ; un Dieu bon , un Dieu sage , un Dieu parfait , et dont l'éclatante majesté , la sublime essence , ne peuvent être ni exprimées par nos paroles , ni conçues par notre imagination.

Telle est l'idée que la révélation nous donne de l'Être suprême ; et quand elle fixe nos rapports avec lui , avec le Maître souverain de la terre et des cieux , elle

rejette toutes les cérémonies superstitieuses, tous les sacrifices fastueux ; et c'est à un culte simple , à une adoration *de cœur et d'esprit* qu'elle nous invite.

Enfin , si vous examinez de quelle manière la Religion chrétienne règle notre conduite au milieu de la vie sociale et dans les relations d'homme à homme , vous verrez de même une ressemblance exacte entre l'esprit de ses commandemens et les vues d'une raison supérieure. Il n'existe en effet aucun principe de morale publique , aucun principe de morale privée , qui ne soit consacré dans l'évangile , dans ce précieux dépôt des plus belles et des plus utiles instructions.

Nous excéderions les bornes prescrites à nos discours , si , nous laissant entraîner par un sentiment d'admiration , nous voulions développer tous les traits caractéristiques de la Morale chrétienne. Nous rappellerons seulement quelques préceptes généraux , où l'esprit de notre Religion est fortement empreint , et où , dans le même tems , une parfaite simplicité

est le seul ornement des plus hautes pensées.

NOMMONS au premier rang la charité, *ce commandement nouveau*, dont l'observation nous est imposée avec tant d'énergie par Jésus-Christ et par ses apôtres; la charité, que nous nous sommes habitués à considérer comme une vertu privée, et qui pourtant a des rapports immédiats avec deux grandes vérités politiques.

Nous sommes obligés de rappeler ici quelques idées déjà développées dans nos précédens discours; mais nous nous borrons à les indiquer.

Que deviendrait, sans la charité, le système des propriétés; ce système inséparable de l'ordre social? Il paroîtroit injuste; il le seroit peut-être, et l'on auroit peine à le soutenir: car la charité seule, la charité publique et particulière, vient au secours des hommes dénués de patrimoine, lorsque l'âge ou la maladie détruit

leur unique fortune, le travail, et le travail repris, recommencé chaque jour.

C'est, de plus, la charité, cette vertu chrétienne, qui a préparé l'abolition de l'esclavage. Il falloit, en brisant un joug dur et honteux, assurer la subsistance de cette immense partie de la population entretenue par des maîtres; et l'on auroit couru trop de hasards, si, en jetant tout-à-coup dans la société tous les hommes qui vivent de salaires, on s'étoit remis de leur sort au résultat incertain des échanges libres; mais la difficulté s'est évanouie dès que l'esprit de charité, éveillé par la religion, a secouru les victimes de l'autorité des propriétaires. Qu'on fit disparaître cet esprit du milieu de nous, il faudroit, ou se rendre indifférent au malheur de la classe laborieuse de la société, ou rétablir l'ancien patronage, avec tous les sacrifices de liberté qui en étoient une condition.

Ainsi la charité, que le christianisme a prêchée par-tout avec tant de force, n'étoit pas uniquement l'expression d'une

bonté parfaite ; elle représentoit encore un devoir politique , un devoir qui , dans une vaste réunion de pauvres et de riches , devenoit nécessaire au maintien de l'ordre.

UNE autre remarque fixera votre attention , lorsque vous étudierez le mérite particulier de la doctrine chrétienne.

L'indulgence et la miséricorde sont nécessaires à notre nature individuelle , autant que la bienfaisance et la charité paroissent essentielles à notre nature sociale ; car nous sommes nés foibles , et nous avons besoin tous les instans , besoin entre nous d'un mutuel support : aussi voyez comment l'indulgence et la miséricorde sont le sujet continuel des exhortations évangéliques.

Quelle philosophie ! et quel vaste aperçu dans ces seules paroles : *Que le plus juste de vous lui jette la première pierre.*

Et notre législateur , notre guide , étend plus loin ses regards , lorsque , seul parmi les instituteurs de l'homme et des nations , il attache un mérite particulier à la repen-

tance , à un sentiment nouveau et qui n'a point de rapport avec ces purifications artificieuses , soumises à de honteux mystères , et dont les annales du paganisme nous ont transmis le souvenir.

— La repentance chrétienne est un acte du cœur , un acte simple et pur , auquel tous les hommes peuvent aspirer ; et cependant , combien son effet a d'importance dans notre état social ! Pourrions-nous vivre ensemble , le pourrions-nous sans un joug de fer , si l'homme , dès sa première faute , n'apercevoit aucun moyen de rédemption , aucune espérance de paix avec lui-même ? Il croiroit de bonne heure que tout accès aux récompenses de la vertu lui est fermé , et il ne chercheroit plus que les jouissances du vice. La Religion pouvoit seule le reprendre à elle , le rattacher à la morale et lui inspirer un nouveau courage ; elle a su le faire , et c'est par le système admirable de la repentance qu'elle a rempli ce but.

— Ces préceptes que nous venons de rap-

peler, sont des enseignemens particuliers au christianisme ; et lorsque notre législateur se renferme dans le cercle des opinions connues, il est encore remarquable par l'autorité de son langage.

Est-il rien de comparable à la manière dont il rapproche les sentimens de l'homme envers la divinité, des sentimens de l'homme envers ses semblables : *Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton ame et de toute ta pensée. Voilà le premier et le grand commandement ; et voici le second qui lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Il n'y a point de commandemens plus grands que ceux-là.* Quelle étendue dans cette instruction, et en même tems quelle beauté !

Chrétiens qui nous écoutez, remarquez sans cesse le signe distinctif des leçons de votre excellent Maître. Il nous élève aux vérités sublimes par des paroles douces et pénétrantes ; et c'est par l'émotion de notre cœur qu'il attire l'hommage de notre esprit. *Aimez Dieu, nous dit-il ;*

*c'est le premier commandement ; et voici le second qui lui est semblable : Aimez votre prochain comme vous-mêmes.* Heureux mortels ! c'est en vous aimant et en vous secourant qu'on plaît à l'Être suprême. Heureux bienfaiteurs ! c'est Dieu qui veut vous récompenser ; c'est Dieu qui prend à lui la reconnoissance de l'infortuné dont vous aurez adouci la situation, dont vous aurez calmé les peines.

Réfléchissons, avec admiration , que toutes nos pensées religieuses ont été fixées par les paroles contenues dans le précepte dont nous venons de vous rappeler la mémoire. Les hommes ont été livrés à toutes sortes d'erreurs, et d'erreurs dangereuses, quand ils ont cherché d'eux-mêmes à conoître la nature de leurs relations avec l'Être suprême ; quand ils ont voulu rendre un culte à la Divinité, et manifester avec éclat leurs craintes ou leur reconnoissance. Guidés alors par leur imagination , ils ont eu recours aux actes de superstition les plus extravagans



et quelquefois les plus condamnables. Mais ils sont rentrés dans les voies de la raison, à la lumière d'une Religion qui nous a instruits des vérités primitives, les seules dignes de notre croyance et de notre respect ; à la lumière d'une Religion qui nous a dit : *Aimez Dieu, aimez votre prochain. Il n'est point de plus grand commandement que ceux-là.*

Aimez Dieu, un seul Dieu ; c'est-à-dire, ayez présens à votre esprit ses bienfaits ; élevez votre ame à lui pour le prier dans vos adversités, et pour lui rendre des actions de grâces dans vos momens de bonheur.

*Aimez votre prochain ;* c'est-à-dire, secourez vos compagnons de vie de tous les moyens qui sont en votre pouvoir. Voilà la Religion, la Religion d'*esprit et de vérité* que Jésus-Christ nous a donnée.

CONTINUONS à observer les principaux caractères de cette Religion, sublime également et par sa profonde sagesse et par

son admirable simplicité. L'âme éprouve, dans cette méditation, une jouissance semblable aux douces affections dont elle est pénétrée en étudiant les majestueuses beautés de la nature.

Et d'abord, est-il une seule vertu que la Religion chrétienne n'ait par recommandée? la justice, la candeur, la bonne foi, la compassion, l'indulgence, la générosité, le sacrifice de soi-même, le pardon des injures, et toujours la charité. Connoissez-vous de même un sentiment intérieur, doux et consolant, qu'elle n'ait pas cherché à nous inspirer? la confiance en Dieu, l'espoir en ses promesses, le courage repris par le repentir, le calme à l'aide de la prière, et jusqu'à cet amour pour notre souverain bienfaiteur, dont elle nous compose un mérite.

C'est Jésus-Christ, c'est lui-même, qui a dit, en parlant d'une femme coupable : *Ses péchés lui sont pardonnés, car elle a beaucoup aimé.* Parole sublime, parole remarquable entre les plus

belles de l'évangile ! A quel mortel auroit-il pu venir en pensée que l'amour rendu à la Divinité tenoit un si haut rang parmi les devoirs et les titres de l'homme ? Le législateur d'un peuple ne les voit , ces devoirs et ces titres , que dans les actions : et la créature isolée , si elle eût osé mettre un prix à ses sentimens intimes , un prix devant l'Eternel , n'eût songé qu'au respect et à la crainte dont elle se seroit sentie pénétrée. Il y a donc un caractère supérieur à notre nature dans cette touchante promesse : *Ses péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé.* Et Jésus-Christ , inspiré par l'esprit divin , pouvoit seul nous annoncer , nous aider à sentir que l'amour parfait de l'Etre suprême est un instinct céleste , et le plus bel ornement , le plus noble attribut d'une ame spirituelle.

IL est un autre mystère également nouveau , également admirable , et qui nous a été enseigné dans l'évangile. Les hommes , soumis à des lois diverses , et cher-

chant hors d'eux-mêmes une règle de conduite ; devoient être agités par des incertitudes ; leur crainte ou leur tranquillité dépendoit , en quelque manière , du degré de pénétration des spectateurs et des juges dont ils étoient environnés. Jésus fixe nos opinions , en nous avertissant de l'autorité de la conscience ; en nous apprenant qu'il est au-dedans de nous un tribunal prêt à nous accuser ou à nous absoudre, et seul représentant de la justice divine , de cette justice clair-voyante qui assiste à nos intentions , à nos projets , à nos pensées les plus secrètes.

Et rien n'est plus remarquable dans les enseignemens de notre Religion , que ce règne spirituel dont elle a jeté les fondemens ; et le plan en est d'autant plus digne d'admiration , qu'il a été conçu et suivi dans un tems et au milieu d'un peuple où tout étoit en extérieur et en apparat. Là , s'élève le magnifique temple de Jérusalem , où toutes les richesses du monde sont répandues ; et Jésus-Christ nous invite à servir Dieu *en esprit et en*

*vérité*. Là, c'est avec publicité, c'est avec ostentation, qu'on distribue ses aumônes; et Jésus-Christ commande que l'on fasse le bien en secret, *et que la main gauche ignore ce que donne la droite*. Là, c'est à l'étendue numérique des libéralités qu'on apprécie la charité; *et la pite apportée par la veuve* est l'offrande que Jésus-Christ distingue. Là, c'est par des macérations et des holocaustes que l'on espère obtenir la rémission de ses fautes; et Jésus-Christ fait dépendre cette grâce d'un repentir secret, d'un sentiment de contrition, d'un regret véritable. Là, plusieurs font le recensement des actions éclatantes, ou des sacrifices d'intérêt qui peuvent leur inspirer de la confiance en se présentant aux regards de l'Eternel; et Jésus-Christ accorde le premier rang à la pécheresse, dont les erreurs sont pardonnées, *parce qu'elle a beaucoup aimé*. Enfin, tandis que des nations entières se glorifient d'avoir connu plus particulièrement les préceptes de la morale et les commandemens divins, Jésus-

Christ élève par-dessus toutes les autorités , l'autorité de la conscience ; et il dit ces mémorables paroles : *Que ceux qui n'ont point la loi sont la loi à eux-mêmes.*

C'EST en réunissant les forces de la raison à toute la puissance de la foi , que le christianisme , se répandant sur la terre , a réformé les mœurs des nations barbares , a mis un terme à leurs cruautés dans la guerre , à leurs abominables sacrifices , à leurs supplices féroces : la voix de l'humanité par-tout entendue , les fers des esclaves furent brisés , et l'on vit les différentes autorités domestiques soumises graduellement aux lois et à la surveillance des gouvernemens. Enfin, tandis que les vertus des anciens étoient toutes en dehors , toutes théâtrales et dévouées aux grands intérêts de la communauté , la Religion de Jésus-Christ , seule distinguée par son affection envers les hommes , est venue mettre un prix aux vertus privées , aux qualités individuelles , à nos

rapports les plus secrets avec nos semblables. Quel service elle nous a rendu : O paroles dignes de souvenir, paroles déchirantes : *Ils m'ont haï sans cause!*

Nous allons maintenant considérer notre sujet sous un autre point de vue, et ce sera la seconde partie de notre discours.

*Ils m'ont haï sans cause.* Vous à qui ce reproche s'adresse ; nous lisons dans votre pensée, et nous entendons votre langage. Vous dites aux défenseurs de la Religion chrétienne, et avec un air de dédain, avec un ton de supériorité, vous leur dites : Cette Religion est-elle vraie ? C'est-là toute la question entre vous et nous.

Non, ce n'est pas là toute la question, ce ne l'est pas ; car si dix-huit siècles d'existence avoient consacré dans le monde une Religion, l'appui de la morale et la source de tant d'espérances consolatrices, il faudroit la respecter. Oui, au milieu des doutes auxquels on pour-

roit se livrer , il seroit imprudent sous le rapport de l'ordre social, dur et cruel sous le rapport du bonheur individuel , de discréditer tout-à-coup une telle Religion , et d'employer pour y réussir l'ascendant des philosophes , la subtilité des rhéteurs , les insultes des orateurs satiriques , et , comme un moyen plus efficace , l'autorité puissante du gouvernement. Nous vous fermons donc toute espèce d'issue , puisque le scepticisme , ou le manque de foi , ne suffisent pas à votre justification.

Tout peut se faire et se défaire , excepté l'antiquité. Ainsi , quand une opinion utile au monde est revêtue du sceau du tems , c'est une mauvaise pensée que de vouloir la détruire , et une mauvaise action que d'employer son esprit à une telle entreprise.

Cette réflexion paroitra d'autant plus raisonnable , qu'il est hors de la puissance des hommes de ranimer , après deux mille ans , la force d'aucun témoignage ; et en admettant ( cette expression nous est



est ici nécessaire ), en admettant la réalité des miracles qui ont servi à établir la foi des premiers chrétiens, on emploieroit pour contester ces miracles les mêmes argumens, les mêmes précisément dont on fait usage aujourd'hui.

Mais si les nombreux martyrs, qui ont scellé de leur sang la croyance dont ils faisoient profession, vivoient à une époque peu éloignée de la naissance du christianisme, les hommes des âges suivans ont acquis des motifs de confiance qui appartiennent à la distance où ils étoient, comme nous, des faits historiques contenus dans l'évangile.

Eux seuls, en effet, ont pu être certains du succès général et progressif de la Religion chrétienne ; et eux seuls, comparant un si grand succès aux foibles moyens des premiers apôtres, ont pu le considérer comme un événement surnaturel.

Eux seuls encore ont pu rendre un juste hommage à une Religion dont le système dut offenser long-tems l'esprit su-

perstitieux des peuples où cette Religion fut annoncée.

Et eux seuls aussi, éclairés par le tems et par l'expérience, ont pu découvrir toutes les beautés d'une morale qui, destinée à réprimer les passions, devoit les avoir pour ennemies.

Reprenons ces idées.

Vous le savez ; ce n'est pas un despote ou un conquérant redoutable, puissant par ses armées et par le bruit de ses vengeances, qui a secondé, qui a fait réussir les premières prédications de la Religion chrétienne. Ces prédications furent confiées à des hommes obscurs, sans autorité, sans crédit, et mus uniquement par un sentiment de persuasion. Ils n'avoient rien à donner ; ils ne promettoient rien pour ce monde : et le renoncement à soi-même étoit une vertu qu'ils exigeoient. Voilà les apôtres d'une Religion à laquelle, par degrés, tant de peuples se sont soumis. Quelle disproportion, quelle distance entre l'œuvre et les agens, entre l'effet et la cause ! Un zèle fana-

tique ne servit pas même de secours aux premiers disciples de Christ : ils enseignoient avec douceur une Religion douce ; ils annonçoient avec onction des lois d'amour et de bonté. Une protection céleste a donné de l'accent à leur voix timide , de l'ascendant à leur langage simple : une protection céleste a béni leurs efforts , a préparé leur triomphe. O puissance divine ! c'est vous qui nous l'avez donnée cette Religion dont le succès est un prodige ; c'est vous qui nous l'avez donnée cette Religion dont la beauté nous étonne , dont l'esprit est magnifique , dont chaque parole est parfaite ; cette Religion enfin , dont l'idée n'a pu appartenir à aucun homme.

LA morale évangélique renferme en elle-même des signes éclatans de sa divine essence ; et nous avons dû vous rappeler cette vérité dès la première partie de notre discours.

Ah ! sans doute ; plus vous étudierez les saintes paroles destinées à l'instruc-

tion des fidèles, et plus vous rendrez au législateur des chrétiens un culte d'amour et de reconnoissance : Vos sentimens religieux s'accroîtront , si vous cherchez dans la morale évangélique l'auguste empreinte de son auteur. Alors , après avoir admiré la bonté suprême qui règne dans toutes les leçons de notre Seigneur , vous rendrez encore hommage à l'esprit de modération qui donne à ces mêmes leçons un caractère si particulier. Et remarquons que l'esprit de modération étoit une sorte de phénomène , au milieu d'un peuple où toutes les actions étoient fastueuses , où tous les devoirs étoient exagérés par une habitude de crainte ; et où les idées religieuses elle - mêmes n'avoient point de sens fixe , à cause de leur mélange avec toutes sortes de superstitions.

C'est au milieu d'un tel peuple que Jésus-Christ , s'éloignant de tous les excès , apposoit dans ses enseignemens des limites aux vertus même. Jeûnez , mais priez ; croyez , mais agissez ; craignez , mais espérez ; gémissiez de vos fautes , mais re-

prenez de la confiance avec le repentir ; adorez Dieu , mais aimez vos frères ; remplissez vos devoirs , mais soyez indulgens envers les autres ; observez le jour du repos , mais ce jour là faites encore des actions charitables ; confessez l'Eternel devant les hommes , mais élevez-lui dans votre cœur un autel et un temple. *Rendez à César ce qui est à César , et à Dieu ce qui est à Dieu. . . . Et malheur à vous Phariséens qui payez la dixme de la menthe , de la rhue et de toutes sortes d'herbes , tandis que vous négligez la justice et l'amour de Dieu.* CE SONT-LA LES CHOSES QU'IL FALLOIT FAIRE, SANS NÉANMOINS NÉGLIGER LES AUTRES.

Contemplons encore , sous d'autres rapports , l'esprit de modération répandu par-tout dans les instructions de l'évangile ; et souvenons-nous que cet esprit , dans sa perfection , est un signe caractéristique de force et de sagesse.

Jésus-Christ , rempli de la plus tendre compassion pour les indigens et les opprimés , s'occupe sans cesse de leur sort ; et

cependant il ne cherche point à les élever contre les riches et contre les puissans ; loin de faire servir son ascendant à leur inspirer un sentiment d'irritation , il les adoucit , il les calme , en leur montrant la vanité des choses humaines et en les éclairant sur les illusions de l'envie. Le législateur des chrétiens ne bouleverse pas les rapports établis dans le monde social , en exagérant les droits ou les devoirs d'aucune classe de citoyens ; il ne dit point que les hommes soient égaux ; qu'ils le soient en fortune , en esprit , en moyens de gouverner ou de servir l'Etat ; qu'ils le soient ni qu'ils puissent l'être : mais il leur montre que les sentimens les plus simples sont la véritable route du bonheur , *et que Marthe a choisi la bonne part qui ne lui sera point ôtée.* Il leur montre que la piété , ses douces consolations , ses magnifiques espérances , peuvent rendre imperceptibles les différences d'homme à homme et d'état à état , qui forment nos petites gradations ; il leur montre que la vertu , la sagesse , le repos de la con-

science, sont des biens préférables aux vaines faveurs de l'opinion, aux dons fictifs qui servent de mise dans les futiles jeux de notre ambition.

Voyez de même avec admiration, en continuant de rendre hommage à l'esprit de notre Religion, voyez comment Jésus-Christ, en élevant nos ames aux idées les plus sublimes, et dirigeant sans cesse les regards de l'homme vers la Divinité, ne l'a point affranchi de ses devoirs envers la société : il a relâché nos liens terrestres ; mais il n'a pas voulu les rompre : il n'a pas voulu faire de nous des anachorètes, des êtres uniquement dévoués à une méditation oisive ; mais nous apprenons de lui comment un sentiment religieux, dans sa pureté, dans sa vérité, s'unit aux choses du monde, et nous dispose aux condescendances que l'amour-propre des autres exige de nous.

Ah ! si nous pouvions douter que la modération, dont toutes les paroles et toutes les instructions de Jésus-Christ portent le caractère, ne fût le signe distinctif

d'une supériorité de lumières, jetons alors un regard autour de nous, nous verrons peut-être comment en politique on a tout perdu par un esprit différent. Il n'est aucune maxime qu'on n'ait outrée, qu'on n'ait fait sortir de sa ligne; et souvent l'exagération d'une vérité devient plus funeste qu'une erreur absolue : car on n'en revient qu'avec peine et tardivement, tant la proximité d'une vérité, dont on a toutefois changé l'essence par une extension dangereuse, entretient une longue illusion.

Nous appliquerions aisément cette remarque aux idées qu'on s'est formées de la liberté, de l'égalité, des droits de l'homme, et de plusieurs autres principes politiques, mais nous nous écarterions trop de notre sujet. Nous pouvons néanmoins, en y rentrant, mettre un moment en parallèle les moyens dont nos chefs de secte se sont servis pour subjuguier les esprits, et les moyens adoptés par le législateur des chrétiens pour donner de la confiance à ses enseignemens et leur prêter de l'autorité.



On a voulu de nos jours accréditer les opinions nouvelles , en leur donnant une autorité sans bornes , et en les annonçant comme des vérités d'une application universelle. On a demandé la foi ; non celle de l'évangile , qui n'est rien sans la charité , mais la foi qui s'exprime par des violences fanatiques ; la foi que des lois de sang commandent , et dont le despotisme et ses satellites deviennent le soutien. C'est avec tant d'efforts , c'est avec ces rigueurs qu'on a créé une Religion politique , toute composée de haines et de jalousies , et dont aucun pronostic n'annonce la durée. Et Jésus-Christ , avec un esprit de modération inaltérable , avec la raison la plus douce , avec des paroles toutes d'affection , a posé les premières bases de cette Religion d'amour et de charité que dix-huit siècles avoient respectée. *Eh quoi ! voulez-vous aussi vous en aller ?* Voilà tout ce qu'il dit à ses disciples , dans un moment où leur zèle paroît se ralentir.

Et vous , vous que je signale une der-

nière fois ; toujours armés au milieu de vos sectaires vous parcourez leurs rangs de vos sombres regards , prêts à les traiter en coupables , si , fatigués de leur rôle , ils cessoient de tenir haut l'étendard de leur enthousiasme.

O Jésus ! puissant même par votre seule sagesse ! quel spectacle miraculeux vous présentiez au monde , par cette Religion où le langage de la bonté parfaite , ce langage en apparence sur les limites de la foiblesse , a néanmoins subjugué la terre , résiste encore aujourd'hui aux cris tumultueux de nos hordes féroces , et fera taire ces cris au moment déjà désigné par la sagesse divine : O notre Seigneur ! quel spectacle miraculeux vous avez offert au monde , lorsque vous prépariez la soumission des esprits et la sainte ardeur de la foi , en prêchant une Religion toute de paix et de charité ! Quel spectacle miraculeux vous avez offert au monde , lorsque , sans combat , sans armes , sans pompe et sans char de triomphe , vous avez fait plus que des conquérans ; lorsque des

paroles , à jamais remarquables par leur simplicité , ont suffi pour transmettre votre gloire aux âges les plus reculés ; et lorsque , loin de tracer votre nom en lettres de sang sur un champ de bataille , vous avez vu venir la mort sans faste , sans murmure , sans vouloir associer personne aux douleurs de votre généreux sacrifice. Ah ! sans doute , entre les diverses paroles de Jésus - Christ avançant vers le terme de sa carrière mortelle , celles - ci retentissent encore dans tous les cœurs sensibles : *Maintenant* , disoit-il en élevant ses regards vers le ciel , *maintenant mon ame est troublée. Voilà , mon heure est venue. O mon Père ! éloignez , s'il se peut , cette coupe de moi ; mais que votre volonté soit faite , et non pas la mienne.* O Jésus , votre ame fut troublée ! elle le fut à l'approche d'une fin cruelle , et qui devoit sceller vos touchantes promesses et vos sublimes instructions. Votre ame fut troublée ! elle le fut pour la cause des hommes ; et c'est pour eux , pour nous , que vous avez souffert.

Ah ! pourrions-nous ici rappeler sans émotion les paroles et l'application de notre texte : *Ils m'ont haï sans cause.*

Hélas ! de quel ami l'on veut nous séparer. Qui viendra donc nous donner les consolations dont notre cœur a besoin, et qui pourra le faire avec la même onction et avec la même autorité ? Qui nous montrera mieux que lui, mieux que notre divin guide, les routes du bonheur ? Et qui rendra plus distincts à nos yeux ces signaux d'espérance placés loin de notre vue ? Hélas ! nous sommes foibles, et notre raison, dans ses momens d'assurance, cherche encore un appui : il nous a été donné cet appui par la Religion révélée, dont les lois s'accordent avec notre conscience, les promesses avec notre attente, et les pensées sublimes avec tout ce qu'il y a de plus parfait dans notre nature.

Non, ce n'est pas sans motif que cette Religion nous a été transmise avec respect par nos aïeux, et que nous-mêmes nous l'avons comptée dans notre héritage comme notre bien principal. Ce n'est

pas sans motif que nous rappelions avec solennité les époques célèbres et les événemens miraculeux dont le souvenir consacroit notre reconnoissance ; ce n'est pas sans motif que tant de nations avoient rapporté leurs calculs chronologiques à l'époque où une lumière nouvelle avoit éclairé la terre. Un hommage universel devoit être rendu au Bienfaiteur des hommes , à l'Auteur de la plus parfaite morale, n'eût-il réuni en lui aucun des caractères surnaturels que nous adorons par la foi. Qu'elle étoit belle cette ère des Chrétiens , cette ère , d'une régénération complète ! qu'elle étoit vénérable , et qu'elle l'est encore ! Elle nous rappeloit la connoissance épurée que nous avons acquise de la Divinité ; elle nous rappeloit la haute et sublime idée que nous avons conçue de notre ame et de son essence immortelle ; elle nous rappeloit ces heureuses images d'un magnifique avenir , qui se sont perpétuées dans nos cœurs à la faveur bienfaisante d'une doctrine céleste ; elle nous rappeloit encore le nouveau pacte

fait entre les hommes par la charité et par la communion de leurs sentimens fraternels ; elle nous rappeloit enfin la destruction de tant de principes inhumains , de tant de coutumes barbares qui avoient si long-tems asservi des peuples , renommés aujourd'hui par leur civilisation. Aussi , d'âge en âge et depuis dix-huit siècles , l'ère chérie des Chrétiens avoit été respectée ; et il appartenoit à l'esprit novateur qui s'est signalé parmi nous si diversement , il lui appartenoit d'y substituer l'époque où tant de passions ont régné dans le monde , et y ont produit tant de maux.

O liberté ! qui devez remplacer dans nos fastes le plus précieux de nos souvenirs , pourriez-vous acquitter les engagements qu'on a pris en votre nom ? pourriez-vous soutenir les triomphes qu'on vous a décernés de si bonne heure ? Une si grande tâche seroit au-dessus de vos moyens, fussiez-vous telle qu'on vous a dépeinte à nos yeux. Et auriez-vous même aucune force sans la morale , sans

cette législation incomparable dont l'ère chrétienne nous rappelle le divin auteur ? La morale vient d'en-haut , et cette extraction lui est nécessaire pour nous commander. La liberté , au contraire , celle que nous célébrons , est l'ouvrage de nos mains ; et l'on y reconnoît le caractère de notre génie présomptueux. Aussi , fragile en naissant , elle le fut encore en essayant ses forces , et le sera de même en changeant de forme. Comment donc auroit-elle assez de vigueur pour être et demeurer ce point fixe , immuable , auquel , sous le nom d'ère , le poids des siècles est suspendu ?

O Dieu ! qui nous voyez faire ; ayez pitié de nous , et ne confondez pas ce peuple avec des hommes devenus novateurs par inquiétude et par vanité ; avec des hommes incapables de créer , et dont l'esprit n'est qu'un instrument de destruction : mais daignez entendre ces voix innombrables qui redemandent l'autorité de la Religion. Que veulent-ils donc ceux qui se montrent si contents de

l'avoir ébranlée ? Ils auroient acquis des notions particulières , des notions favorables à leur système , qu'au moins ne devoient-ils pas se présenter à nous comme des messagers de bonnes nouvelles ; qu'au moins ne devoient-ils pas affecter un ton de légèreté , et prendre un air moqueur pour détromper , c'est leur mot , pour détromper des hommes heureux par leur confiance.

Quelle est en effet cette confiance des chrétiens ? Ils croient qu'une révélation , une intervention de la Providence divine a confirmé les conjectures de notre raison , les lois de notre conscience , et les espérances des ames sensibles ; ils croient que la charité est entre les vertus agissantes la plus agréable à l'Être suprême ; ils croient qu'il y a un retour ouvert à la miséricorde divine , un retour assuré par la repentance ; ils croient que le juste est l'être chéri du ciel ; et que sa destinée n'a pas cette vie d'un jour pour limite ; enfin , ils croient qu'ils doivent aimer , aimer sans cesse le Dieu de l'univers ,



l'univers , l'auteur de leur existence , le maître des tems à venir. Ah ! sans doute , une Religion qui vient affermir l'homme dans ces principes est une Religion digne de notre respect , comme aussi une Religion de bonté , une Religion consolatrice ; et l'on juge mal le bonheur en s'efforçant de prouver aux véritables chrétiens que leurs opinions sont vaines et leurs espérances chimériques.

Hommes ambitieux de fixer sur vous les regards de la terre ; hommes inquiets du triomphe de vos systèmes , vos sentimens secrets ne sont que trop connus ; votre amour-propre est irrité des hommages rendus à la plus parfaite des législations morales ; il s'offense encore de l'encens religieux qu'on offre à son auteur. C'est donc vous seuls que vous nous donnez à admirer et à célébrer ? Quelle détresse !

DISCIPLES de la foi chrétienne , vous avez plus que jamais besoin de courage ;

car on vous attaque , on vous fait la guerre aujourd'hui avec des armes invisibles ; et nous qualifions ainsi ces dédains , ces mépris , qui n'ont point de consistance , point de forme précise , et qui échappent à toute espèce de lutte. Ne vous en laissez point imposer par des signes fictifs de supériorité. Ne voyez-vous pas qu'ils sont portés par une foule de sectaires , par une foule d'imitateurs sans aucune idée à eux ? Et dans le nombre de ces imitateurs , plusieurs renonceroient à leurs ornemens philosophiques , à leur tiare empruntée , si l'on vouloit , à quelque autre condition , les tenir pour hommes d'esprit. La vérité est , que les répétiteurs et les maîtres n'ont aucun secret à nous apprendre ; et qu'ils auroient eux - mêmes besoin d'assistance pour se tirer du labyrinthe de leurs doutes

NE concevez donc aucune alarme ; ( nous le disons aux chrétiens rassemblés dans ce temple ) vos opinions chéries , un moment ou un tems délaissées , re-

prendront dans le monde le rang qui leur appartient. Ne laissez point affaiblir votre zèle , et sur-tout ne soyez jamais honteux de votre croyance et de votre piété. Voyez votre Religion dans ses grandes beautés , dans ses beautés simples et majestueuses , afin d'être mieux en état de l'admirer et de la défendre. Elle a préparé vos premiers sentimens ; elle a été votre guide dès vos jeunes années , et vous la retrouverez , dans l'âge avancé , votre meilleure amie et votre plus sûre consolation. Oui , considérez-la cette Religion dans ses rapports continuels avec la destinée de l'homme : elle le prend dans l'enfance , elle le conduit pas à pas à travers les écueils de la vie ; et par de sublimes idées , elle l'attache à l'infini ; et sur cette terre où il passe , elle lui présente déjà le spectacle de l'éternité.

La Religion chrétienne , dans son esprit et dans sa pureté , ne nous donne aucun enseignement qui ne soit en accord parfait avec les aperçus de notre

raison , avec les résultats d'une méditation élevée , avec les pronostics mystérieux de notre sentiment intime. Ne faisons donc qu'un faisceau de la Religion naturelle et de la Religion révélée. Consentons à être embrassés de ce double lien ; consentons à être heureux sous leur autorité mutuelle , et acceptons tant d'espérances qu'elles nous donnent en commun. O Dieu qui voyez nos pensées et qui connoissez notre foiblesse , daignez soutenir la piété de vos serviteurs ! Les voici qui demandent du secours pour aller à vous , et pour être dignes de célébrer vos louanges. Daignez leur inspirer cet esprit religieux qui touche et qui console ; cet esprit qui nous rappellera vos bienfaits , et qui nous pénétrera de reconnoissance. Ah ! puissions-nous dire dès aujourd'hui : *Je sais à qui j'ai cru*. Puissions-nous , à nos derniers momens , répéter les mêmes paroles , et dire avec persuasion , avec calme , avec repos , avec une tendre confiance : *Je sais à qui j'ai cru*. Je le sais : Ô mon Dieu !

---

---

D I S C O U R S I I.

*Des systèmes irrégieux.*

Prends donc garde que la lumière qui est en toi ne soit que ténèbres. *S. Luc , chap. 11 , v. 15.*

Nous avons rassemblé dans nos discours précédens les instructions qui nous ont paru propres à former un cours suivi de morale. Nous avons examiné séparément les principaux devoirs de l'homme , et nous les avons rapportés à son bonheur sur la terre et aux principes sacrés de la Religion. Nous avons mis en faisceau nos certitudes et nos espérances , notre conviction et notre foi ; enfin , les notions qui nous viennent de l'esprit , et les lumières que nous devons à un sentiment intérieur. Souvent néanmoins , à l'aspect de notre foiblesse , nous avons pu dire avec David : *J'ai étendu mes mains en haut , et j'ai reconnu les ignorances*

*de mon ame.* Puisse le zèle qui nous a guidés, nous avoir prêté quelquefois un langage efficace, nous avoir inspiré ce mouvement du cœur qui remplace la force et tient lieu de talent.

Ames douces, ames sensibles, dont nous avons toujours recherché le suffrage, nous serions-nous trompés, lorsque prenant la défense des principes de morale et des vérités religieuses, nous avons espéré obtenir près de vous un accès favorable? Ah! ce sont-là des pensées qui vont toutes à votre bonheur; et, après les avoir recueillies, après les avoir placées sous votre sauve-garde, notre tâche seroit finie si nous ne voulions pas tracer autour de ce dépôt une dernière ligne de défense.

LA Religion à ses ennemis; ses ennemis publics, ses ennemis d'autant plus dangereux, que plusieurs ont pris un beau nom pour signe de ralliement. Ils se sont appelés *Philosophes*, mot qui, venu du grec, signifie *les amis de la*

*sagesse* ; et le vulgaire a consacré cette dénomination , ou pour admirer , ou pour censurer les hommes qui , dans la politique ou la Religion , ont affecté de s'écarter des opinions reçues.

Ne soyons point injustes : les Philosophes , par leurs travaux et leurs méditations , ont rendu de grands services à l'humanité ; mais lorsque , de nos jours , ils ont si souvent attaqué les idées religieuses , nous ne saurions leur décerner le beau nom d'*amis de la sagesse* ; et les paroles de notre texte peuvent alors s'appliquer à l'abus qu'ils ont fait de leur esprit : *Prends garde que la lumière qui est en toi ne soit que ténèbres.*

AH ! vous êtes les véritables amis de la sagesse , vous qui craignez un Dieu , vous qui croyez à son existence et à son règne.

Vous êtes les véritables amis de la sagesse , vous qui réunissez dans votre pensée une cause intelligente à l'ordre admirable dont vos regards sont frappés.

Vous êtes les véritables amis de la sagesse , vous qui considérez la morale comme un reflet de cet ordre ; et qui la jugez aussi nécessaire à l'harmonie sociale , que les grandes forces de la nature à l'harmonie de l'univers.

Vous êtes les amis de la sagesse , vous qui sentez la nécessité de donner aux lois l'appui de la Religion.

Vous êtes les amis de la sagesse , vous qui cherchez à remplir notre cœur d'espérances , pour nous aider à combattre les peines de la vie.

Enfin , vous avez , mieux que d'autres , la connoissance de l'homme , vous qui ne cherchez pas uniquement à nous gagner par des raisonnemens méthodiques , mais qui vous adressez en même tems à notre imagination et à notre sentiment.

A notre imagination et à notre sentiment. Et les métaphysiciens ont toujours mis du soin à discréditer ces deux mobiles qui entrent si intimément dans la composition de notre essence morale. Ils n'ont jamais voulu avoir à faire qu'avec



notre esprit , et pourtant il n'est pas seul maître en nous. Mais en le prenant à part, en le séparant des autres élémens de notre nature , il suffisoit alors, pour l'égarer, de mêler quelques erreurs à cette multitude innombrable d'idées auxquelles il étoit accessible ; et l'on pourroit dire de notre esprit, qu'en l'attaquant sur toute sa ligne , il devient aisé de le faire plier quelque part.

Nos instituteurs modernes vous seront donc suspects , par cela seul qu'ils ne s'adressent pas à nous dans notre entier , à nous tels que nous sommes , et gouvernés intérieurement par différentes autorités ; ils semblent craindre le jugement secret de notre instinct , les élans de notre imagination ; et tandis qu'ils défiient notre raison, tandis qu'ils lui supposent le pouvoir de juger le ciel même , c'est avec des subtilités qu'ils cherchent à l'embarrasser , et qu'ils espèrent y réussir. Quel étrange contraste !

Ah ! venez nous instruire , vous qui pouvez , vous qui voulez le faire au nom,

de la Religion : vous montrerez à notre esprit tout ce que la philosophie sait de mieux sur la morale; et en même tems vous toucherez notre cœur, et nous attirerez à l'espérance par vos magnifiques tableaux.

Eh quoi! seroit-ce avec d'arides abstractions ; avec des catéchismes dépourvus de toute espèce d'onction , de toute couleur , de toute sensibilité ; seroit-ce avec de telles leçons que l'on remplaceroit le langage animé, pénétrant , de la morale religieuse ; ce langage empreint de la grandeur divine, et qui, par un ascendant céleste, nous rend heureux de notre respect et de notre obéissance ?

Vous prouvez, dites - vous , l'étroite union de l'intérêt personnel à l'intérêt public ; et c'est tout ce qu'il faut , selon vos opinions , pour la garantie de l'ordre et pour la sûreté sociale.

Nous ne contesterons point cette union ; et nous avons fait plus , lorsque , dans nos discours précédens , nous nous sommes efforcés de montrer le rapport de

chacun des devoirs de la morale avec le bonheur de l'homme.

Nous n'aurions garde de rejeter aucun des moyens propres à soutenir , à encourager les hommes dans la route de la vertu ; mais combien la Religion laisse loin derrière elle les enseignemens où l'on se borne à faire dériver la morale d'un intérêt mondain bien entendu !

La Religion , qui s'explique avec autorité , ne conserve pas à l'homme la liberté de se soustraire au joug du devoir par un raisonnement captieux ; elle ne lui permet pas de dire : Me voici dans l'obscurité, profitons-en pour être injustes impunément , ou pour obtenir sans honte un bénéfice illicite. Elle ne lui permet pas non plus de dire : Qu'est-ce qu'une seule atteinte aux lois d'ordre , une seule exception en ma faveur , au milieu de l'immensité des relations sociales ? Qui s'en ressentira ? qui s'en apercevra ? La Religion s'adresse à l'homme isolé , à l'homme seul avec sa conscience ; elle le met en présence d'un juge clair-voyant,

et qu'aucune habileté de l'esprit , aucun discours astucieux ne peuvent tromper. Il faut pour la Religion que la morale soit au fond du cœur ; et là tout est simple , tout est lumineux ; car la confusion ne commence , même pour nous , que dans la transition , dans le passage des sentimens à la conduite , et des principes à l'application.

L'union de l'intérêt particulier à l'intérêt public est une vérité certaine ; mais cette vérité ne peut être démontrée que par une suite de raisonnemens abstraits , et après avoir résolu différentes objections. Or , bien avant l'âge où l'homme est en état de saisir , de s'approprier , des résultats composés d'un grand nombre de rapports , il est dans la nécessité d'agir , dans la nécessité de se mêler aux intérêts communs ; et dès long-tems il a dû choisir entre la vérité et le mensonge , entre la justice et la fraude , entre le bien et le mal. Oui , dès long-tems , peut-être , l'habitude a fixé ses dispositions ; et il est tard pour les changer.

Reconnoissons donc le prix , le haut prix de ces idées sensibles que nous devons à la Religion ; de ces idées qui devancent l'autorité du raisonnement , et qui préparent à la morale l'enfance et la première jeunesse.

Et ne verrions-nous pas encore que les instructions religieuses peuvent seules atteindre à la plus nombreuse classe de la société , à cette classe de citoyens dévoués au travail dès l'instant où leur force physique se développe , et qui ne peuvent jamais aspirer à une longue éducation , qui ne peuvent jamais en jouir.

*L'entrée de tes paroles illumine , et rend les simples entendus ;* paroles du roi prophète , et qui renferment une grande instruction. Oui , la Religion *rend les simples entendus* , et nous n'avons fait que développer cette vérité , en expliquant si souvent les conséquences inévitables de la situation du plus grand nombre des hommes dans l'état social.

Ne vous croyez donc pas délaissés par la providence , vous qui , soumis à des

occupations forcées , semblez exclus de l'héritage de la science ; vous qui êtes appelés de bonne heure à suivre dans nos champs les pas de vos pères et à leur offrir, dès votre bas âge , le secours de vos foibles mains. Non , ne vous croyez pas délaissés par la providence ; car si la Religion a eu le tems de jeter dans votre cœur des principes de morale et des semences de piété , vous tiendrez plus d'elle que les disciples oisifs d'une philosophie spéculative ne pourront obtenir de leurs maîtres.

*Ce commandement que je te prescris aujourd'hui n'est pas éloigné de toi.* Non , il n'est pas éloigné de toi ; car en examinant ce qui te convient , tu sauras ce que tu dois aux autres ; et en rentrant au fond de ton cœur , tu verras dans l'instant ce qui est juste ou ce qui ne l'est pas. Marchez donc hardiment dans la route de la vie , hommes simples , hommes sans étude ; et si la Religion *sert de lampe à vos pieds* , vous ne vous tromperez jamais , vous ne vous égarerez point.

Les préceptes de cette Religion, dans leur pureté, dans leur simplicité, sont le résultat de la plus parfaite sagesse ; et ces préceptes ont pour autorité le plus magnifique des témoignages, et le plus continuel. Oui, la terre en sa beauté, les cieux dans leur splendeur, et tous les phénomènes de la nature aussi nombreux qu'admirables, servent à graver dans le cœur de l'homme l'idée d'un Etre suprême ; idée unique et sans ressemblance avec aucune autre ; idée majestueuse, et à laquelle il est aisé de rapporter les principes d'ordre et les devoirs de la morale. Aussi voyons-nous l'enfance aller au-devant, par son instinct, des instructions que lui donne un instituteur religieux ; et le jeune homme, par une autre impulsion, ne s'occupe de la Divinité, ne se complait dans les méditations de la piété, qu'aux momens où il est en paix avec lui-même, où il jouit du repos de la conscience. Il croit que, pour recevoir une pensée religieuse, il a besoin des ornemens de la vertu, des parures de l'innocence.

Nous adressons un autre reproche aux hommes dont nous combattons les opinions ; et au milieu des triomphes dont ils se glorifient , nous demandons ce qu'ils entendent nous donner en place des espérances dont la Religion est la source féconde ; en place des espérances qui font le premier bonheur des ames sensibles. Hélas ! ils n'ont rien à nous offrir en échange ; ils le confessent eux-mêmes : leurs raisonnemens destructifs sont toute leur puissance , et ils nous laissent sans pitié au milieu des débris qui signalent leur marche. Ils font plus encore , ils s'efforcent d'enlever à notre ame sa dignité , à notre esprit sa gloire , à notre conscience son autorité mystérieuse , à notre sentiment intérieur sa réalité , au miracle entier de notre existence sa divine origine , et à notre foi , à notre heureuse foi , ses plus précieux témoignages.

O Religion , notre généreuse amie , ce n'est pas ainsi que vous nous traitez ; et , protectrice fidèle de la destinée de l'homme , vous joignez à votre législation morale



morale tous les enseignemens et toutes les assurances qui peuvent ennoblir notre être et relever notre nature à nos propres yeux.

O Religion , notre généreuse amie ! il n'est aucun des besoins de notre foiblesse , aucun des vœux de notre cœur qui ne vous soient connus : vous nous inspirez du courage dans l'adversité , de la résignation dans le malheur ; vous nous appelez vers d'autres tems lorsque l'affliction nous consume ; et sachant que la vie de l'être intelligent est toute entière dans sa prévoyance , vous embellissez pour lui l'avenir , et vous nous donnez , par l'espérance , le premier gage de vos magnifiques promesses.

O Religion ! que les hommes vous soient encore redevables d'un nouveau bienfait. Sauvez-les de l'esprit d'imitation qui donne tant de partisans , tant de disciples à d'imprudens novateurs. Hélas ! sans vous ils suivroient peut-être en foule ces maîtres dont la hardiesse nous épouvante ; ces maîtres , indifférens à notre

bonheur, et jaloux uniquement de gouverner nos opinions. Vous êtes le guide que le ciel nous a donné, pourrions-nous vous quitter ?

ET, le croiroit-on ? ce sont les jeunes gens qu'on entraîne vers une doctrine où il n'y a rien pour le cœur ; et c'est à l'âge des inspirations sensibles, à l'âge des affections, qu'on rend les armes à des systèmes hérissés d'abstractions, et après par nécessité. Mais les jeunes gens accueillent les raisonnemens métaphysiques comme des nouveaux venus, comme des étrangers auxquels ils se croient obligés de faire fête. Ah ! qu'ils restent fidèles aux principes que la piété de leurs parens a gravés dans leur ame ; c'est à eux, et nous leur avons déjà tenu ce langage ; c'est à eux de venir des premiers adorer l'Eternel, de venir des premiers célébrer ses louanges. Ils se trouvent à l'époque de la vie où l'on est averti par le bonheur, de l'existence d'un Dieu de bonté ; et pénétrés des faveurs célestes, ornés des plus riches dons

de la nature, ils sont presque à eux seuls une Religion. Oui, l'espoir, la reconnoissance, les sentimens nobles et généreux ; le besoin d'aimer, le besoin d'être aimé ; l'instinct de la bienveillance, de la justice et de la charité ; l'admiration, le goût des beaux sacrifices ; toutes les impulsions, tous les transports d'une imagination prête à parcourir les tems qui ne sont point encore et l'espace infini : voilà les qualités du jeune homme ; et si elle nous apparoissoient pour la première fois, si elles étoient relevées par le charme de l'innocence et par les attraits de la vertu, ces qualités formeroient un spectacle enchanteur, un spectacle du plus grand exemple, et qui deviendroit la source des plus touchantes émotions ; voilà pourquoi nous avons osé dire que la jeunesse, dans la perfection de ses attributs, étoit presque une Religion à elle seule ; c'est-à-dire un type de gratitude, une consécration de la bonté, de la grandeur divine.

Vous qui parcourez cet âge ; vous qui

êtes dans toute la gloire de la vie , voyez si vous voulez changer votre destinée contre le lot qui vous est assigné par les apôtres du matérialisme. Ils font des hommes un simple jet du hasard , une machine organique obéissant aux lois de la nécessité. Voyez si cette dégradation vous convient , et si vous devez y croire sur la foi d'une autorité sans cesse en contradiction avec elle - même ; et qui , dans le même tems où elle vous refuse la liberté , fait des efforts continuels pour vous amener à ses opinions : *Prends donc garde que la lumière qui est en eux ne soit que ténèbres.*

LORSQUE nous avons fixé votre attention sur l'existence d'un Dieu , sur les rapports de la morale avec les perfections de cet Etre suprême , sur les voies de sa providence , sur l'immortalité de l'ame et sur les enseignemens particuliers du christianisme , nous ne nous sommes pas bornés à l'exposition et au développement de nos sentimens ; nous avons aussi

repoussé différentes attaques dirigées contre les premiers fondemens de la Religion. Il est d'autres objections plus générales, et dont l'examen devient nécessaire en ce moment pour remplir le but de notre dernière méditation.

Voici le langage que nous entendons, et qu'on a su rendre vulgaire en l'employant sans ménagement.

De deux choses l'une, dit-on : ou la morale est un moyen de bonheur, et alors il suffit de l'enseigner aux hommes ; ou elle n'a pas cette efficacité, et alors nous ne pouvons être soumis à des gênes, à des sacrifices, par une autorité religieuse dont l'authenticité n'est pas d'une évidence complète.

La réponse à ce raisonnement n'est pas difficile.

La morale concourt essentiellement à notre bonheur, mais ce principe n'est constamment vrai que dans son application à la masse générale des hommes, et des hommes réunis en société. Il faut

donc , pour juger par soi-même de l'importance des lois d'ordre , s'appliquer à connoître les relations des hommes entre eux ; et cette recherche est trop compliquée pour le grand nombre des esprits ; elle l'est sur-tout pour les gens du peuple , réduits par leur condition , par leur inodique fortune , à une éducation superficielle. Enfin , les hommes violens ou fortement personnels ne tirent qu'un foible secours du raisonnement , tant leur caractère les attache au moment le plus près d'eux.

La morale donc , le meilleur guide des hommes dans la carrière de la vie , avoit besoin de l'assistance de la Religion ; et en même tems la Religion n'auroit pas conservé une autorité suffisante sur notre esprit , si elle nous avoit imposé un système de conduite évidemment incompatible avec notre bonheur sur la terre.

Loin donc qu'on puisse altérer notre respect pour la morale ou pour la Religion , en opposant ces deux législations

l'une à l'autre ; en reprochant à la morale d'assujettir les hommes à de rigoureux sacrifices , et en accusant la Religion de manquer du degré d'autorité nécessaire pour exiger ces sacrifices , nous admirerons au contraire les sages rapports établis entre la morale et la Religion , et leur mutuelle concordance avec notre nature.

Il nous falloit des règles de conduite, et les préceptes de morale nous les ont présentés.

Notre félicité devoit être le but de ces préceptes ; et jamais condition ne fut mieux remplie : mais le bonheur des hommes réunis en société, et se mêlant, se communiquant sans cesse, dépendoit de rapports nécessairement compliqués ; et l'individu , pour se soumettre à des lois dont l'union avec son intérêt n'étoit pas manifeste , avoit besoin d'un encouragement : la Religion est venue le lui donner, et cette Religion a été revêtue d'une autorité suffisante pour un pareil but.

C'est donc sur une double erreur qu'est fondée l'objection que nous combattons.

Les uns ont considéré les devoirs de l'homme comme autant de sacrifices imposés à son bonheur ; et alors on a trouvé que la Religion n'étoit pas revêtue d'une autorité proportionnée à une si rigoureuse exigence.

Les autres , au contraire , ont annoncé que les rapports de la morale avec le bonheur étoient d'une compréhension facile , d'une évidence parfaite ; et alors ils ont dit , que l'encouragement de la Religion étoit inutile.

Voilà le triste résultat des idées exagérées ; et ce n'est pas avec elles que l'on deviendra capable de saisir et d'admirer les sublimes conceptions de la Sagesse divine : c'est là une grande vérité , et qui met en défaut la dialectique des plus habiles. Le Dieu tout-puissant a su où il falloit s'arrêter , et il en a eu la force. Et l'homme , plus il a de confiance en ses lumières , plus il a d'audace dans le raisonnement , et moins il aperçoit ces lois



de balance et de proportion qui sont le caractère de la toute-science, et le secret de la suprême Sagesse.

Ne cherchons l'absolu que dans la volonté du Créateur ; l'unité que dans son plan général ; et ne nous refusons pas à reconnoître que des moyens sans nombre concourent à son but : ne nous refusons pas à reconnoître que tout est nuance et modification dans le magnifique développement de ses œuvres. Et pourquoi demanderions-nous une seule force régulatrice pour le monde moral, tandis que nous admirons nous-mêmes le système du monde physique, ce système où nous voyons la formation, la croissance et la vie d'une simple feuille dépendre d'une multitude d'influences qui toutes ont leur action, leur mesure et leurs lois de succession.

DEVANCÉS par ces réflexions, nous pourrons répondre en peu de mots à un autre raisonnement.

*L'entrée de tes paroles illumine ;*

*elle rend les simples entendus.* Et vous dites : Pourquoi la morale , si elle est pour nous d'un si grand service , n'a-t-elle pas sur nos déterminations un empire absolu ? N'étoit-ce pas là le bienfait que l'homme devoit attendre d'une puissance infinie , de la bonté d'un divin protecteur ?

Nous répondrons , comme nous l'avons déjà fait dans un discours précédent ; nous répondrons , en demandant comment cet empire absolu , que vous semblez regretter , auroit pu se concilier avec la liberté ? Nous persuaderez-vous facilement que cette liberté , la plus belle qualité de l'homme , soit un signe de sa disgrâce ? Voyez tant d'êtres divers , soumis par leur instinct à la domination irrésistible que vous paraissez regretter : enviezz-vous leur destinée , et nous croyez-vous au-dessous d'eux pour avoir été doués de la faculté de comparer et de choisir ; pour avoir été glorieusement investis d'une ame intelligente et des merveilleux attributs qui forment son essence ?

Le Dieu du monde a guidé nos pas ,

éclairé notre route, et il a fait briller une plus vive lumière aux regards de ceux qui le cherchent ; mais le système de notre nature ne permettoit pas qu'il nous rendit esclaves, même du bien.

Attaquons-nous ce système ? Il tient peut-être à l'univers entier, à l'univers sensible ; il est une dépendance des idées suprêmes du sage ordonnateur de tout ce qui existe.

Descendons de ces hauteurs où notre attention ne peut se porter, où notre esprit ne peut se fixer sans trouble ; et, pleins de confiance dans la morale et la Religion, laissons-nous instruire, encourager par elles. Que l'une serve de guide à notre conduite, l'autre de gage à nos espérances. Ah ! qu'elles sont imposantes, considérées séparément, ces deux grandes pensées, ces deux grandes lumières, la Morale et la Religion ! Mais dans leur union, sur-tout, elles paroissent majestueuses. L'être qu'elles éclairent, et sur la terre il n'en est qu'un, c'est l'homme ; cet être peut se croire quelque chose,

et il lui est permis d'éprouver un sentiment d'orgueil.

Nous avons encore quelques objections à parcourir.

C'est mal fait, dit-on, de fonder la morale sur les opinions religieuses; car on soumet ainsi une législation réelle aux vacillations inséparables des aperçus métaphysiques.

Ce raisonnement auroit une valeur, si, en donnant à la morale l'appui des opinions religieuses, on se refusoit à montrer l'utilité des lois d'ordre, et pour le bonheur individuel et pour le bonheur social.

Ce n'est point là le système adopté par les instituteurs de la morale religieuse; et, de plus, nous avons prouvé que la morale, protégée uniquement par l'intérêt personnel, le seroit d'une manière fort incertaine, tant l'union de cet intérêt à l'intérêt public est une question abstraite par sa nature.

Et que deviendrait encore le bonheur

général, ce bonheur sur lequel la philosophie assigne tant de parts à l'intérêt personnel ; que deviendrait-il , si la Religion, bannie du milieu de nous, n'adoucissoit plus nos maux , n'invitoit plus les hommes à s'aimer, et ne prévenoit pas la nécessité d'un joug de fer pour soumettre à l'ordre social le libertinage des opinions, et la dangereuse indépendance des principes et des caractères ? Ah ! tout seroit en confusion , tout seroit mis au hasard, si l'on parvenoit à éteindre absolument ce foyer de lumières, qui, sous le nom de *morale religieuse*, est devenu le centre de nos sentimens intimes et de nos jugemens secrets.

L'estime elle-même, la plus précieuse des récompenses que les instituteurs modernes promettent aux bonnes actions ; l'estime a besoin d'un régulateur : il faut que le vrai beau soit consacré d'une manière universelle, et que son interprétation ne soit pas soumise aux vicissitudes de l'opinion.

Les principes immuables de la morale

religieuse sont donc nécessaires à la fixité de l'estime , et presque à la définition de son essence.

SOYEZ donc obligés de le reconnoître , vous qui refuseriez de joindre à vos enseignemens l'autorité de la Religion. Soyez obligés de le reconnoître ; c'est la vengeance active des lois que vous exciteriez , que vous appelleriez à votre aide ; c'est la fréquence et la rigueur des punitions qui devroient suppléer à la foiblesse de votre système , qui devroient en dissimuler les imperfections. Et vous , placés derrière le glaive de la justice , derrière ce glaive que vous feriez mouvoir sans cesse , vous vous applaudiriez de l'admirable empire de vos raisonnemens et de leur toute puissance.

O Religion, Religion ! restez avec nous ; restez-y pour l'amour des fidèles qui vous rendent un culte assidu ; continuez à leur donner vos douces et pénétrantes leçons , ils n'en veulent point d'autres. C'est vous qui leur direz , qui leur répéterez :

*Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur ; de toute ton ame et de toute ta pensée ; et voici le second commandement qui lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* Et ils entendront mieux ce beau précepte que les enseignemens par lesquels aujourd'hui, et de détours en détours, on unit enfin péniblement l'intérêt personnel à l'intérêt public.

Dieu, et l'amour du prochain ; Dieu, et la charité ; Dieu, et la commisération ; Dieu, et la morale ; Dieu, et tous les devoirs de l'homme : voilà l'alliance, la sublime alliance que la Religion nous présente ; et l'on nous offriroit encore une image imparfaite de ses bienfaits, si l'on se bornoit à montrer son influence sur la morale : car elle sert au bonheur d'une manière directe, en nous inspirant du courage dans les afflictions, et en pénétrant nos cœurs d'espérances.

IL est un discours tenu quelquefois, et avec une sorte de contentement glorieux,

par les ennemis de la Religion. Nous aimons, disent-ils, la morale pour elle-même ; et c'est ainsi qu'on doit l'aimer. Cependant on dégrade un tel sentiment, le seul beau, le seul noble ; on le dégrade en cherchant à mouvoir les hommes par la crainte ou par l'espérance ; et tel est l'esprit général des systèmes religieux.

On oublie, en parlant ainsi, que les instructions, les catéchismes de morale philosophique s'adressent continuellement à l'intérêt de l'homme ; intérêt composé de craintes et d'espérances, comme il doit l'être par essence ; car le mot d'*intérêt* ne signifie rien autre. Or la Religion, qui agrandit cet intérêt en le rapportant au désir de plaire à un Etre suprême ; la Religion le rend en même tems et plus noble et plus beau. Et c'est ainsi que s'évanouit un raisonnement sans consistance ; un raisonnement de parade, et dont la discussion ne mérite pas d'être prolongée.

Nous considérerons plus sérieusement  
la



la grande objection dont on fait usage contre l'établissement et l'autorité de toute espèce de Religion ; objection renouvelée sans cesse, et que nous avons cru devoir traiter la dernière.

Nous ne l'affoiblirons point. Et voici le langage que nous avons à combattre.

Toute Religion, par sa nature, transporte nécessairement les hommes dans un espace inconnu : elle exalte leurs pensées ; et dominés alors par l'imagination, on voudroit en vain les gouverner au nom de la raison ; on voudroit en vain les soumettre à des lois uniformes ou entendues par tous de la même manière. De-là tant d'écarts dangereux ; de-là tant de superstitions, tant d'observances minutieuses, et souvent une intolérance, un fanatisme, dont les effets ont été si terribles.

Sans doute il est des intérêts plus à la portée de tous les esprits, que les intérêts dont la Religion nous entretient ; mais le nombre en est petit ; car dès que les hommes se livrent à divers projets, dès qu'ils multiplient leurs vœux sur la terre, ils se

transportent aussi par la pensée dans un état de bonheur dont ils ne reçoivent la description que de leur imagination. Telle est la condition imposée à nos lentes connoissances , et à notre essence morale toute composée pour l'avenir.

La Religion ne nous présente aucune perspective qui ne soit d'une conception facile. Un seul Dieu , le maître du monde , et des récompenses après cette vie offertes à la vertu ; voilà tout l'esprit de la Religion. Et il n'importe ni à nos vœux , ni à notre conduite que nous ayons une notion précise de l'essence divine , ou une information exacte de la nature des récompenses célestes auxquelles l'homme de bien peut aspirer. Le vague de ces idées n'altère point leur grandeur , ne diminue point leur impression ; il suffit qu'elles touchent à nos sentimens les plus simples : la crainte , l'espérance , et le désir du bonheur.

Nous reconnoissons néanmoins que les hommes ont abusé de la Religion comme ils ont abusé de tout : leurs erreurs ont

fait naître l'intolérance et le fanatisme ; mais dans le même tems la Religion a consolé la terre en ses jours nombreux d'affliction ; et souvent elle a seule adouci les maux dont la puissance humaine auroit en vain essayé de déranger le cours. La Religion a placé l'espérance au-delà d'une vie où nous avons besoin de courage ; et nous avons affronté le présent en regardant l'avenir. La Religion est entrée comme une lumière bienfaisante et consolatrice dans la maison du pauvre, dans ces chaumières innombrables dont les habitans ne fournissent aucun événement à l'histoire , et dont le bonheur et le malheur ne sont inscrits sur aucun registre. La Religion, enfin, est devenue le soutien de la morale , de cette législation essentiellement nécessaire à l'établissement et au maintien de l'ordre social. Que de biens elle a fait au monde ! mais ces biens, par leur universalité, par leur constante durée , sont devenus moins frappans ; tandis que les exceptions , mêlées à des

passions politiques , ont fait trace dans l'histoire et sont restées présentes à notre souvenir.

Enfin , ce n'est point à la Religion , considérée dans son essence et dans sa pureté , que des reproches s'adressent ; c'est à l'abus qu'on a fait de son esprit et de ses lois : mais , avec cette confusion d'idées , est-il un seul de nos biens que nous dussions estimer ? est-il un seul des objets offerts à notre ambition qui méritât notre recherche ? On pourroit de même , en rappelant nos erreurs , en raisonnant sur notre science imparfaite , condamner indistinctement tous nos vœux. Le commerce entre les nations , sujet de tant de guerres ; le simple désir des richesses , origine de tant de rivalités et l'occasion de tant de crimes ; la liberté qui a souvent excité des convulsions politiques ; le progrès des lumières , auquel on doit des inventions funestes ; voilà les choses de prix dont nous aurions à faire le sacrifice , si la possibilité d'un abus devenoit un motif de proscription ; et la liste des biens

physiques à ranger dans la même classe seroit encore plus nombreuse.

Nous nous trouverions comme isolés sur la terre avec un pareil système ; nous serions comme hors de tout au milieu de notre monde , et bientôt on nous entraîneroit à considérer nos sens et nos pensées comme des attributs dont il faut s'abstenir de faire usage.

Tous les biens dont nous avons connoissance touchent à quelque'inconvénient ; tel est le système de la nature : et c'est à notre sagesse , à notre expérience , à nos vertus à nous servir de guides au milieu de tant de choix que nous avons à faire. L'auteur de tout l'a voulu ainsi ; et nous ne sommes pas sous le joug des préjugés , mais à l'origine des choses , en demandant aux philosophes de respecter les idées religieuses , quoique ces idées aient donné naissance à des erreurs malheureuses.

Nous emploierions l'autorité même de la Religion ; nous citerions ses préceptes , si nous voulions combattre avec toutes nos

armés les objections que nous venons de rappeler ; c'est de la Religion dans sa simplicité ; dans sa beauté ; que nous prenons la défense ; et nous savons tous que l'intolérance la calomnie ; que les superstitions la dégradent ; que le fanatisme la déshonore.

C'est-là des vérités que les judicieux interprètes du christianisme ont toujours annoncées ; et nous louons les écrivains philosophes d'avoir employé leur puissance à l'affermissement des mêmes principes : mais vouloir détruire la Religion pour nous affranchir de ses abus, étoit une entreprise indigne de gens à grands talens ; indigne d'eux ; et à cause de la violence du moyen, et à cause du but et de ses dangers.

L'exagération et l'abus des vérités utiles n'existent plus sans doute , du moment que ces vérités sont prosrites ou discréditées ; mais lorsqu'une plante venimeuse s'attache à un arbre dont les riches dons se renouvellent avec abondance , est-ce l'arbre qu'on coupe ?

LES philosophes de notre tems étoient doués de la supériorité d'esprit nécessaire pour apercevoir également et les traits distinctifs et les nuances qui séparent toutes les vérités ; mais ils ont voulu faire une grande sensation : et comme il y avoit foule dans les routes qui aboutissoient aux vieilles opinions, ils s'en sont écartés pour se mettre hors de ligne.

Quels services ils auroient pu rendre à l'humanité, avec une autre ambition ! et quel seroit encore aujourd'hui le plus utile emploi du génie, et aussi le terme le plus magnifique offert à ses travaux ? Ce seroit de chercher, de trouver un degré d'autorité, un degré de vraisemblance de plus aux idées religieuses ; à ces idées, l'appui de la morale et la consolation du malheur.

Heureux les hommes qui, se laissant flatter par une telle pensée, auroient le plus léger succès pour récompense. Ils pourroient alors considérer sans jalousie tous les travaux qu'on renomme ; ils pourroient considérer sans jalousie, et la

vaillance du capitaine, et l'esprit délié du négociateur. Ces qualités sont un moyen d'agression ou de défense dans les disputes qui s'élèvent entre les divers gouvernements ; elles servent , elles favorisent une de nos cases politiques au moment de sa querelle avec une autre case ; mais l'influence bienfaisante des idées religieuses se répand sur la terre entière : elle est utile à la race humaine , elle l'est aux générations éternelles.

Nous n'imiterons pas les torts que nous reprochons aux instituteurs de nos jours , en calomniant les lumières d'une manière générale , à cause de l'abus qu'on en a fait ; mais qu'une fatale expérience nous apprenne à connoître le prix de la sagesse. C'est à des hommes que toutes les leçons s'adressent ; et telle est leur nature , que pour éviter de les livrer ou à la confusion de leurs passions , ou aux rigueurs d'une surveillance despotique , il faut environner de barrières l'enceinte où ils s'agitent , et les plus con-



venables sont les lois de la morale religieuse.

Ah ! qu'elles paroîtroient belles ces lois, si les hommes d'esprit et de talent s'en déclaroient les soutiens, et ne faisoient pas tourner contre elles les torts de quelques fanatiques et l'insuffisance de nos moyens pour convertir en démonstrations la confiance des ames sensibles. Voyez avec effroi ce que les hommes cherchent, quand l'idée d'un Etre suprême cesse d'être éclatante au milieu d'eux ; ils vont de route en route y faire l'essai de toutes les ambitions , de toutes les convoitises ; et leur imagination ne peut suffire à leurs mobiles vœux. Ils se font encore des dieux factices , des idoles de leurs mains ; et les uns ne prisent que la fortune , les autres que la louange, les autres que le pouvoir : et n'étant élevés par aucun sentiment religieux , rien ne les dégage des liens de la terre ; et ils s'entremêlent par leurs vices d'une manière inextricable. Ils ne savent plus même ce qui est beau ; ce qui est beau

par sa nature, ce qui l'est par des rapports avec un éternel modèle ; et ils se prosternent , comme des sauvages , devant les choses extraordinaires.

O vous qu'on appelle *philosophes* ! vous avez dû beaucoup apprendre en suivant le cours de nos convulsions sociales ; mais aviez-vous prévu , et c'est notre dernière réflexion ; aviez-vous prévu , qu'en renversant nos vieilles opinions, vous nuiriez à vos propres intérêts ? C'est l'esprit que vous vouliez élever par-dessus toutes les puissances établies ; c'est à lui que vous vouliez réserver tous les triomphes : mais à mesure que les hommes , excités par vos leçons , se sont soustraits à l'empire des idées religieuses , ils ont cédé , sans combat , les uns à leurs passions , les autres à la violence de leur caractère ; et , au milieu de cet emportement général , les subtilités de l'esprit ont été mises à l'écart , ont été dédaignées ; et les finesses de la métaphysique sont devenues imperceptibles. Nouvel exemple des périls attachés à l'abus de

nos moyens et aux calculs de la vaine gloire. On songe à vous en lisant ce passage de la vision d'Esdras : *Et voici , l'ange me répondit ; je vins vers une forêt où les arbres tenoient conseil , et disoient : Venez , et nous irons faire la guerre contre la mer , afin qu'elle nous fasse place , et que nous fassions des autres forêts pour nous ; mais la pensée de la forêt fut vaine , car le feu en vint qui la consuma.*

Présomptueux de tous les pays et de tous les âges ; et vous , sur-tout , hardis destructeurs des choses anciennes , prenez garde *que le feu ne vienne de vous , et ne vous consume.* Songez qu'il est des opinions dont la force des plus forts est composée ; des opinions qui font barrière entre le vice et la vertu , entre la sagesse et la folie ; enfin des opinions d'un ordre surnaturel , et devant lesquelles l'esprit humain doit rester en respect. Oui , il le doit : à telle hauteur qu'il s'élève , il le doit , sous peine d'être inutile au monde ; sous peine de s'égarer

lui-même au milieu d'un espace où la grande route est effacée, où tous les fanaux sont éteints.

O DIEU ! cette Religion qui nous est si nécessaire, cette Religion qui fut long-tems le premier de nos biens, ne sera pas détruite ; nos malheurs la réclameront, et vous ordonnerez que son autorité reparoisse. Elle est inscrite dans les cieux, cette Religion sainte ; et les cieux ne passeront point ; elle est le signe de l'union entre les hommes mortels et le Maître éternel de l'éternité ; et si, pour quelques-uns, ce signe est obscurci, il reste encore resplendissant sur la terre ; et les feux du ciel s'éteindront avant que l'être intelligent et sensible efface entièrement de son cœur et de sa pensée la miraculeuse empreinte du Créateur. Laissez faire au roi des cieux ; il déconcertera les faux sages ; il rendra vaines, quand il le voudra, leurs orgueilleuses prétentions ; il détruira les idoles ; il dispersera les adorateurs. *Je suis l'Eternel,*

*c'est-là mon nom ; et je ne donnerai point ma gloire à un autre , ni ma louange aux images taillées.*

Reprenez donc votre confiance , vous que les raisonnemens du siècle auroient un moment ébranlés. La Religion , n'en doutez point , la Religion est impérissable ; elle a été donnée à l'homme en apanage particulier , et cette faveur ne lui sera pas ravie. Les êtres animés soumis à notre empire , les êtres subalternes qui peuplent la terre et les mers , ont un rapport avec notre raison par leur instinct ; mais l'homme seul a l'idée d'un Dieu , comme seul aussi il a la permission d'élever ses regards vers le ciel. Courbez donc sa tête altière , baissez son front superbe ; et vous lui direz alors de suivre pas à pas son sillon , et de laisser-là cet esprit qui le met en communication avec l'Être infini , avec toutes les vérités religieuses. Mais vous écouterions-nous si vous nous demandiez un tel sacrifice ? et vous écouterions-nous encore si vous nous demandiez de renoncer à

notre sentiment , à notre imagination ? Non , sans doute : et nous nous attacherons d'autant plus à cette Religion qui accueille nos émotions et guide nos espérances , à cette Religion toujours bonne pour nous , et qui nous rappelle sans cesse la grandeur de notre nature. Nous l'aimerons , nous l'honorerons cette Religion qui veut nous conduire à l'immortalité par la vertu , et qui se montre à nous aussi magnifique dans son but que touchante et pure dans ses moyens. Oui , nous l'aimerons , nous l'honorerons cette Religion qui parle avec douceur à l'homme affligé , et qui , sur les débris d'un monde périssable et au milieu des ombres funèbres dont nous sommes environnés , élève un temple au Dieu consolateur , et n'en repousse personne.

Nous confesserons donc cette Religion bienfaisante ; nous rendrons , et dans tous les tems , un hommage public à son esprit sublime ; et de nos foibles armes nous oserons la défendre contre les efforts de ses ennemis. Heureux si notre

exemple, béni par l'Eternel, pouvoit être utile à la génération qui marche avec nous; à cette génération que l'on trompe; à cette génération qu'on égare. Heureux, cent fois heureux, si nous pouvions lui servir de guides dans les routes qui conduisent à la vérité. O notre Dieu! *nous avons étendu nos mains en haut, et nous avons reconnu les ignorances de notre ame*; mais votre grandeur, votre bonté, votre toute-puissance éclatent dans vos œuvres; dans ces œuvres superbes dont nous sommes environnés.

Non, non; ce n'est pas seul et comme délaissé que l'univers se présente à nous; il a son génie, il a son maître; et les plus nobles traits de notre nature morale nous mettent en relation avec le but d'une si magnifique conception. O science des hommes! qui voudriez nous enlever aux plus heureux sentimens, nous ne vous écouterons plus; et notre admiration sera notre lumière; notre admiration sera notre sagesse; notre admiration encore sera notre espoir et notre confiance; et

prosternés devant le trône éternel , nous  
dirons , nous répéterons : Gloire soit au  
roi du monde ; la terre est à lui , les cieux  
sont à lui ; et nous aussi , nous , ses  
ensans ; nous sommes à lui , nous som-  
mes à lui.



## DERNIER DISCOURS.

*Célébration du retour annuel des fruits  
de la terre.*

Les campagnes sont revêtues de troupeaux , et les vallées sont couvertes de froment ; elles en triomphent , et elles en chantent. *Pseaume 43* ,  
v. 14.

AUCUN spectacle ne peut exciter davantage la reconnoissance de l'homme , que le retour annuel des richesses de la nature. Dieu est encore bon pour nous ; Dieu est encore notre père ; il est encore notre généreux protecteur ; voilà les cris d'alégresse que nous devons élever au ciel , que nous devons adresser à l'Être suprême , en voyant reparoître après le sombre hiver , après ses tristes frimats , la splendeur de nos campagnes et leurs riantes parures ; en voyant au printems le calice des fleurs qui s'anime , leurs boutons qui s'entr'ouvrent , leurs feuilles

prisonnières qui se montrent et s'épanouissent. Et ce n'est pas uniquement pour charmer nos regards que ces brillantes fleurs ont embelli nos vergers, ont coloré nos prairies ; elles semblent nous dire : Ils viennent , ils viennent , ils nous suivent de près ces fruits savoureux , ces plantes salutaires que vous attendez avec impatience. Elles semblent nous dire encore : La terre a fait le tour du grand astre depuis l'époque où nous vous donnâmes la même promesse ; et c'est après avoir éprouvé , sous divers signes du ciel , la féconde influence des rayons du soleil , que tous ses germes de richesse se sont ranimés , qu'elle entre derechef dans sa gloire ; et fière des biens divers qu'elle renferme en son sein maternel , elle va les répandre avec profusion et vous faire votre part accoutumée.

Ah ! nous vous remercions , bienveillantes messagères , brillantes fleurs qui couvrez nos campagnes et qui ne nous avez jamais trompés. Nous apprenons de vous , que l'Eternel n'a pas oublié ses

créatures ; nous apprenons de vous , qu'il songe encore à elles. Ah ! nous vous remercions bienveillantes messagères , brillantes fleurs qui couvrez nos campagnes et qui ne nous avez jamais donné de fausses espérances.

Et quel spectacle se développe déjà ! quel tableau ravissant s'étale à nos regards ! toute la nature est émue et semble partager notre fête. Célébrons les merveilles dont nous sommes environnés ; ces merveilles empreintes du sceau de notre Dieu ; *célébrons les louanges du Saint des saints , du Seigneur des seigneurs* ; célébrons , célébrons l'adorable union de la plus grande puissance à la plus parfaite bonté.

RENTRONS cependant en nous-mêmes ; et , au milieu de nos actions de grâces , au milieu de nos saints cantiques , ne nous dissimulons point une inquiétude secrète dont nous voudrions en vain nous défendre. Que sommes-nous pour tant de bienfaits ? Cette pensée peut-être ne vous

quitte point ; cette pensée peut - être trouble en ce moment votre joie. Elle nous épouvante de même ; et quelquefois notre imagination se représente des esprits inconnus placés çà et là dans l'espace et spectateurs jaloux de notre fortune. Nous croyons entendre leur langage. Ils se disent entre eux.

Quel est donc cet être chéri du ciel pour lequel toute la nature est en mouvement ? C'est pour lui que la terre se balance dans les cieux ; c'est pour lui que dans une immense orbite, elle présente au soleil ses différentes phases ; et c'est pour lui qu'alternativement elle accepte ou refuse les rayons de lumière.

Quel est donc cet être chéri du ciel pour qui toute la nature est en mouvement ? C'est pour lui que les nuages ou des vapeurs, condensées s'amassent à la cime des monts, et se changent ensuite en sources abondantes, en fleuves majestueux, en rivières fécondes, en ruisseaux plus lents dans leurs cours, mais utiles par-tout et par-tout désirés. C'est pour lui

que les vents purifient les airs, qu'ils agitent les ondes, et qu'ils enflent les voiles de ces maisons flottantes, dont il peut se servir pour se transporter aux extrémités du monde.

Quel est donc cet être chéri du ciel pour qui toute la nature est en mouvement ? C'est encore pour lui que la terre, attentive à la variété des saisons, serre avec vigilance, ou développe avec faste ses différentes richesses ; c'est pour lui que sombre et toujours la même dans ses cavités profondes, elle se pare au-dehors de tous les genres de beauté, et les renouvelle sans cesse.

Quel est donc cet être chéri du ciel pour qui toute la nature est en éveil, toute la nature est en mouvement. Quel est-il ? quel est-il ? . . . . Nous ne répondons rien, nous restons étonnés ; et les regards que nous jetons les uns sur les autres annoncent notre confusion. Oui, le sentiment secret de nos erreurs, de nos fautes, et sur-tout de notre ingratitude ; nous empêche de nommer nous-

mêmes cet être aimé du ciel, cet être l'objet continuel de la munificence divine, Venez à notre aide, ames innocentes, ames pieuses; c'est à vous, à vous seules de dire que cet être, pour qui toute la nature est en mouvement, cet être aimé du ciel, c'est l'homme. Et maintenant que vous l'avez nommé, maintenant et avant de parler de sa dégradation, nous oserons montrer que l'homme, considéré dans ses qualités sublimes, dans son essence miraculeuse, sembloit digne en effet des soins chéris de la nature; sembloit digne d'être le héros du magnifique séjour où la Providence l'avoit placé.

Il avoit été désigné pour entendre et pour sentir tout ce qu'il y a de beau dans l'ordonnance du monde; et il avoit été appelé, pour ainsi dire, à l'admiration par le mouvement varié de ses regards, et par l'étendue de son intelligence. Lui seul, par une merveilleuse harmonie entre ses facultés physiques et ses facultés spirituelles, rassemble dans sa réflexion et attache à son souvenir tout ce qui frappe

ses sens. Son imagination , remarquable entre tous ses attributs par la hardiesse qui la caractérise , son imagination réunit les objets les plus éloignés , les dispose dans l'ordre qui lui plaît , les nuance à son gré , et prime quelquefois la nature par la richesse de ses tableaux. Elle fait plus encore ; et toujours avide , toujours à la recherche de nouvelles perspectives , si le monde présent la contient dans un cercle trop étroit , s'il ne suffit pas à ses courses errantes , elle s'élançe dans l'avenir , et les bords de l'infini semblent seuls l'arrêter. Enfin l'homme , par son génie , peut laisser sur la terre des traces impérissables de son existence : une découverte suprême qu'il a faite dans la science , ou une vérité morale d'une utilité constante , qu'il a rendue populaire , se transmettent d'âge en âge , et deviennent l'héritage des siècles. Mais , avant tout , l'homme est un être imposant par la liberté dont il a été investi ; par cette liberté , l'assimilation la plus certaine aux perfections divines. Nous le voyons , maître de lui-même ,

commander ses mouvemens , appeler ses actions , leur assigner un rang ; et , par une autorité plus superbe , il dirige ses pensées , il règle ses méditations , et règne en souverain dans cet empire intellectuel qui lui a été confié. Est-ce assez pour montrer la dignité de l'homme ? Et pourtant c'est au moment de son humilité profonde , que nous découvrons le plus beau de ses traits : oui , c'est au moment où il se prosterne devant les autels de la Religion , qu'il nous paroît le plus grand ; car nous remarquons alors , que par une faveur inappréciable , il lui a été permis de connoître et d'adorer le Dieu de l'univers , le Chef de l'infini ; l'Eternel , l'Eternel.

SANS doute , si nous considérons l'homme sous les divers aspects que nous venons de vous présenter , nous ne le trouverons pas en disproportion avec le riche et merveilleux spectacle étalé devant lui ; avec ce théâtre de magnificence où il a été placé. Nous lui pardonnerons alors



un sentiment glorieux au retour annuel des richesses qui lui sont destinées ; et nous lui permettrons de prononcer avec exaltation les paroles du Psalmiste : *Les campagnes sont revêtues de troupeaux et les vallées sont couvertes de froment , elles en triomphent et elles en chantent.*

Oui, si nous étudions l'homme dans son premier modèle, si nous le rapprochons de la pensée du Créateur, nous concevrons comment de plus belles campagnes encore lui avoient été réservées, comment un jardin d'Eden ( pour nous servir du langage de l'écriture ), un jardin toujours vert, toujours dans sa pompe et dans sa fraîcheur avoit été désigné pour son apanage. Ah ! que n'a-t-il su conserver sans altération les traits distinctifs de sa nature ; que n'a-t-il su faire un meilleur usage de la liberté qui lui avoit été accordée ; de cette faculté qui, réunie aux dons de l'esprit, l'élevoit si haut dans l'ordre des êtres !

Il est corrompu ; et maintenant la terre

est trop belle pour lui. Elle se couvre chaque année de nouveaux germes de vie ; et l'homme est tout occupé de haines et de destructions. Elle s'orne de fleurs comme une vierge innocente ; et l'homme est entaché des souillures du vice. On la voit qui s'accorde avec les élémens , avec les rayons du soleil pour accroître ses richesses , sans désordre et sans confusion. Et l'homme social , au milieu des forces morales et politiques dont il devrait être le lien , ne s'en sert que pour mal faire et pour mettre en péril son propre bonheur. Enfin , la terre annonce avec simplicité la grandeur et la puissance d'un Dieu créateur , et l'homme emploie son art à mettre en doute l'existence et les perfections de cet Etre suprême. Ah ! nous devons l'avouer , l'avouer avec un sentiment de douleur ; l'homme de notre siècle n'est plus en harmonie avec sa magnifique demeure ; et il devrait être dévoré de remords lorsqu'il voit au printemps les dons du ciel renaître encore pour lui ; lorsqu'il se dit , à leur apparition :

voilà les bienfaits du Seigneur qui viennent me chercher ; les voilà qui se projettent et se multiplient par-tout où mes regards s'arrêtent ; les voilà plus abondans que jamais , et les *campagnes sont revêtues de troupeaux et les vallées sont couvertes de froment, elles en triomphent et elles en chantent.*

Oui, les voilà, les voilà ces bienfaits qu'il vous est aisé de reconnoître. Mais depuis tant d'années que vous en jouissez , un sentiment de reconnoissance s'est-il joint à votre bonheur ? avez-vous songé que ces richesses de la nature émanoient d'un Dieu de bonté ? Vous les avez enlevées comme votre butin ; vous les avez serrées comme un bien qui vous étoit restitué. Je prépare tout , pour ma moisson , disent plusieurs d'entre vous ; je n'ai pas de tems à perdre en actions de grâces : je fais ma récolte ; je n'ai pas de tems encore : je dois la répartir et la placer dans mes granges, je n'ai pas de tems encore : je dois, en économiste avisé, suivre

le cours des marchés, je n'ai pas de tems encore. . . . Vous n'en avez pas ingrats ! Vous n'en avez pas, dites-vous : vous en trouviez néanmoins pour adresser au ciel vos prières ou pour lui faire entendre vos plaintes ; vous en trouviez lorsque de longues sécheresses menaçoient vos récoltes, lorsque vos riches épis avoient peine à se développer ; lorsque vous demandiez des pluies bienfaisantes, des rosées fécondes, et qu'elles tarديوient à venir. Vous qui êtes si prompts dans vos reproches, si lents dans votre reconnaissance, quelle idée avez-vous donc de vos droits, ou quelle image vous êtes-vous formé de votre mérite ? Hélas ! des droits ; où sont-ils ? Nous montreriez-vous la chartre qui les assure ? Et la créature, avant que d'être, a-t-elle fait un pacte avec le Dieu fort ? Certes, nous vous regardons, et nous ne voyons en vos mains aucun titre qui vous dispense de chercher à plaire à l'Être suprême ; de vous y appliquer sans cesse par votre humilité, votre reconnaissance et vos sentimens religieux.

Le faites-vous, lorsque, vous éloignant de nos temples, vous refusez de rendre un culte à la Puissance éternelle? Le faites-vous, lorsque vous atteignez les ténèbres de la nuit et voyez reparoître la clarté du matin sans aucune émotion, sans aucune prière? lorsque vous oubliez l'Auteur de la vie, et au moment où le sommeil va vous laisser sans défense, et au moment où le recouvrement de vos forces va vous rattacher aux pensées de la veille?

On croiroit, en vous voyant jouir des richesses de la nature, comme un propriétaire quitte de tout hommage, *que c'est votre puissance et la force de votre bras qui vous ont acquis toutes ces choses* : on croiroit que le cours des saisons est déterminé par votre direction et sous votre autorité; on croiroit que vous avez fixé le soleil dans sa place, et qu'après avoir mesuré l'espace à *l'empan*, vous avez tracé l'orbite de notre globe et lui avez donné l'impulsion qui devoit assurer son obéissance; on croiroit que

la loi des végétations est votre ouvrage, et que vous faites servir les élémens à vos savantes combinaisons ; on croiroit qu'ils sont tous vos dociles agens, et que votre œil pénétrant suit leur tâche jusque dans le sein de la terre, jusque dans les obscurs ateliers où nos richesses primitives se composent et se façonnent.

Ah! sans doute, et nous aimons à le reconnoître : votre travail et votre génie industrieux ont été appelés à concourir au perfectionnement, à la multiplication même des dons de la nature : cet honneur vous a été fait par le Maître du monde, et vous devez le recevoir comme un nouveau sujet de reconnoissance.

Oui, vous le devez. Et ici arrêtons-nous un moment, afin d'admirer comme une cause finale, et une des plus remarquables entre toutes, la part assignée à l'homme dans la reproduction des fruits de la terre. Voyez en effet comment cette part a été proportionnée à la mesure de ses forces, avec une précision merveilleuse. Que le sol où le cultivateur enfonce

sa bêche, où il fait passer le fer de sa charrue, eût été rendu d'un degré plus dur ou plus compact, l'homme n'eût rien pu faire. Et si le feu, ce terrible élément, n'eût pas été soumis à l'action de l'air que les foibles mains d'un forgeron sont en état de mouvoir et de diriger, l'homme privé d'instrumens aratoires n'eût rien pu faire encore. Enfin, avec ces instrumens même, avec aucune aide, eût-il osé remuer le sein de la terre, si les vapeurs qui en émanent n'avoient été sans cesse purifiées par le souffle des vents et par l'aspiration des forces célestes? Ainsi la tâche de l'homme, nous venons de le dire et nous le répétons, la tâche de l'homme, dans le système de la nature, cette tâche a été proportionnée avec une précision merveilleuse à la délicatesse de ses sens et à la foiblesse de ses organes. Son orgueil seulement le trompe; il regarde avec vanité, il montre avec ostentation les arbres nombreux qu'il a plantés, les larges sillons qu'il a tracés sur nos plaines fécondes: il parle de lui, toujours de lui; et la

nature est là qui garde le silence, et qui dédaignerait de se glorifier, tant elle est accoutumée à de hauts faits. Ah! si vous étiez jaloux de sa miraculeuse puissance, songez à votre lot magnifique; songez que la seule faculté de connoître et d'admirer le Dieu de l'univers, vous place au premier rang sur la terre dans l'ordre de la création; à ce rang, ce beau rang que la pensée de l'Éternel a réservé aux êtres intelligens et sensibles.

RÉVEILLEZ-VOUS donc à l'aspect de tant de bienfaits, et sortez, il en est tems, de votre longue indifférence. Voilà que les richesses de la terre se déploient de nouveau; voilà que de toutes parts leur pompe vous environne : *voilà que les montagnes se revêtent de troupeaux, que les vallées se couvrent de froment, et qu'elles en triomphent, et qu'elles en chantent.*

Ah! que cet anniversaire de la bonté céleste, que cette fête solennelle, émeuvent enfin votre cœur, et produisent en vous



un saint attendrissement , une onction salutaire. Eh quoi ! n'est-ce pas une consolation pour l'homme, n'est-ce par une pensée fertile en sentimens heureux que cette foi de la piété, cette persuasion que tous nos biens émanent d'un Dieu puissant, l'auteur et le conservateur du monde ? Ou aimerions-nous mieux que ces biens, que toutes nos richesses fussent la création du hasard ? Mais si telle étoit leur origine, telle seroit aussi la vôtre ; et alors en effet vous seriez affranchis de reconnaissance. A quel prix, juste ciel ! au prix d'un isolement absolu, et sous l'obligation de vivre éperdus dans l'univers ; d'y vivre sans protection ; d'y exister un moment entre deux termes insensibles ; entre le néant et le néant.

Mais, tout dégradés que vous êtes de votre première essence, et par votre ingratitude, et par une méprisable indifférence à la grandeur de votre nature, vous restez encore avec votre illustre origine ; vous êtes les créatures de l'Eternel ; et ce n'est pas le hasard, ce n'est pas une aveu-

gle puissance qui fait naître autour de vous les plantes et les fruits dont vous avez besoin , qui les varie , et les soumet à un ordre de succession , afin de se conformer à l'inconstance de vos désirs. O quelle harmonie ! quelle superbe harmonie dans toutes les dépendances du système dont l'homme est le centre , dont l'homme est le héros ! Non , non , vous n'êtes pas un des jets du hasard ; et l'ignominieuse ambition de quelques-uns d'entre vous ne peut être satisfaite. Vous êtes , et il faut le redire , afin que vous vous présentiez avec confiance à la fête solennelle de la nature : vous êtes les enfans du Dieu de l'univers , l'ouvrage de ses mains. Glorifiez-vous de cette noble extraction , et marchez fièrement au milieu des richesses qui vous sont destinées. Oui ; célébrons , célébrons tous ensemble le retour du printemps , de cette époque de l'année où tout révit , tout renaît sur la terre. Promenons nos regards sur les tableaux enchanteurs qu'une main invisible dessine pour nous , colore pour nous , anime pour nous ; et

disons dans nos cantiques , avec admiration , avec enthousiasme : *Voilà les campagnes qui se revêtent de troupeaux ; les voilà qui vont se couvrir de froment : elles en triomphent et elles en chantent ;* et c'est pour nous qu'elles sont en gloire , c'est pour nous qu'elles sont joyeuses.

NE jugerions-nous pas aussi , en voyant reparoître les richesses de la nature , ces richesses qui sembloient perdues et comme ensevelies sous les glaces immobiles de l'hiver ; ne jugerions-nous pas que c'est là l'image et le type de notre condition , de notre destinée , et que nous avons tous au-devant de nous une mort et une nouvelle vie. Ah ! comme tout s'accorde dans le beau système de la création ! Comme tout s'enchaîne par des conséquences immédiates , ou par des rapports fugitifs ! On croit alors découvrir une seule pensée qui se développe sous différentes formes , et qui conduit le monde après elle vers un magnifique dénouement ,

vers une fin mystérieuse que la sagesse de Dieu recèle.

Nous vous plaignons , vous qui considérez avec indifférence le spectacle de l'univers et ses riches merveilles ; nous vous plaignons , vous qui refusez d'entrer en communication avec le Créateur , par l'admiration , le respect , la reconnoissance , et encore par vos larmes et par vos prières. Habitans des campagnes , vous ne ferez pas cette faute , vous à qui la simple nature offre tant d'occasions de songer à la Providence. Ah ! si votre ame est en paix , un beau jour doit suffire pour vous donner des plaisirs , pour vous inspirer au moins des sentimens doux. Ne soyez point jaloux de ces hommes dont on parle plus que de vous , et qui , renfermés dans les cités et prisonniers entre des murs , y jouent avec inquiétude le jeu de leur ambition. Ils n'ont jamais vu lever le soleil ; ils n'ont jamais vu la brillante aurore lorsqu'elle prépare la terre à recevoir cet astre bienfaiteur , cet astre

de lumière et de gloire ; ils n'ont jamais entendu ces chants du matin qui annoncent la joie des oiseaux , leur innocente ivresse , et qui forment les premiers concerts de la reconnoissance des êtres ; ils ne se sont jamais reposés près de ces ruisseaux dont les paisibles ondes nous avertissent avec tant de douceur que tout passe , que tout s'échappe , et qu'il faut , en profitant de chaque instant de la vie , les consacrer tous à un durable avenir ; ils n'ont pas vu non plus les combats que livrent pour nous les arbres et les plantes , lorsqu'ils résistent aux efforts des vents , afin de nous conserver leurs fruits divers , ou leurs fleurs salutaires ; ils n'ont pas vu sur-tout ces épis innombrables , nos fidèles alliés , nos braves compagnons , qui , pliant quelquefois sous la violence des ouragans et des tempêtes , retiennent encore avec ténacité les grains nécessaires à notre subsistance , et qui attendent le tems de la moisson pour nous les livrer avec abondance.

Les hommes qui dans les villes , sui-

vent sans relâche et d'un œil ardent les intérêts de leur avarice ou de leur ambition, s'aperçoivent à peine de l'existence des richesses de la nature, et ils n'y pensent qu'au moment où, par la voie des échanges, ces richesses se présentent à leur imagination sous la forme impure de l'or et de l'argent. C'est aux habitans des campagnes qu'il est réservé de connoître le plus beau des spectacles, et d'admirer la main puissante qui le trace et l'ordonne ; c'est à eux qu'il appartient de suivre la marche graduée des saisons, et d'observer les nuances innombrables qui distinguent leurs productions. Mais ils ne doivent point se le déguiser : c'est en vain qu'ils réuniroient à une attention pénétrante une grande capacité de réflexion ; ils n'auront que des jouissances imparfaites, s'ils considèrent sans amour les magnificences de la terre, et si leur cœur ne tressaille point en voyant par-tout les traces d'une parfaite sagesse et d'une ineffable bonté.

Ce seroit une admirable loi de notre

nature, si, comme nous le pensons, nous ne pouvions attacher notre existence entière qu'à une idée morale; condition mystérieuse, et qui semble une dépendance du premier de tous les principes, l'union du monde, l'union de l'univers à une cause intelligente et sensible.

Hélas ! il est doux de savoir, il est doux d'éprouver que tout se rapporte à l'Etre des êtres, que tout ramène à lui : voilà le printems qui s'éveille ; *voilà les montagnes qui se revêtent de troupeaux, voilà les vallées qui vont se couvrir de froment*, voilà la nature entière qui semble en triomphe. Et nous pensons à vous, ô notre Dieu ! nous élevons nos regards vers notre généreux bienfaiteur. Ah ! qu'elle est belle ! qu'elle est belle pour nous cette journée où nous venons rendre un culte solennel à l'auteur de la nature ! qu'elle est belle entre toutes !

Vous le dites aussi, vous le dites avec nous ; mais nous l'apercevons, votre joie n'est pas entière, votre joie n'est pas universelle. Vous voudriez en vain nous le

déguiser , respectables chefs de familles ! quelques larmes tombent de vos yeux , et votre cœur est oppressé. Hélas ! nous pénétrons la cause de votre émotion ; vous songez que vos fils sont peut-être en ce moment sur un champ de bataille ; vous songez que vos fils , loin de vous , vivent au milieu des alarmes de la guerre , au milieu de ses calamités destructives ; tandis que vous célébrez en paix la renaissance des fruits de la terre. Ah ! nous partageons votre peine , père sensible , tendre mère , jeune épouse , peut-être également malheureuse : nous partageons votre peine , et nous élevons nos mains au ciel ; nous le faisons avec vous , afin qu'il plaise au Dieu puissant de donner la paix à la terre. O Eternel ! le maître des armées ; daignez écouter la voix suppliante des fidèles qui implorent votre compassion pour la race humaine. Les richesses étalées devant nous encouragent notre confiance , animent nos prières. Rendez-nous , ô Dieu de bonté ! rendez-nous cette jeunesse qui manque à nos fêtes ; cette jeunesse que



le printems nous rappelle, et dont la brillante vie s'uniroit avec tant d'accord aux dons nouveaux que la nature nous promet. Rendez-nous, ô Dieu de bonté ! rendez-nous cette jeunesse qui manque à nos fêtes ; cette jeunesse, dont l'âge avoit été désigné pour le bonheur, et qui consume ses beaux jours sur le bord des tombeaux. Ah ! qu'elle vienne enfin donner sa force et son appui aux tuteurs de ses premières années. Qu'elle vienne enfin sous le toit paternel, se former derechef aux sentimens doux et aimans ; et qu'elle y paroisse avec honneur, après avoir servi fidèlement la patrie. Qu'elle y paroisse en tenant dans ses mains la branche d'olivier, ce type chéri du repos, après des travaux glorieux. *Ah ! qu'ils sont beaux sur les montagnes les pas de ceux qui apportent de bonnes nouvelles, et qui proclament la paix.* Nous regardons, nous regardons s'ils viennent ces heureux messagers que nous appelons de nos vœux. O paix tant désirée, et la fille du ciel, venez adoucir nos souve-

nirs, nos tristes souvenirs, en ouvrant à nos yeux un horizon nouveau. Et vous, merveilles de la nature, que nous célébrons en ce jour, soyez les précurseurs de la bénédiction complète du Seigneur notre Dieu; soyez les précurseurs des biens et des prospérités que l'homme peut ajouter à vos magnificences lorsqu'il cultive les arts de la paix et s'abandonne à son génie. Et puissent nos riches moissons et tous les fruits de nos belles campagnes, être enfin recueillis par des êtres heureux; heureux dans leur famille et dans leur vie domestique; heureux de leurs sentimens paternels; heureux encore, heureux surtout de leurs vertus et de l'espoir de plaire au Dispensateur de tous les biens, au souverain Maître de l'univers!

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

T A B L E

D U T O M E T R O I S I È M E .

---

Suite de la quatrième Section.

|                                                                                                               |         |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| DISCOURS IV. <i>Sur le Travail et le<br/>Jour de repos.</i>                                                   | Page 1; |
| DISC. V. <i>De l'ordre dans ses affaires.</i>                                                                 | 37;     |
| DISC. VI. <i>Sur la Résignation. Secours<br/>qu'on peut tirer de la raison dans<br/>les peines de la vie.</i> | 65      |
| DISC. VII. <i>Sur la Résignation. Besoin<br/>absolu de la Religion dans plusieurs<br/>afflictions.</i>        | 101;    |
| DISC. VIII. <i>Sur les Habitudes.</i>                                                                         | 132     |
| DISC. IX. <i>Sur la Mort.</i>                                                                                 | 152     |

S E C T I O N C I N Q U I È M E .

De la Religion chrétienne, et des  
Systèmes irréligieux.

|                                                            |     |
|------------------------------------------------------------|-----|
| DISCOURS PREMIER. <i>Sur la Religion chré-<br/>tienne.</i> | 191 |
|------------------------------------------------------------|-----|

DISC. II. *Des systèmes irréligieux.*

Page 229

DERNIER DISC. *Célébration du retour  
annuel des fruits de la terre.* 273

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

( 301 )

E R R A T A

D U T R O I S I È M E V O L U M E .

---

Page 5, ligne 6; effacez *sur la terre*.

196, ligne 9, *tout-à-coup*; lisez *subitement*.

THE HISTORY OF THE  
CITY OF BOSTON  
FROM THE FIRST SETTLEMENT  
TO THE PRESENT TIME

By JOHN W. COOPER, Esq.  
Author of "The History of the City of New York"

NEW-YORK: PUBLISHED BY  
J. B. ALLEN, 10 NASSAU ST.

1845

Entered according to Act of Congress,  
in the year 1845, by  
JOHN W. COOPER, in the  
Clerk's Office of the District Court  
of the Southern District of New York.

Printed by  
J. B. ALLEN, 10 NASSAU ST.

NEW-YORK: PUBLISHED BY  
J. B. ALLEN, 10 NASSAU ST.

1845

Entered according to Act of Congress,  
in the year 1845, by  
JOHN W. COOPER, in the  
Clerk's Office of the District Court  
of the Southern District of New York.

Printed by  
J. B. ALLEN, 10 NASSAU ST.







RT  
N

Necker, Jacques , 582801  
Cours de morale religieuse.  
éd., rev. et corr.  
v.3

DATE

NAME OF BORROWER

**University of Toronto  
Library**

**DO NOT  
REMOVE  
THE  
CARD  
FROM  
THIS  
POCKET**

Acme Library Card Pocket  
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

